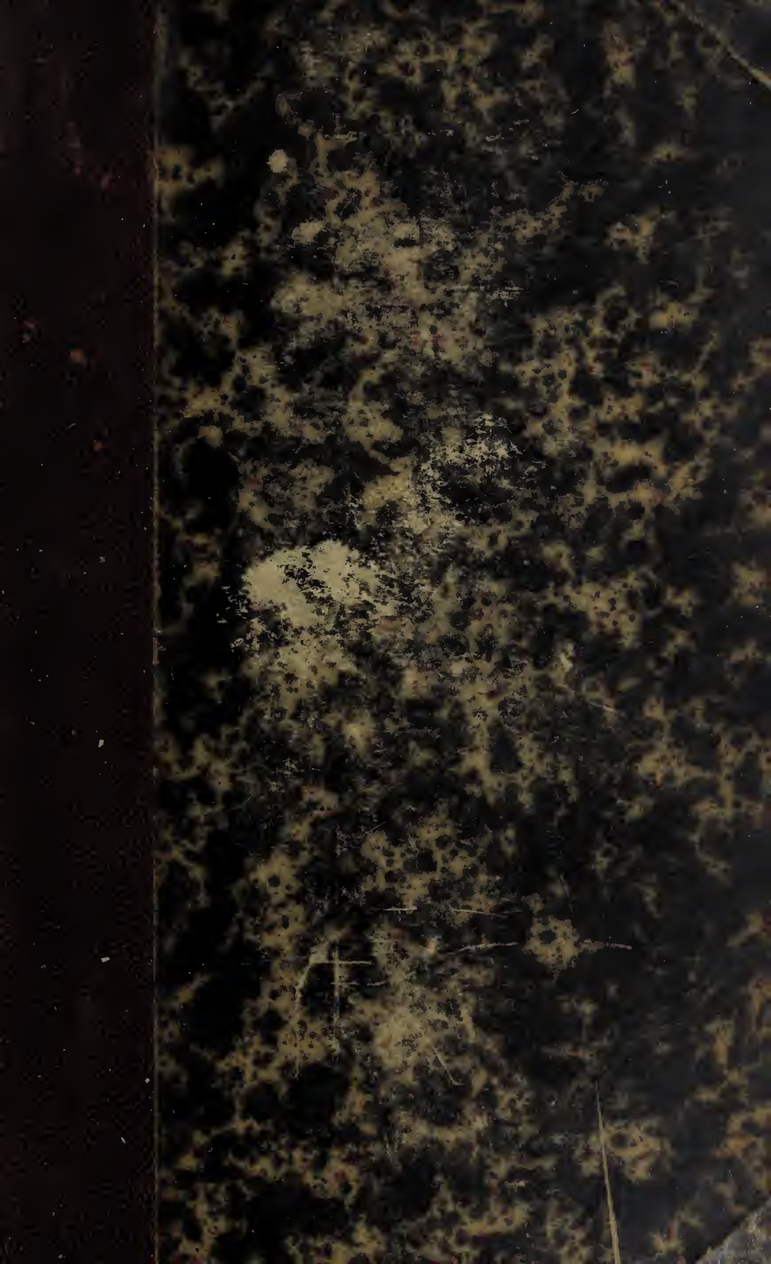
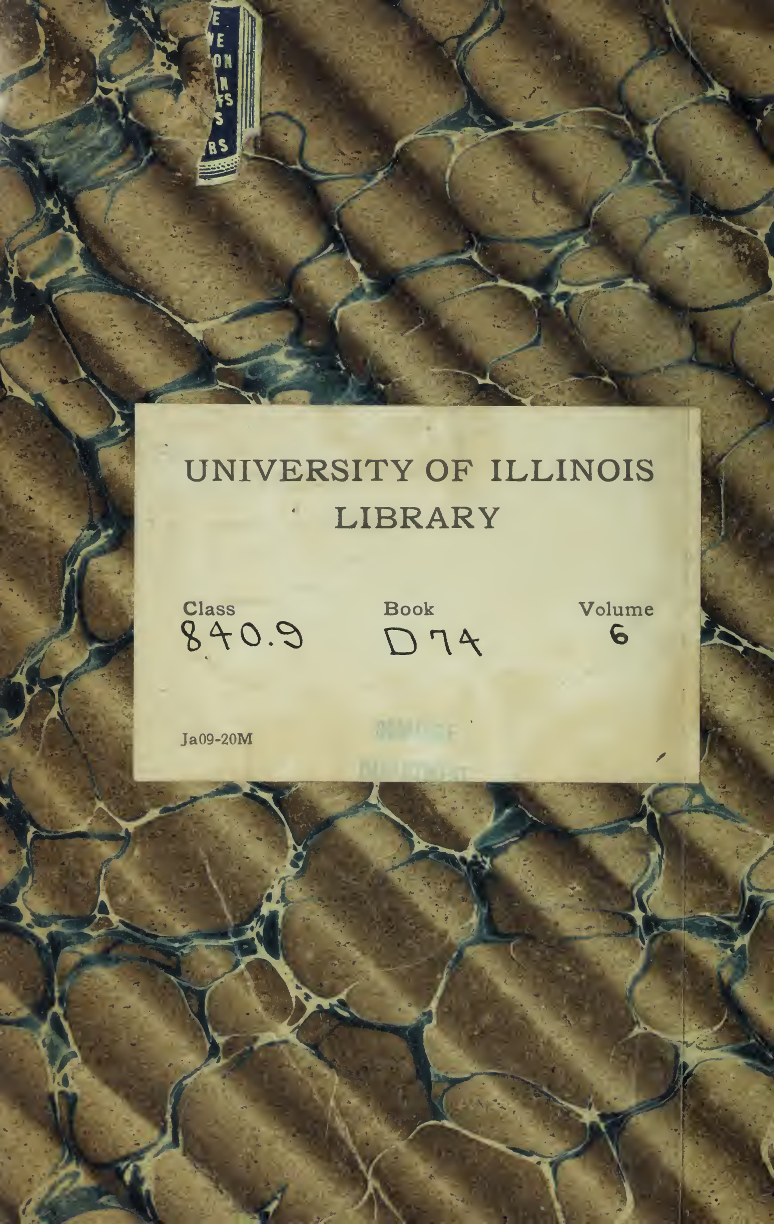



UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY
Class
840.9
Book
D74
Volume
6
Ja09-20M


PHONSE
RD&FILS
TEURS
ONAPARTE
82
LIBRAI
ANCIEN
D'OCCAS
COMMISSI
LIVRES NEU
FRANÇAI
&
ETRANG

RENÉ DOUMIC

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SIXIÈME SÉRIE

Librairie académique PERRIN et Cie.

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SIXIÈME SÉRIE

OUVRAGES DE RENÉ DOUMIC

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Portraits d'Écrivains. — Alexandre Dumas fils. — Émile Augier. — Victorien Sardou. — Octave Feuillet. — Edmond et Jules de Goncourt. — Emile Zola. — Alphonse Daudet. — J.-J. Weiss. 5e édition. 1 volume in-16. . 3 fr. 50

Portraits d'Écrivains (*Deuxième série*). — Paul Bourget. — Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaître. — Ferdinand Brunetière. — Emile Faguet. — Ernest Lavisse. — Ferdinand Fabre. — J.-M. de Hérédia. 6e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Les Jeunes. — Édouard Rod. — J.-H. Rosny. — Paul Hervieu. — J.-K. Huysmans. — Maurice Barrès. — Paul Margueritte. — Léon Daudet — Le comte Robert de Montesquiou. — Les Cent Quarante-et-un, etc. 4e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (*Première série*). — Froissart. — Saint François de Sales. — Montaigne. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée, etc. 3e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

— *Deuxième série.* — Marguerite de Navarre. — Brantôme. — Madame Geoffrin. — Madame Roland. — La marquise de Condorcet. — Chateaubriand. — George Sand et Alfred de Musset. — Edmond de Goncourt, etc. 3e édition. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

— *Troisième série.* — Montesquieu. — La préface de Cromwell. — Une apothéose du naturalisme. — M. René Bazin. — Les idées du comte Tolstoï sur l'art, etc. 3e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

— *Quatrième série.* — Voltaire. — Le Journal de Sainte-Hélène. — George Sand. — Balzac. — Michelet, etc. 2e édition. 1 volume in-16 . . . 3 fr. 50

— *Cinquième série.* — Corneille. — Racine. — Le théâtre de la foire. — Diderot. — Sébastien Mercier. — Mirabeau. — Condorcet. — Laclos. — Trente ans de poésie. — Le roman contemporain. 2e édition. 1 volume in-16. . . 3 fr. 50

— *Sixième série.* — Les lettres de Saint François de Sales. — Gui Patin. — Racine. — Les plagiats des classiques. — Fontenelle. — Bernardin de Saint-Pierre. — L'avènement de Bonaparte. — Une histoire de 1815. — Elvire. — Pathologie du romantisme. — Romans de femmes. — La littérature de voyages. — La *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France, etc. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Hommes et Idées du xixe siècle. — Bonaparte et le 18 Brumaire. — Madame de Staël et Napoléon. — Victor Hugo. — Dumas père. — Le Théâtre romantique. — Stendhal. — Taine. — Pasteur, etc. 2e édition. 1 volume in-16. 3 fr. 50

De Scribe a Ibsen (Causeries sur le Théâtre contemporain). — Scribe. — Musset — Meilhac et Halévy. — Labiche. — Jules Lemaître. — Lavedan. — F. de Curel. — Ibsen, etc. 5e édition. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Essais sur le Théatre contemporain. — Pailleron. — Bornier. — Coppée. — Jules Lemaître. — Lavedan. — Maurice Donnay. — F. de Curel. — Richepin, etc. 2e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le Théatre nouveau. — Paul Hervieu. — H. Lavedan. — J. Lemaître. — F. de Curel. — Brieux. — Mirbeau. — Donnay. — Capus. — Rostand, etc. — Le Théâtre contre le divorce. — Le Suicide au théâtre. — Le Théâtre déliquescent. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

La Vie et les Mœurs au jour le jour. 1 volume in-12. . . . . . . 3 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE

Lettres d'Elvire a Lamartine. 2e édition. 1 volume in-16. . . . . . 3 fr. »

LIBRAIRIE DELAPLANE

Histoire de la Littérature française. 285e mille. 1 volume in-12 . 3 fr. 50

RENÉ DOUMIC

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SIXIÈME SÉRIE

LES LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES. — GUI PATIN. — LE *Racine* DE M. JULES LEMAITRE. — LES PLAGIATS DES CLASSIQUES. — FONTENELLE. — LE VÉRITABLE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — L'AVÈNEMENT DE BONAPARTE. — UNE HISTOIRE DE 1815. — ELVIRE A AIX-LES-BAINS. — LES DERNIERS JOURS ET LA MORT D'ELVIRE. — PATHOLOGIE DU ROMANTISME. — LE ROMAN PERSONNEL. — ROMANS DE FEMMES. — LA LITTÉRATURE DE VOYAGES. — LA *Jeanne d'Arc* DE M. ANATOLE FRANCE. — UN NOUVEL HISTORIEN DE ROME.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1909

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

(Sixième série.)

LES LETTRES
DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

On se souvient peut-être que quelques écrivains français, professeurs et membres de diverses académies, pérorant naguère devant l'auditoire cosmopolite d'un Congrès belge, s'étaient avisés d'un moyen très simple pour se mettre en règle avec les problèmes que soulève notre littérature du XVII[e] siècle : il consiste à rayer d'un trait de plume une littérature qui n'a pas su attendre que Voltaire fût venu. En dépit de ces bons Français, le travail de la critique continue. Elle cherche surtout à expliquer le caractère qui est essentiel aux ouvrages de cette époque, et qu'on ne retrouve ni dans les littératures étrangères ni aux autres périodes de notre littérature nationale. Jamais en effet on ne vit une littérature uniquement attentive à l'étude de l'âme humaine et soucieuse d'en acquérir une

connaissance qu'elle pût léguer à tous les temps. D'où procède cette conception de l'œuvre littéraire ? Comment s'est-elle formée ? D'où vient qu'au théâtre comme dans la chaire, et dans les romans comme dans les écrits de morale, auteurs et public se soient, du même élan, attachés à mener cette grande enquête sur notre cœur ?

Entre beaucoup de causes, il en est une qu'on pourrait indiquer, et non la moindre : c'est l'apparition et le succès du genre qu'on appelait alors « lettres spirituelles ». Au XVIIe siècle, la littérature de direction est à la base même de toute la littérature et pénètre les genres les plus profanes. C'est ce qu'avait bien vu Sainte-Beuve et c'est pour cela qu'il n'a point exagéré, quoi qu'on ait dit, la part qui revient à Port-Royal dans l'ensemble du siècle. C'est ce que les historiens de la littérature ne font pas assez ressortir. Et c'est le point sur lequel je voudrais insister, puisque l'occasion m'en est fournie par la publication d'une édition nouvelle des *Lettres* de saint François de Sales.

Nos classiques de la chaire sont peut-être les plus mal partagés, dans un pays qui jusqu'ici s'est montré si peu soucieux d'établir le texte de ses grands écrivains. Nous ne possédons que depuis quelques années une édition critique des sermons de Bossuet, celle de l'abbé Lebarq. Nous en attendons une des sermons de Bourdaloue, depuis qu'a

paru l'histoire de sa prédication, due au P. Griselle. Aussi ne peut-on savoir trop de gré aux Religieuses de la Visitation d'Annecy d'avoir entrepris de nous donner une édition complète et correcte des œuvres de leur fondateur[1]. A ce labeur elles ont apporté non pas seulement du zèle et de la bonne volonté, mais une remarquable entente des exigences de l'érudition moderne. A vrai dire, elles ont pris conseil. Les premiers volumes ont été mis au point par un bénédictin, Dom Mackey. Depuis lors, le travail est passé aux mains d'un jésuite, le P. Navatel, qui, depuis longtemps, avait été associé intimement à l'œuvre commune. Telle qu'elle est, la nouvelle édition de saint François fait le plus grand honneur à ceux qui, au milieu de difficultés de toute sorte, en poursuivent l'exécution. Les premiers volumes contenaient les traités de saint François, quatre volumes ont été consacrés aux sermons, les quatre derniers volumes parus mènent jusqu'à l'année 1610 la Correspondance qui en occupera plusieurs autres encore. C'est là que pour la première fois, nous pourrons la lire, dans son texte authentique.

[1] *Œuvres* de saint François de Sales. Édition complète d'après les autographes et les éditions originales, publiée par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. Tomes I-XIV, in-8° (Emmanuel Vitte). — Cf. notre étude sur l'*Introduction à la Vie dévote*, au tome premier de nos *Etudes sur la littérature française* et le livre excellent consacré à *Saint François de Sales*, par M. Fortunat Strowski, 1 vol. in-8° (Plon), 1898.

Car on n'avait pas manqué d'appliquer aux lettres de saint François les mêmes procédés de publication qui étaient jadis en usage, et par lesquels devait — entre autres — être défigurée la Correspondance de Mme de Sévigné. La première édition parut en 1626 : *Les Épîtres du Bienheureux Messire François de Sales, évesque et prince de Genève, instituteur de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie, divisées en sept livres*. Elle était due au chanoine Louis de Sales, travaillant sous la direction de Mme de Chantal. Que l'édition fût très incomplète, cela va sans dire : on avait fait un choix parmi les lettres qui affluaient de tous côtés. Et ce n'est pas là qu'était le mal. Mais le but que s'étaient proposé les pieux éditeurs était un but d'édification. Ils avaient donc sans scrupules — ou, si l'on préfère, consciencieusement — remanié le texte en ce sens et à cette fin. Les détails trop caractéristiques, trop personnels, avaient été supprimés. Plusieurs lettres avaient été réduites en une seule, eu égard à l'analogie du sujet, et sans souci de la diversité des destinataires ou de la différence des époques. Aux mosaïques ainsi confectionnées on assignait une date, en partie inexacte, à moins qu'on ne négligeât totalement de les dater. En tête, on inscrivait une adresse vague et décevante : *A une dame mariée; à une veuve; à un gentilhomme ; à une religieuse*. Cette édition eut un

grand succès. Elle fut réimprimée de nombreuses fois au XVIIe siècle.

Telle qu'elle est, elle reste infiniment précieuse. Ces « vieux livres » n'ont pas seulement pour nous cet attrait par où ils plaisent aux bibliophiles, et que naguère définissait si bien M. Jules Lemaître, celui d'avoir été maniés par les contemporains, par ceux-là mêmes au milieu de qui et pour qui ils étaient écrits. Il y a plus. Ils ont été vraiment des êtres vivants, ils se sont mêlés au mouvement d'un siècle; c'est par eux que la pensée de leur auteur est arrivée à beaucoup de gens qui s'en sont nourris, qui l'ont convertie en chair et en sang, qui l'ont fait passer dans leurs actes. Dans nos éditions savantes, les mêmes œuvres ne nous apparaissent plus aujourd'hui que comme des objets de science; et il y a quelque mélancolie à songer que tout ce que nous pouvons faire pour elles, c'est de les restituer dans leur froide pureté et d'en écrire l'histoire, parmi d'autres chapitres d'un passé mort.

Cette intime vertu qui réside dans les éditions des *Lettres* parues au XVIIe siècle, ne se retrouve plus dans celles publiées aux XVIIIe et XIXe siècles. Celles-ci n'ont pas d'âme. Au reste, elles n'offrent guère plus de garanties; elles contiennent jusqu'à des lettres entièrement fabriquées; ni ordre, ni méthode; des attributions insuffisantes, ou douteuses, ou erronées. Les nouveaux éditeurs se

sont proposé de nous donner une édition aussi complète qu'il était possible ; ils ont fait dans toutes les archives la chasse aux pièces inédites ; ils ont revu soigneusement le texte sur les originaux ; ils ont identifié les destinataires, contrôlé les dates, et adopté pour la classification l'ordre chronologique qui s'imposait. Grâce à eux, nous pouvons nous faire une idée juste des caractères de cette Correspondance, de l'influence qu'elle a eue sur les mœurs, mais surtout sur le développement de notre littérature classique.

Très abondante, et beaucoup plus variée qu'on ne le dit en général, la Correspondance de saint François de Sales est d'abord un document d'histoire de premier ordre sur les affaires ecclésiastiques et politiques à la fin du XVI[e] siècle et au début du XVII[e]. Telle lettre, celle adressée à M[gr] Frémyot, archevêque de Bourges, est d'une importance capitale pour l'histoire de la prédication en France ; il se pourrait que l'évêque de Genève eût agi sur l'éloquence sacrée de son temps par ses conseils autant que par ses exemples, et ses conseils constituent un traité à peu près excellent de tous points. Plus encore que sur les événements du temps, ces lettres nous renseignent, de la façon la plus précise et parfois la plus intime, sur la personne même de celui qui les a écrites. Car François de Sales ne craint pas de parler de lui-même, et de

se citer en exemple. Or, il n'est pas indifférent pour nous de savoir comment celui qui a composé tant de lettres de consolation, se comportait en présence des mêmes épreuves dont il s'efforçait d'atténuer pour ses correspondantes ou d'interpréter la rudesse; et il nous plaît de savoir qu'à la mort de sa jeune sœur ou de sa mère, il n'a pas retenu ses larmes et n'a pas voulu s'empêcher de souffrir. Les lettres de direction sont, à coup sûr, celles qui font l'intérêt essentiel de cette Correspondance : l'intelligence en sera singulièrement facilitée par les ressources qu'apporte la présente édition. D'abord, c'est dans l'ensemble de la Correspondance générale qu'il faut les lire, et il est très important de noter qu'elles ont été écrites non pas du fond d'un monastère et dans le loisir de la vie contemplative, mais dans le tracas des affaires, par un homme « opprimé et accablé » de l'administration de son diocèse. Il ne l'est guère moins de constater que telle lettre adressée à une pénitente d'élite, à une âme de choix, a été tracée sur le papier « en courant » par un pasteur occupé d'abord d'évangéliser les pauvres gens et de répandre dans le moindre hameau l'action de sa parole. Et quand on lit que l'évêque vient de battre les champs, de parcourir les « montagnes effroyables » et d'entendre le « tintamarre » des grands orages, on se rend compte que les perpétuelles comparai-

sons qu'il tire de la nature pour en émailler sa prose, ne sont pas chez lui uniquement un artifice de style. Surtout, en replaçant ces lettres à leur date, on y peut suivre le développement de la pensée de saint François; on y saisit ses idées dans leur fraîcheur première ; on voit le directeur de conscience naître en lui, puis s'enhardir, prendre conscience de son rôle, en mesurer l'efficacité. Ses *Traités* les plus célèbres ne seront qu'un prolongement de sa Correspondance; et cela suffirait à établir l'intérêt qui s'attache à ces lettres.

Il est très digne de remarque, en effet, mais d'ailleurs incontestable, que l'*Introduction à la Vie dévote* ait été d'abord un ouvrage de circonstance, ayant une destination particulière. Saint François nous en donne le témoignage formel. Envoyant le livre à l'archevêque de Vienne, il le lui présente en ces termes : « C'est un mémorial que j'avais dressé pour une belle âme qui avait désiré ma direction... Elle le montra au Révérend Père Porier, lors recteur du collège de Chambéri... qu'elle savait être mon grand ami... Ce fut lui qui me pressa si fort de faire mettre au jour cet écrit, qu'après l'avoir hâtivement revu et accommodé de quelques petits agencements je l'envoyai à l'imprimeur... Si jamais il retourne sous la presse, je me délibère de l'agencer et accroître de certaines pièces qui, à mon avis, le rendront plus utile au

public et moins indigne de la faveur que vous lui faites. » Le volume ayant dû presque aussitôt retourner sous la presse, saint François le compléta comme il en avait le dessein ; et, pour le compléter, il employa la même méthode dont il avait usé pour le composer. Je veux dire qu'il se servit, cette fois encore, de ses lettres de direction, et qu'ayant mis d'abord à contribution sa correspondance avec Mme de Charmoisy, il l'accrut d'une partie de sa correspondance avec Mme de Chantal. « Apportez-moi toutes les lettres et mémoires que je vous ai jamais envoyés, lui écrivait-il, si vous les avez encore, parce qu'il faut réimprimer l'*Introduction*, cela me déchargera beaucoup, y trouvant plusieurs choses pour ce sujet. » Peut-être une des raisons du succès immédiat de l'*Introduction* est-elle précisément que le livre avait été fait au jour le jour, sous la dictée des circonstances et pour répondre aux besoins qui étaient alors ceux des âmes.

C'est donc dans ces lettres qu'il faut étudier les procédés qu'applique l'évêque de Genève à la direction de conscience ; nous les saisissons à leur naissance même, et, comme il eût aimé à dire, dans leur naïveté. Tels sont d'ailleurs les mérites éminents et originaux dont presque aussitôt il fait preuve, qu'il s'est trouvé être le créateur d'un genre qui, avant lui, n'existait pas dans notre

littérature et où tous ceux qui s'y sont exercés après lui ont été ses tributaires. Du directeur de conscience, François de Sales a toutes les qualités, mais surtout la première qui est l'amour passionné des âmes. Il les aime toutes : c'est chez lui le trait caractéristique. « Il n'y a point d'âmes au monde, comme je pense, qui chérissent plus cordialement, tendrement, et (pour le dire tout à la bonne foi) plus amoureusement que moi; et même j'abonde un peu en dilection et ès paroles d'icelles, surtout au commencement. » Cet amour pour toutes les âmes ne l'empêche pas d'en chérir une particulièrement. Faut-il rappeler les termes dans lesquels il déclare à Mme de Chantal sa passion mystique? C'est le premier billet, d'une si éloquente brièveté : « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous ; je m'en assure toutes les heures plus fort. » Et ce seront, saint François n'étant pas volontiers laconique, les effusions où il s'épanchera bientôt, en s'étonnant d'avoir cru, au premier moment, « qu'il ne se pût rien ajouter » à l'affection qu'il sentait en son esprit. « Mais maintenant, ma chère fille, il y est survenu une certaine qualité nouvelle qui ne se peut nommer, ce me semble, mais seulement son effet : c'est une grande suavité intérieure que j'ai à vous souhaiter la perfection de l'amour de Dieu... Chaque affection a sa particulière différence d'avec les autres; celle que je

vous ai a une certaine particularité qui me console infiniment et, pour dire tout, qui m'est entièrement profitable. » Jamais l'amour humain n'a employé d'expressions plus fortes que celles dont se sert en maints endroits saint François pour traduire son pur amour. Seulement, à la différence de l'amour humain, celui-ci n'est ni égoïste, ni aveugle. C'est l'ardente sympathie qui sert à augmenter l'étendue et la pénétration de l'intelligence. C'est l'amour des âmes qui mène à la science des âmes.

Cette science est faite d'abord d'observation. Il n'est pas d'erreur plus accréditée que celle qui consiste à tenir notre littérature classique pour une littérature d'abstraction et de système; mais il n'en est pas qui soit plus continûment démentie par les faits. L'observation sert de solide fondement à la psychologie du XVIIe siècle. Nul n'a été plus que François de Sales curieux du « petit fait » et attentif à collectionner des « documents individuels ». A travers ses lettres, et quoiqu'elles aient toutes le même sujet, qui est le progrès dans la perfection, nous distinguons le caractère de chacune de ses correspondantes, nous devinons le mal dont chacune souffrait et auquel il appropriait le remède. Mlle de Soulfour, une religieuse, est, comme tant d'autres, travaillée par la maladie du scrupule. Rose Bourgeois, l'abbesse du Puits-d'Orbe, âme capricieuse et turbulente, qui songea à quitter le

cloître où peut-être elle était entrée sans vocation, est rebutée par chaque obstacle et, faute de le pouvoir vaincre du premier coup, sitôt prête à tout abandonner : « Quand vous rencontrerez des difficultés et contradictions, ne vous essayez pas de les rompre, mais gauchissez dextrement et pliez... Il faut avoir un cœur de longue haleine. » Saint François ne réussit pas à faire entrer dans ses vues cette malade d'esprit et de corps ; il fut plus heureux dans la direction de sa sœur, la présidente Brulart, âme inquiète qu'il rangea peu à peu au calme et persuada de servir Dieu suivant sa méthode : avec gaieté. En Mme de Charmoisy, « une dame d'or », « un cœur net et propre », il trouva une âme capable de le comprendre et de réaliser l'idéal de la femme chrétienne vivant dans le monde : c'est sa Philothée. Mme de Chantal est promise à de hautes destinées mystiques, parce qu'il y a en elle l'énergie d'un cœur d'homme. Chez la Mère Angélique, les traits distinctifs sont l'amour de sa propre excellence, la vanité, l'agitation. Et ainsi de suite. Il serait facile de tirer des lettres de saint François une galerie de portraits, aussi actuels, et marqués de touches singulièrement plus précises que ceux dont le goût s'établira chez Mlle de Montpensier. Mis ainsi en présence de chacune des âmes qui se sont confiées à lui, saint François les pénètre entièrement. Il pouvait écrire à l'une de

ses correspondantes, et sans se tromper : « Pour le peu de temps que je vous ai vue et ouïe, il n'est pas possible de mieux connaître vos inclinations et les ressorts d'icelles que je fais, et m'est avis qu'il y a peu de replis dans lesquels je ne pénètre bien aisément. » Telle est cette finesse de l'esprit, habile à suivre tous les détours, à saisir toutes les nuances : elle a son principe dans la conviction que chaque âme est différente de toutes les autres, et qu'en poussant toujours plus avant, on y peut faire des découvertes qui vont à l'infini.

Saint François s'adresse aux personnes de son temps et à certaines personnes dont le cas le sollicite particulièrement, à celle-ci qui est religieuse, à celle-là qui est mariée, à cette autre qui est veuve et songe à quitter le monde. Pour chacune il tient compte et de la nature qui lui est propre et de la souffrance avec laquelle elle se débat. Mais jamais il n'oublie qu'il y a une « forme de l'humaine condition » commune à toutes les âmes, et que cela même rend possible une direction spirituelle. C'est pourquoi, s'il se défend de tout esprit de système et s'il évite de simplifier à l'excès l'étude de l'homme intérieur, il abonde en traits généraux, en remarques d'une valeur et d'une portée universelles. « L'amour-propre ne meurt jamais que quand nous mourons, il a mille moyens de se retrancher dans notre âme, on ne l'en sau-

rait déloger; il a une légion de carabins avec lui, de mouvements, d'actions, de passions; il est adroit et sait mille tours de souplesse. » Ces mille tours, le directeur a pris à tâche de les découvrir et de les déjouer. C'est déjà tout La Rochefoucauld. « Nous nous amusons quelquefois tant à être bons anges que nous en laissons d'être bons hommes et bonnes femmes... Nous ne pouvons aller sans toucher à terre : il ne faut pas s'y coucher ni vautrer, mais aussi ne faut-il pas penser voler. » C'est déjà le mot fameux de Pascal auquel il ne manque que le relief de l'énergique concision. Ces pensées et tant d'autres qu'on extrairait de ces lettres, ou qu'on en a extraites et qui sont vraiment « l'esprit » de saint François, ont toute leur valeur, parce qu'elles reposent sur une vaste enquête, sur une expérience multiple, continuée quotidiennement pendant de longues années. J'ajoute que chez le moraliste profane, chez un La Rochefoucauld, un La Bruyère, un Vauvenargues, ces maximes isolées ont parfois l'air d'un jeu d'esprit. On ne sait ni à quoi elles se réfèrent, ni pour quelle part y entre le goût du paradoxe. Parfois même, on est tenté de se demander ce que vaut l'entreprise d'étaler notre misère humaine pour l'unique plaisir de faire briller à ses dépens notre esprit. L'étude des maladies de l'âme n'est tout à fait légitime que lorsqu'elle n'est pas son objet à elle-même et que

l'intérêt n'en est pas limité à un intérêt de curiosité. Pour acquérir le droit de se pencher sur nos infirmités et d'en décrire l'affligeant spectacle, il faut avoir, avec le désir formel de les soulager, l'assurance qu'on possède le moyen d'y porter remède.

Donner des conseils ne suffit pas ; encore faut-il les faire accepter. On a tout dit sur le tact et la légèreté de main, sur la bonne grâce et la douceur insinuante de saint François. Ce qu'il importe ici de noter, c'est que, soucieux de plaire, il a considéré l'agrément littéraire comme en étant encore l'un des plus sûrs moyens. Alors même qu'il écrit en courant, il ne laisse pas courir sa plume au hasard. Les tours ingénieux lui viennent d'eux-mêmes, mais parce qu'une fois pour toutes il les a conviés à venir. Il n'a pas besoin de chercher les images, comparaisons et similitudes, et l'immense magasin de la nature les lui fournit à profusion, mais parce qu'elles sont pour lui autre chose qu'un ornement, les véhicules mêmes de sa pensée. Presque pas une de ses lettres d'où on ne puisse détacher quelque trait brillant. Il y en a d'exécrables : « Mon Dieu ! ma fille, que j'aime votre mauvaise jambe, car je sais bien qu'elle vous portera plus au ciel que la bonne; jambe qui n'est pas une jambe, c'est un aigle pour vous faire voler en l'air de la vie spirituelle. » Il y

en a dont s'effaroucherait justement le goût d'aujourd'hui, mais dont on supportait alors la rudesse : « Les tranchées et convulsions de l'enfantement spirituel ne sont pas moindres que celles du corporel. » Il y en a de proprement exquises : « Vous êtes trop sensible aux tentations. Vous aimez la foy et ne voudriez pas qu'une seule pensée vous vînt au contraire, et, tout aussitôt qu'une seule vous touche, vous vous en attristez et troublez. Vous êtes trop jalouse de cette pureté de foi, il vous semble que tout la gâte. Non, non, ma fille, laissez courir le vent, ne pensez pas que le frifillis des feuilles soit le cliquetis des armes. Dernièrement, j'étais auprès des ruches des abeilles, et quelques-unes se mirent sur mon visage. Je voulus y porter la main et les ôter. — Non, ce me dit un paysan, n'ayez point peur et ne les touchez point, et elles ne vous piqueront nullement ; si vous les touchez, elles vous mordront. — Je le crus ; pas une ne me mordit. Croyez-moy, ne craignez point les tentations, ne les touchez point, elles ne vous offenseront point ; passez outre et ne vous y amusez pas. » On rencontre à chaque instant de ces fleurs plus fraîches que celles de la bouquetière Glycera. D'une façon générale, le style des *Lettres* est également éloigné de celui du *Traité de l'amour de Dieu*, qui vaut par une sobriété et une vigueur relatives, et de celui de l'*Introduction à la vie*

dévote dont on peut aimer, mais non contester la charmante mièvrerie. On n'y sent pas l'auteur. C'est le style naturel, mais chez un écrivain qui a toujours le souci d'écrire, et considère que la pensée a besoin d'être revêtue d'une forme de choix. — Une psychologie qui part de la réalité individuelle pour la dépasser et qui, écartant le jargon de l'école, s'efforce de parler avec originalité la langue de tout le monde, c'est la psychologie des lettres de saint François ; mais qui ne voit que ce sera aussi bien la psychologie de tous nos maîtres classiques ?

Nous n'avons jusqu'ici parlé que de la méthode de saint François, et nous ne l'avons envisagée que par le dehors. En recherchant quel est, pour ainsi dire, le « contenu » de sa direction, nous serons frappés de voir à quel point elle a façonné l'âme de toute une époque. Le premier point en est, assurément, le parti pris de donner désormais toute l'importance à la vie intérieure. C'est d'elle que tout dépend. « Il ne faut point regarder à la condition extérieure des actions, mais à l'intérieur, c'est-à-dire si Dieu le veut ou ne leveut point. » Une personne dévote n'agit, ne parle, ni ne se tient autrement qu'une autre : toute la différence n'est que dans les dispositions intimes. De là cette nécessité de se replier sans cesse sur soi-même, de se rendre un compte exact des mouvements de son

âme et de leurs particularités, de compter, de peser et d'apprécier les mobiles auxquels on obéit. De là cette indifférence à tout ce qui, venant du dehors et n'étant pas nous-mêmes, est par conséquent négligeable, ou n'est tout au plus que l'occasion pour notre véritable nature de se manifester. C'est un principe nouveau dans la direction; mais ce sera aussi bien la grande nouveauté en littérature. Encore y a-t-il pour ceux qui se livrent à ce perpétuel travail d'analyse un danger, qui est de s'y complaire et d'oublier que l'analyse elle aussi est un moyen, une préparation en vue de l'action meilleure et plus vigoureuse. « Cet examen, quand il est fait avec anxiété et perplexité, n'est qu'une perte de temps et ceux qui le font ressemblent aux soldats qui, pour se préparer à la bataille, feraient tant de tournois et d'excès entre eux que, quand ce viendrait à bon escient, ils se trouveraient las et recrus. Car l'esprit se lasse à cet examen si grand et continuel, et, quand le point de l'exécution arrive, il n'en peut plus. » Cette analyse qui dessèche le cœur, stérilise l'esprit, paralyse la volonté, on l'a vue sévir à d'autres époques de notre littérature et de notre société. L'analyse psychologique, telle que l'a pratiquée le XVIIe siècle, en est justement le contraire. Elle ignore les langueurs morbides et la désespérance. On le comprend mieux, à mesure qu'on voit à

quoi tend l'effort de la direction de saint François.

Ce qu'il proscrit impitoyablement, c'est la subtilité, le raffinement, l'inquiétude, le précieux et le romanesque en matière de piété. Gardez-vous des scrupules, gardez-vous des empressements et inquiétudes... c'est le premier conseil qu'il donne à Mme de Chantal. Et plus tard, quand cette âme d'élite se sera déjà fort avancée dans le chemin de la perfection, il continuera de lui recommander une sorte de vertu, que beaucoup jugeraient vulgaire et indigne d'une nature un peu relevée. C'est à elle qu'il répète « qu'il ne faut point trop pointiller sur l'exercice des vertus, mais qu'il y faut aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi, *grosso modo* ». Il n'hésite pas à traiter de niaiseries les aspirations de telles extatiques et visionnaires, ni ne se lasse d'opposer à une dévotion fantasque, brouillonne, mélancolique, fâcheuse, chagrine, la piété véritable, et qu'on reconnaît d'abord à ce signe qu'elle doit être avant tout paisible. « Nous arrive-t-il de la peine ou intérieure ou extérieure, il la faut recevoir paisiblement. Nous arrive-t-il de la foi, il la faut recevoir paisiblement sans pour cela tressaillir. Faut-il fuir le mal, il faut que ce soit paisiblement sans nous troubler... Faut-il faire du bien, il le faut faire

paisiblement. » Comment parvenir à cette paix de l'âme? En évitant d'abord de nous proposer un idéal inaccessible; en songeant ensuite que, dans la dévotion comme ailleurs, rien ne se fait tout d'un coup, mais par degrés, à force de discipline et de méthode. C'est dire que saint François met jusque dans la dévotion les qualités maîtresses du XVII[e] siècle : le bon sens, l'esprit de mesure, la raison.

La raison nous indique le but à atteindre, et le chemin à suivre ; il reste que c'est à la volonté de transformer l'idée en acte. C'est à elle aussi bien que François de Sales assigne avec insistance le premier rang dans la vie mystique. Pour arriver à la perfection, la condition essentielle, sinon suffisante, c'est de le vouloir. Inversement, le principal obstacle que nous rencontrons entre nous et la volonté divine est encore notre volonté qui veut régner à quelque prix que ce soit. C'est donc qu'il y a une bonne et une mauvaise volonté, et que notre volonté peut se porter dans un sens ou dans l'autre, suivant qu'elle est sollicitée par l'amour. Tel est le dernier mot de la direction de saint François : elle aboutit à une sorte d'action commune de la volonté et de l'amour. — Nécessité de se connaître soi-même et, par cette connaissance, de développer en soi les facultés de raison, de volonté et d'amour, c'est aussi bien où

reviennent sans cesse les moralistes du XVIIe siècle.

On peut mesurer maintenant les conséquences du succès qu'obtint aussitôt l'œuvre de direction de saint François. Le premier résultat en fut de provoquer tout un mouvement de littérature spirituelle. Bossuet déclarait tenir de l'évêque de Genève les règles de la direction des âmes. Fénelon, en modifiant et altérant ses enseignements, continue saint François ; et Mme de Maintenon également. Il faudrait entrer ici dans le détail : on ferait plus d'un rapprochement instructif. Pour notre part, nous avons toujours pensé qu'une bonne histoire de la « littérature spirituelle » est un livre qui nous manque. En suivant le genre dans son développement et ses transformations à travers le XVIIe siècle, on éclairerait sur bien des points la littérature profane.

C'est aussi bien à celle-ci que nous voulons en arriver, et ce qui nous importe, c'est de montrer combien profonde est l'empreinte qu'elle a reçue. Dans les *Essais*, Montaigne avait donné le signal de revenir à l'étude de l'homme intérieur. Encore fallait-il que l'impulsion fût renforcée et complétée ; elle l'a été par la littérature de direction, sur deux points, l'un et l'autre essentiels.

Voici le premier. On a beaucoup discuté sur le christianisme de Montaigne ; ce n'est pas ici le lieu de traiter la question et je me borne à renvoyer le

lecteur à un article de Brunetière, presque le dernier qu'il ait publié, et l'un des plus admirables qu'il eût jamais écrits. Il me suffit qu'on ait pu différer d'avis sur la qualité ou sur le degré du christianisme de Montaigne. C'est donc, et on le sait de reste, que le grand courant chrétien qui va pénétrer la littérature ne vient pas des *Essais* : il vient d'ailleurs et justement de ce travail de direction de conscience auquel François de Sales nous a rendu l'incomparable service d'intéresser la littérature.

D'autre part, il faut noter que les *Essais* ont réussi surtout dans le public masculin. Mettons à part, et pour toute sorte de raisons, Mlle de Gournay. Montaigne a eu peu de lectrices ; il n'y avait guère, dans ses écrits, de ce qui peut plaire aux femmes. C'est aux femmes au contraire que s'adressent les lettres de direction. Et ce sont elles qui vont, à travers tout le XVIIe siècle, donner le ton et imposer leur goût en littérature. Les années où écrit saint François sont les mêmes où paraissent les cinq volumes de l'*Astrée*. Les minutieuses analyses de d'Urfé n'auraient pas été aussi bien comprises, si par ailleurs n'eût déjà commencé à se répandre dans la société choisie le goût de la vie intérieure. Au reste, cette « honnête amitié », dont on décrivait les effets dans la fameuse bergerie, n'était-ce pas un reflet affaibli de cet amour des

âmes, aussi pur que le ciel et plus fort que la mort, de qui saint François pouvait dire à Mme de Chantal : « Non il ne sera jamais possible que chose aucune me sépare de votre âme : le lien est trop fort. La mort même n'aura point de pouvoir pour le dissoudre, puisqu'il est d'une étoffe qui dure éternellement. » Trente années plus tard, Corneille fera représenter son *Polyeucte* ; et nous doutons encore si Pauline aime son mari : c'est que, tout imprégnés que nous sommes des idées romantiques, nous ne savons plus comprendre cet amour où la raison et la volonté ont autant de part que le sentiment. Jamais au XVIIe siècle, sauf chez les auteurs de tradition gauloise, on ne parlera de l'amour, sans indiquer ses rapports avec la morale. Mais comment parler même de l'immoralité de la passion, et considérer qu'il y a des fautes ou des crimes d'amour, si on ne fait pas de l'amour une création en grande partie volontaire ?

Rien ne serait plus aisé que de prolonger la démonstration et de multiplier les exemples attestant cette influence exercée sur notre littérature classique par la littérature spirituelle.

Aussi bien une simple constatation de dates y suffit-elle. L'histoire de la littérature spirituelle tient, en France, entre les dernières années du XVIe siècle et les premières années du XVIIIe. Pareillement, notre littérature profane, tout occu-

pée de l'extérieur à l'époque de la Renaissance, ne s'enferme dans l'étude de l'âme humaine que pendant le XVIIe siècle, jusqu'au jour où les « philosophes », uniquement soucieux du point de vue social, laissent se perdre le goût de l'étude morale qui nous avait valu cent années de chefs-d'œuvre.

15 octobre 1906.

GUI PATIN

Aux années d'Anne d'Autriche et de Mazarin, quand régnait dans les rues de Paris et dans l'esprit de ses habitants le plus pittoresque des désordres, un bourgeois, de profession austère et d'humeur joviale, entretenait avec trois ou quatre amis de choix une correspondance, où il avait soin de noter les événements politiques, faits de guerre, nouvelles religieuses et curiosités littéraires, sans oublier les scandales, accidents, assassinats et exécutions capitales. Il avait de grandes relations et était par elles en situation d'être bien renseigné; il était d'ailleurs homme d'esprit, réputé pour sa verve, sa causticité, et cette hardiesse tranquille avec laquelle il disait crûment les choses, se bornant à appeler le latin à son secours dans les endroits scabreux et quand le picard n'y suffisait plus. Ses *Lettres*, Gui Patin ne les écrivait probablement pas pour la postérité : à nous être destinées, elles eussent perdu leur plus grand attrait, qui est leur naturel.

Mais une heureuse fortune nous les a conservées; elles sont une des richesses du magnifique trésor épistolaire du XVIIe siècle; et on comprend sans peine qu'elles aient été souvent réimprimées. Seulement il en est d'elles comme de beaucoup des meilleurs textes de notre littérature : nous n'en possédons que des éditions déplorables. La dernière en date arrachait à Sainte-Beuve des cris de colère. Lui dont la critique est ordinairement courtoise et dont les sévérités sont enveloppées, il se plaignait que les notes en eussent été rédigées par M. Prudhomme, docteur en médecine. Le fait est que l'auteur responsable et coupable de cette édition, Réveillé-Parise, n'était intervenu que pour nous faire part, ici et là, de son opinion personnelle sur le train du monde et les grands mouvements de l'histoire : le moindre renseignement de biographie ou de bibliographie eût beaucoup mieux fait notre affaire. En outre, il est établi que les *Lettres* ont été tronquées; des passages ont été supprimés, d'autres indûment rapprochés; des phrases ont été altérées, des mots intercalés qui changent le sens. On réclamait une édition préparée d'après les méthodes modernes; et pour en exécuter le travail il ne suffisait pas d'un érudit, il fallait encore qu'il fût de la Faculté. M. le docteur Paul Triaire, déjà connu par de belles publications relatives à l'histoire de la médecine, a entrepris de nous la don-

ner. Le premier volume vient de paraître[1]. Les lettres y ont été soigneusement collationnées sur les manuscrits; elles sont disposées dans le seul ordre acceptable, qui est celui de la chronologie; les notes ne laissent passer aucun nom propre, sans nous apporter tous les éclaircissements dont nous avons besoin. Voici donc que Gui Patin aura un monument digne de lui. Nous en attendrons l'achèvement avec sécurité, mais non sans impatience, car ce premier volume s'arrêtant à l'année 1649, nous sommes obligés, pour la plus grande partie de la correspondance, de recourir encore à l'édition usuelle. Nous serons surtout curieux de lire l'étude où le nouvel éditeur de Gui Patin, situant celui-ci dans son milieu, comme il est juste, le suivra dans son rôle de praticien, doyen de la Faculté de médecine et professeur au Collège de France : placé du côté de l'opérateur, il réclamera sans doute pour lui une indulgence que nous autres, placés du côté des patients, nous ne sommes pas très disposés à lui accorder. Pour l'instant, efforçons-nous de dégager quelques-uns des traits de cette physionomie d'autant plus intéressante qu'elle est tout à la fois très originale et très représentative.

[1] *Lettres de Gui Patin* (1630-1672). Nouvelle édition collationnée sur les manuscrits autographes par le docteur Paul Triaire, correspondant de l'Académie de médecine. Tome Ier, 1 vol. in-8° (H. Champion).

Si l'on veut prendre tout de suite bonne opinion de Gui Patin et en recevoir une impression favorable, c'est dans sa vie de famille qu'il faut l'apercevoir. On est séduit par la bonhomie, la simplicité de mœurs, l'air de grande honnêteté. On se réjouit de cette perspective ouverte sur notre vieille bourgeoisie. Gui Patin a lui-même retracé dans une page charmante l'histoire de ses origines. Né en Picardie, dans un village à trois lieues de Beauvais, nommé Hodenc, il y retrouve trace d'un Noël Patin qui vivait dans la même paroisse, il y a plus de trois cents ans. Il compte dans ses ascendants, des notaires, des marchands, des avocats. Il était l'aîné de sept enfants ; on voulut lui donner un bénéfice ; au risque de se brouiller avec ses parents, il refusa tout à plat, protestant qu'il ne serait jamais prêtre. Ce n'est pas que le métier lui parût moins avantageux qu'un autre ; mais il manquait totalement de vocation. Il vint à Paris, fit sa médecine, fut reçu docteur et bientôt fort estimé dans sa profession.

C'est surtout aux années de sa maturité qu'il est bon à regarder, alors que lui sont venues la réputation et l'aisance. Il a acheté pour neuf mille écus, dans la place du Chevalier du Guet, une maison en belle vue et hors du bruit ; il y possède une étude où tiennent ses dix mille volumes. « Nos messieurs disent que je suis le mieux logé

de Paris. Ma femme dit que voilà bien du bonheur en une fin d'année : son mari doyen, son fils aîné docteur, et une belle maison qu'elle souhaitait fort. » En outre, Gui Patin a maison des champs : c'est à Cormeille-en-Parisis, une petite lieue par delà Argenteuil. Autant que de ses dix mille volumes, il est fier de ses deux cents cerisiers, de ses cinq cents poiriers, de ses fraises dont on peut cueillir à volonté et de ses vendanges auxquelles sa femme préside. Autour de lui, dans ses belles allées, il se plaît à voir grouiller de la jeunesse. « J'aime bien les enfants, j'en ai six, et il me semble que je n'en ai point encore assez. » Aussi prendra-t-il chez lui en pension le fils de son ami Falconet ; rien de plus édifiant que la sollicitude dont il entoure ce garçon et que la prudence avec laquelle il avertit le père des dangers qu'offrirait une ville comme Montpellier, réputée pour la débauche de ses étudiants. Gui Patin est sur ce point d'une sévérité à laquelle l'autorisait l'exemple de sa vie, une vie toute de labeur, remplie par les devoirs du praticien, et où nulle part n'est faite à la frivolité. Le peu de loisirs que lui laissent ses occupations, il les passe dans sa bibliothèque, où les romans ne tiennent pas plus de place que les livres de dévotion. Son délassement consiste à s'entretenir, les après-soupers, avec ses deux illustres voisins, M. Miron, président aux enquêtes, et M. Charpentier, conseiller aux requêtes.

On les appelle les trois docteurs du quartier. Une fois la semaine, il va dîner chez le premier président Lamoignon ; c'est sa principale distraction et celle, en tout cas, dont il se montre le plus fier ; car, on a pu déjà s'en apercevoir, ce bourgeois cossu n'est pas dépourvu de toute espèce de vanité. Lamoignon l'envoie chercher dans son carrosse ; il le fait asseoir à table entre lui et Mme la première présidente ; ou encore, il donne ordre qu'ils seront tous deux seuls : « M. Patin vaut bien une audience particulière. » Le moyen de ne pas se sentir honoré par des attentions aussi flatteuses et partant d'un magistrat aussi haut en place ? Quelquefois encore Patin se passe la débauche de s'aller promener en famille, comme ce jour où, accompagné de sa femme et de ses nouveaux mariés, il poussa jusqu'à la foire de Saint-Denis, et en profita pour visiter l'église et le trésor. Ce fut un événement.

Non certes qu'il faille s'attendre à trouver chez Gui Patin une sensibilité toujours très fine. Cet homme de famille est gendre à s'expliquer sur le compte d'une belle-mère en termes qui, même au pays gaulois, semblent un peu roides. La pauvre vient-elle à mourir ? « Gardez-vous bien d'en pleurer la mort : elle ne l'a pas mérité. C'était une bonne femme fort riche et fort avaricieuse qui ne craignait rien tant que la mort. » Le beau-père s'obstine à une longévité dont on ne prévoit pas le

terme. Gui Patin proteste qu'il ne hâtera pas la mort du vieillard, quoiqu'étant son médecin, ou, tout au moins, qu'il ne le fera pas exprès. « Ces gens-là ressemblent à des cochons qui laissent tout en mourant et qui ne sont bons qu'après leur mort, car ils ne font aucun bien pendant leur vie. Il faut avoir patience : je ne laisserai pas d'avoir grand soin de lui. » Ce grand soin consista à le saigner huit fois, comme il venait d'avoir quatre-vingts ans ; mais c'était pour son bien ; et il est exact que le vieil homme en fut tout ragaillardi. Passe encore pour les beaux-parents ! Cela nous choque davantage de voir un mari se plaindre — ou se louer — si librement de sa femme auprès de ses amis. « Ah ! que vous êtes heureux d'en avoir une si bonne, si parfaite, et de si belle humeur ! La mienne a plusieurs qualités fort bonnes ; mais elle est quelquefois chagrine et cruelle aux valets et servantes, qui sont des qualités desquelles je ne tiens rien. » Une autre fois il s'égaiera aux dépens de la simplicité de la bonne dame. C'est lors de la fameuse visite aux tombeaux de Saint-Denis. Le bedeau, qui guidait la caravane, débitait un de ces boniments dont il a le secret. « Ma femme était ravie de ces bagatelles et prenait pour autant de vérités les petits contes qu'un moine lui débitait en les autorisant de sa baguette. J'étais déjà informé de ces sottises... » Son orgueil masculin y trouve

son compte. Car il n'attribue pas beaucoup de portée à l'entendement des femmes. Il est à ce point de vue, comme aussi bien à tous les autres, de l'ancienne école, et ne donne pas du tout dans les travers des galants du jour et des précieuses. Mademoiselle Patin, sa femme, n'avait guère plus d'accès dans l'étude aux dix mille volumes, que mademoiselle Montaigne, dans la « librairie » de son mari. Il y a bien de la rudesse dans cette honnêteté de Gui Patin.

Si d'aventure vous voulez savoir le sentiment auquel son cœur est le plus accessible, ne cherchez pas : c'est l'amitié. Envers ceux qui, dans sa carrière, l'ont aidé de leur expérience et de leurs conseils, il a une reconnaissance, un dévouement sans limites. Quelques-unes des très rares larmes qu'il lui arrive de verser, c'est au chevet d'un ami que son coup d'œil de praticien lui révèle soudain comme condamné à une mort sans rémission. — Faut-il un dernier trait pour achever de peindre ce bourgeois qu'est Gui Patin ? C'est qu'il est badaud. Il s'en défend, et en plus d'un endroit ; il dit de belles choses sur la vanité des spectacles populaires ; il ne voit pas pour sa part où est le plaisir de contempler les grands de la terre. « Si le roi Salomon avec la reine de Saba faisaient ici leur entrée avec toute leur gloire, je ne sais si j'en quitterais mes livres ; mon étude me plaît tout

autrement... » C'est entendu. Et Gui Patin ne se dérangerait donc pas pour aller voir passer princes ni ambassadeurs ; mais le hasard ferait qu'il se trouverait sur leur passage. Les nécessités mêmes de sa profession ne l'obligent-elles pas à beaucoup circuler dans les rues ? Il en aime les spectacles. Il se fait raconter, pour les redire à son tour, ceux dont il n'a pas été le témoin. Comme celui qui aimait Paris jusque dans ses verrues, il est curieux de l'anecdote grasse des Halles et des exhibitions sinistres de la Croix du Trahoir. Il sait les nouvelles : que la reine de Suède a fait assassiner Monaldeschi et qu'elle a rendu visite à l'Académie des beaux-esprits, comme on appelait alors l'Académie française ; que le roi est amoureux d'une Mancini ; que les quatre médecins de Mazarin ne s'accordent pas sur la nature du mal dont il est mort ; qu'un libraire a fait banqueroute ; qu'un fils de famille désole par ses débordements monsieur son père, etc. Il recueille tous les commérages ; il leur fait un sort ; il en prolonge l'écho jusqu'à nous. Ce grand ennemi du gazetier Renaudot est, lui-même, une gazette vivante. Cet homme d'étude est badaud dans l'âme.

Bourgeois de condition, Gui Patin est médecin de profession ; et l'on sait ce que c'était, dans ce temps-là, que la profession de médecin ! Jusqu'au jour où, comme il n'est pas impossible

qu'il y réussisse, M. le docteur Triaire nous aura démontré le contraire, force nous est bien de tenir Gui Patin pour un médecin de Molière. Il n'y a pas un trait de l'immortelle satire qui n'eût pu être pris directement de Gui Patin. *Seignare, ensuita purgare !* c'est à quoi se réduit pour lui toute la thérapeutique. On frémit devant les exemples qu'il cite avec éloge. « Environ l'an 1633, M. Cousinot, qui est aujourd'hui premier médecin du Roi, fut attaqué d'un rude et violent rhumatisme pour lequel il fut saigné soixante-quatre fois en huit mois par ordre de M. son père et de M. Bouvard son beau-père. Après avoir été tant de fois saigné, on commença à le purger... » Et il dit leur fait aux « idiots » qui n'apprécieraient pas la beauté de cette médication. Un M. Mantel, malade d'une fièvre continue, en fut quitte pour être saigné trente-deux fois. Patin traite un jeune gentilhomme âgé de sept ans, qui était tombé dans une grande pleurésie. Son tuteur haïssait fort la saignée. « Je ne pus opposer à cette haine qu'un bon conseil qui fut d'appeler encore deux de nos anciens MM. Seguin et Cousinot. Il fut saigné treize fois. » Patin saigne pour un rhumatisme, pour un rhume ; il saigne les octogénaires et les enfants au berceau ; il opère sur les siens et il opère sur lui-même.

Car sa conviction est inébranlable : il a dans l'opinion de ses anciens une foi aveugle ; et il

ne fait aucune difficulté de déclarer que si le malade meurt dans les règles, c'est donc sa faute et non celle de la Faculté. Thomas Diafoirus vous invitait à venir voir, pour vous divertir, la dissection d'une femme sur quoi il devait raisonner. Gui Patin écrit, tout gonflé de satisfaction paternelle : « Mon fils Charles explique l'anatomie dans nos écoles sur un cadavre de femme. Il y a une si grande quantité d'auditeurs, que, outre le théâtre, la cour en est encore toute pleine. Il commence bien, à vingt-six ans ! » Gui Patin ne tarit pas contre l'émétique, le quinquina, l'antimoine — et le thé ! S'il ne prend pas absolument parti contre la circulation, il la tient pour négligeable. Ne lui parlez pas des médecins de Cour ! Molière les a ridiculisés ; aussi Gui Patin voit-il en Molière moins un adversaire qu'un allié : « On joue présentement à l'Hôtel de Bourgogne *l'Amour malade* ; tout Paris y va en foule pour voir représenter les médecins de la Cour, et principalement Esprit et Guénaud, avec des masques faits tout exprès. On y a ajouté des Fougerais, etc. Ainsi on se moque de ceux qui tuent le monde impunément. » Le fait est que Molière a été moins féroce que Gui Patin lui-même contre beaucoup des confrères de Gui Patin. Le satirique n'en a pas tant dit que le médecin contre les chirurgiens, les chimistes et les apothicaires.

On n'imagine pas la puissance d'invectives dont Gui Patin est capable, quand il s'agit de dénoncer les fauteurs « d'impertinentes nouveautés », c'est-à-dire tous ceux qui ont fait faire un progrès à la science médicale. Savourez ce portrait : « C'était un méchant pendard flamand qui est mort enragé depuis quelques mois. Il n'a jamais rien fait qui vaille. J'ai vu tout ce qu'il a fait. Cet homme ne méditait qu'une médecine toute de secrets chimiques et empiriques, et pour la renverser plus vite, il s'inscrivait fort contre la saignée, faute de laquelle pourtant il est mort frénétique. » C'est van Helmont!... Et goûtez cette oraison funèbre : « Il se fit préparer un émétique qu'il prit le vendredi au soir, dans l'opération duquel il mourut le lendemain matin : *Sic impuram vomuit animam impurus ille nebulo, in necandis hominibus exercitatissimus*. Comme on lui parla, ce même vendredi, d'être saigné, il répondit qu'il aimait mieux mourir que d'être saigné. Aussi a-t-il fait. Le diable le saignera dans l'autre monde, comme mérite un fourbe, un athée, un imposteur, un homicide, un bourreau public tel qu'il était; qui, même en mourant, n'a eu non plus de sentiment de Dieu qu'un pourceau duquel il imitait la vie et s'en donnait le nom. Comme un jour il montrait sa maison à des dames, quand il vint à la chapelle du logis, il leur dit : Voilà le saloir où l'on mettra le pourceau quand il

sera mort, en se montrant. » C'est Guy de la Brosse !...

Même opiniâtreté contre ceux qui mettent en péril les privilèges de la Faculté. Renaudot était de ceux-là, avec son « bureau d'adresses » agrémenté d'un cabinet de consultations. Un procès soutenu et gagné contre Renaudot est une des pages de son histoire dont Gui Patin aime à se souvenir ; il plaida lui-même, et prononça sans préparation une harangue qui ne dura pas moins de sept quarts d'heure ; mais c'est qu'il était tout plein de son sujet. Dans ces luttes contre l'ennemi commun, il ne s'arrête pas même à la limite où l'injustice commence à devenir cruauté. Il trouve tout simple de poursuivre le vaincu jusque dans ses enfants. Les fils de Renaudot attendent depuis quatre ans le bonnet de docteur : ils attendront encore ! Et on se demande si l'on doit davantage haïr ou admirer Gui Patin pour l'approbation dont il couvre cet affreux ostracisme. Car il ajoute : « Tous les hommes particuliers meurent, mais les Compagnies ne meurent point. Le plus puissant homme qui ait été depuis cent ans en Europe, sans avoir la tête couronnée, a été le cardinal de Richelieu. Il a fait trembler toute la terre ; il a fait peur à Rome ; il a rudement traité et secoué le roi d'Espagne ; et néanmoins il n'a pu faire recevoir dans notre Compagnie les deux fils du gazetier qui

étaient licenciés et qui ne seront de longtemps docteurs... » Dans ce dévouement aveugle aux intérêts de la Compagnie où il s'absorbe, dans ce respect mystique pour un être de raison plus fort que les puissances de chair, le superbe se mêle à l'atroce. Il y a dans cet entêtement une manière de grandeur.

A cette vigueur de haine, à cette brutalité de style, vous reconnaissez un homme d'un autre âge, et qui, à l'heure même où il écrit, retarde sur son temps. On en aurait une preuve aussi concluante dans la qualité des plaisanteries qui foisonnent sous la plume de l'écrivain. Il en est de macabres. Qu'il s'agisse de Richelieu ou de Mazarin : « Il est en plomb, le cardinal ! » est le refrain dont Patin ne saurait assez se délecter. Il en est de vulgaires. Telles les plaisanteries sur la forme et la dimension des nez. Renaudot était camus, signe indiscutable qu'il devait être puant et punais. C'est de cette drôlerie que Patin le salua, ce fameux 14 d'août 1642, en sortant du Palais : « Vous étiez camus lorsque vous êtes entré ici, et vous en sortez avec un pied de nez. » Il en est enfin qu'on ne peut citer. L'Hôtel de Rambouillet, l'Académie, la Cour ont eu fort à faire pour épurer la langue et former le goût des honnêtes gens. La patrie intellectuelle de Gui Patin est parmi les érudits du XVIe siècle, qui, sans doute, à leur épo-

que et dans leur milieu, furent grands, mais qui, dans la société nouvelle ne sont pas moins sûrement démodés, surannés et fossiles. C'est des ouvrages de ces savants en *us* et de leurs continuateurs qu'est surtout friand Gui Patin. Lui qui n'aime guère à bouger de chez lui, il consentirait à faire un voyage : ce serait pour aller voir à Bâle le tombeau d'Erasme, et à Leyde celui de Joseph Scaliger. Il goûte fort Heinsius et Vossius, Grotius et Gronovius, comme aussi Marc-Antoine Muret, Saumaise et Casaubon. Il se reconnaît à leur pédantisme. Et Molière ne s'y est pas trompé; car ce qu'il reproche aux médecins, c'est bien d'être des pédants d'école, embarrassés d'un savoir inutile et incapables de se ranger à une opinion qui ne soit garantie par l'autorité d'un ancien.

La condition, la profession, les habitudes d'esprit nous rendent assez bien compte des opinions politiques, littéraires, religieuses de Gui Patin. C'est plutôt son bourgeoisisme qui apparaît, quand il parle de politique. D'abord il s'intéresse passionnément à la politique, ne doute pas de sa compétence à traiter des affaires publiques, et morigène sans scrupule ceux qui saignent et purgent l'État, comme il fait ses malades. Frondeur mais docile, c'est un jeu pour lui de résoudre ce problème délicat : être contre les puissants tout en étant pour le pouvoir et contre les ministres, tout en étant

pour le gouvernement. Richelieu est premier ministre et il est prêtre : Gui Patin, qui le hait, ne doute pas qu'il n'ait fait à la France beaucoup de mal, répandu le sang innocent, et ruiné le pays. Mazarin est en outre un étranger. Le « nationalisme » de Patin se révolte contre cet intrus, et il ne trouve pas dans son répertoire, pourtant si riche, assez d'injures pour en accabler ce diable et ce démon, ce faquin, ce pantalon à rouge bonnet, ce bateleur à longue robe. Les libelles qu'on fabrique contre lui, tant en vers qu'en prose et en français qu'en latin, ne sont pas tous spirituels ni piquants; peu importe : Patin comprend et approuve qu'on y coure comme au feu. Il n'est guère mieux disposé pour les princes, pour les généraux et autres grands de la terre; ce sont gens qui ne rêvent pour nous que plaies et bosses, et Gui Patin n'aspire qu'à la paix. Autant que les princes, il honnit les financiers et partisans qui rançonnent peuple, paysans et bourgeois. Tout irait si bien, à condition que le Roi ne s'en rapportât qu'à lui seul! Il semble donc que le gouvernement personnel de Louis XIV eût dû contenter pleinement Gui Patin. Mais il est, par habitude prise, un mécontent. C'est un lieu commun de sa rhétorique de déplorer le malheur des temps et l'universelle décadence. On ne reverra plus des hommes qui vaillent ceux d'autrefois. La France est trop bas ; elle est trop malade ;

aucun remède, aucun médecin n'y saurait rien faire... Tout de même, pour un politique qui est mort après le traité d'Aix-la-Chapelle, qui a vu Turenne, Colbert et de Lyonne, c'est un peu trop manquer de clairvoyance.

Quant à ses opinions religieuses, elles dénotent plutôt l'érudit à la hollandaise et le lecteur d'Erasme, l'humaniste mâtiné de gaulois. Voyez la haine folle dont il est animé contre les moines ! Il les déteste, les méprise et les vilipende tous, de quelque ordre qu'ils soient, et en corps ou en détail. S'il apprend sur leur compte quelque anecdote grivoise ou quelque fait criminel, il s'empresse d'en régaler son correspondant. C'est un cordelier de Mantes surpris en conversation amoureuse avec la femme du lieutenant général, un prêtre breton pendu pour avoir enlevé une religieuse, un chartreux de Paris qui a volé chez un orfèvre, des augustins qui se battent pour le partage des deniers à la sacristie, etc. Il se plaint de n'entendre plus parler que de moines, de débauches, de prisons et de querelles de moines ; mais c'est qu'il ne pense qu'à cela ! Cette chronique scandaleuse des ordres religieux tient, dans ses *Lettres*, une place énorme. A son avis, il n'y aurait qu'un moyen de remédier au mal et de guérir la France de cette espèce de lèpre : on devrait exiler tous ces gens-là. « Que ce serait un beau déblai, si l'on mettait tous

ces moineaux dans des bateaux, avec autant de moinesses et qu'on les envoyât cultiver le purgatoire dans les îles de l'Amérique ou à la Mozambique, où les habitants de ces lieux n'ont point encore vu d'oiseaux de tel plumage ! » N'oublions pas que Gui Patin se pique d'être un libéral ! Toutefois, dans cette guerre générale, on devine qu'il a ses ennemis particuliers, et que ce sont les jésuites. Français et gallican, il en veut tout spécialement à l'ordre né en Espagne pour être une milice du pape de Rome. Aussi n'y a-t-il si basse injure qu'il ne ramasse contre l'ordre « loyolique », ni si odieuse calomnie qu'il ne soit prêt d'accueillir à cœur ouvert. Un jésuite « révolté et retourné » vient de publier un libelle, *Les Jésuites sur l'échafaud*, où il accuse ses anciens confrères de faire de la fausse monnaie, de débaucher les femmes à la confession, et autres crimes pendables. Gui Patin s'empresse de recommander l'ouvrage, sans le connaître encore que par ouï-dire ; l'ayant lu, il prononce hardiment : « Je pense que tout cela est vrai, car il n'y a mal imaginable que ces fourbes ne commettent. » *Je pense...* N'oublions pas que Gui Patin est pour la justice et la vérité ! Ce sont mots de son vocabulaire. Il n'admet pas les procès de tendances !... Mais chez lui, déjà, la hantise du péril jésuitique est à l'état de « manie ».

Aussi le parti où il va se ranger dans la lutte qui

divise toute la société au XVIIe siècle, ne fait-il point doute. On peut suivre dans les *Lettres* de Gui Patin toute l'histoire de la querelle janséniste : assemblées de Sorbonne, publication de l'*Augustinus,* du *Traité de la fréquente communion,* affaire des cinq propositions, et enfin apparition des *Provinciales.* Patin fait en cent endroits le panégyrique des Jansénius, des Lemaistre, des Arnauld, des Pascal. Il s'en fallait qu'il pensât comme eux sur les points essentiels et qu'il partageât aucunement l'état d'esprit de ces grands chrétiens ; mais il lui suffisait qu'ils fussent ennemis des jésuites. Un incident fameux allait mettre notre docteur dans une singulière posture : ce fut le miracle de la Sainte-Epine. D'une part, Gui Patin ne croit guère aux miracles ; et, parmi les témoins qui ont signé celui-ci, n'y a-t-il pas cinq chirurgiens-barbiers ? D'autre part, ce miracle qui contriste les jésuites n'est pas tout à fait un miracle pareil aux autres. On lui en demanda son avis. « J'ai répondu que c'était peut-être un miracle que Dieu avait permis d'être fait au Port-Royal, pour consoler ces pauvres bonnes gens qu'on appelle les jansénistes, qui ont été depuis trois ans persécutés par le Pape, les jésuites, la Sorbonne... et aussi pour abaisser l'orgueil des jésuites qui sont fort insolents et impudents. » C'était parler en diplomate — ou en casuiste.

Il reste une question délicate et d'ailleurs essen-

tielle : c'est non plus de compter les haines de Gui Patin contre les personnes, mais de définir avec quelque précision la nuance de sa religion, ou, si l'on préfère, le degré de son irréligion. C'est par là que ses *Lettres* prennent une portée et ont un rôle dans l'histoire des idées. On a coutume de le placer au nombre de ceux qu'on appelle au XVIIe siècle les « libertins ». Il ne fut pas libertin de mœurs, nous le savons de reste. Fut-il libertin de pensée ? Notez qu'il n'est ni athée, ni même déiste. Il a chez lui un tableau du Christ, où il a fait peindre sa femme et lui-même, aux deux côtés de la croix ; il va régulièrement aux offices ; il fait un crime à tel de ses ennemis d'être mort sans confession. Il déclare formellement : « Je crois tout ce qui est dans le Nouveau Testament, comme article de foi. » Il n'en est pas moins vrai que les maîtres de sa pensée sont précisément les mêmes chez qui fréquentent les libertins, Erasme, Scaliger, Rabelais, Montaigne, Charron, Lipse, Vanini. Il ne manque dans sa bibliothèque aucun des livres qui sont pour lors les « bibles » du libertinage. Et il est aisé de voir que, s'il s'y est plu, il n'y a pas moins profité. Sur la fourberie des prêtres, sur la ruse et sur l'avidité avec laquelle ils ont de tout temps exploité la crédulité populaire, il a des phrases décisives : « Je pense que de tout temps on a trompé le monde, sous prétexte de religion. C'est un grand manteau

qui affuble bien des pauvres et sots animaux. » « La châsse de Sainte-Geneviève ne fait point plus de miracles qu'autrefois... et de tout temps le peuple qui est un sot a été trompé par de telles inventions. » Ailleurs il parlera de la vanité des oracles sybillins et du parti qu'en tirent les moines pour nous abuser. Et il cite fréquemment le vers de Lucrèce : *Tantum relligio potuit suadere malorum !*

Direz-vous qu'apparemment il distingue entre la religion, et l'usage ou l'abus qu'en font les hommes ? Voici qui touche au gouvernement de l'Eglise. C'est le célibat des prêtres qu'il traite d'invention maudite. C'est l'excommunication romaine dont il plaisante agréablement : « On dit que lorsqu'un homme est excommunié, il devient noir comme poivre. Cela me viendrait donc bien à propos, car je commence à blanchir, et si je devenais noir, je croirais rajeunir. » Ce sont les foudres ecclésiastiques dont il se gausse, comme d'une pièce d'artifice qui rate : « Le monde n'est plus grue et ne se mouche plus sur la manche ; cela était bon, du temps que Berthe filait et que l'on avait peur du loup-garou. » Voici le tour des dogmes. Celui des peines éternelles. « Luther et Calvin ont ôté le Purgatoire ; ils pouvaient aussi bien nous ôter l'Enfer ; nous serions comme rats en paille. » Celui de la rémission des péchés : « Les

bonnes gens disent qu'il est mort repentant de ses fautes : cela lui a fait grand bien ! »

Objectera-t-on, pour la défense de Gui Patin, que de telles phrases — et elles sont nombreuses sous sa plume — ont dépassé sa pensée, et qu'il serait injuste de le condamner sur de prétendues impiétés, qui ne sont peut-être que des boutades ou des saillies de son esprit ? Au contraire, il nous avertit qu'il n'a pas mis toute sa pensée dans ses *Lettres* et que quelques intimes seulement en ont eu la secrète confidence. Il aurait fallu l'entendre causer avec Gassendi chez son ami Gabriel Naudé. « Ce sera une débauche, mais philosophique, et peut-être quelque chose davantage : peut-être tous trois, guéris du loup-garou et délivrés du mal des scrupules qui est le tyran des consciences, *nous irons peut-être fort près du sanctuaire*. Je fis, l'an passé, ce voyage de Gentilly avec M. Naudé, moi seul avec lui, tête à tête : il n'y avait point de témoins, aussi n'y en fallait-il point : nous y parlâmes fort librement de tout sans que personne en ait été scandalisé. » Mais nous n'y étions pas...

Ce qu'on peut remarquer, c'est que les libertins ou leurs amis, à cette date, ne formulaient pas encore d'affirmations très précises : ils n'en étaient qu'aux négations. Bayle a dit de Gui Patin qu'il n'avait pas beaucoup d'articles à son *Credo*. Il n'en avait pas rayé Dieu, dans un siècle encore tout

imprégné de foi. Vienne l'instant où la foi vacillera — et cet instant est proche — ce minimum de credo ne résistera pas au souffle grandissant de l'incrédulité. Inversement le genre de sarcasmes où excelle Gui Patin fera fortune. La première édition des *Lettres* paraît en 1683, un an après les *Pensées sur la Comète* de Bayle, quatre ans avant *Les Oracles* de Fontenelle. On peut juger par là de la place qui appartient à Gui Patin. Cet homme d'esprit ne fut à aucun degré un grand esprit ni surtout un esprit hardi. En théologie comme en médecine, il n'a d'idées que dans la mesure où les préjugés sont des opinions. C'est un attardé du XVI[e] siècle, comme on l'a dit, mais telle est justement sa raison d'être. En prolongeant l'esprit du XVI[e] siècle jusqu'au temps de Pascal, de Bossuet et de Bourdaloue, il lui permet de rejoindre le moment où se prépare l'œuvre du XVIII[e] et s'annonce la campagne des philosophes.

15 août 1907.

LE *RACINE* DE M. JULES LEMAITRE[1]

Ce livre est la réunion des dix leçons qui, cet hiver, ont fait courir tout Paris à la *Société des Conférences*. Pourquoi M. Jules Lemaître avait-il choisi Racine plutôt qu'un autre sujet? Il nous en donne ingénûment la raison. « C'est, dit-il, qu'il m'a été le plus demandé. » Excellente nouvelle! Réjouissons-nous qu'à l'époque où nous sommes Racine soit très demandé, et non pas par les candidats au baccalauréat, mais par les lettrés, ou, comme on eût dit de son temps, par les honnêtes gens. J'y vois une preuve que la sûreté du goût ni le sens de la tradition ne se sont encore perdus et que nos vieux chefs-d'œuvre ont gardé aux yeux d'une élite toute leur jeunesse. Si d'ailleurs c'est à M. Jules Lemaître qu'on a demandé Racine, il n'est pas besoin de se mettre l'esprit à la torture pour en apercevoir les motifs. D'abord on se sou-

[1] *Jean Racine*, par M. Jules Lemaître, 1 vol. in-18. Calmann Lévy.

venait des feuilletons consacrés par lui à certaines pièces de Racine, du temps qu'il était, pour le régal de ses lecteurs, critique de théâtre : c'étaient des éléments qu'il suffisait de compléter, de relier et de fondre en une étude d'ensemble. On se souvenait aussi de ce discours, si simplement éloquent et d'une émotion si pénétrante, qu'il prononça naguère dans le vallon de Port-Royal. Et l'on songeait que Racine est parmi nos écrivains un de ceux dont il est le plus difficile de parler. Il y faut un homme nourri aux lettres antiques et qui retrouve en lui les émotions de l'âme chrétienne; il n'est pas mauvais qu'il ait lui-même la pratique du théâtre et que son expérience l'ait renseigné sur les questions de métier; il convient surtout qu'il soit un fin connaisseur des âmes, pour apprécier complètement le plus grand psychologue que nous ayons dans notre littérature. Un tel ensemble de conditions ne se trouve pas très souvent rempli, même par nos plus brillants professeurs. Et c'est bien pourquoi il eût été infiniment regrettable que M. Jules Lemaître ne nous entretînt pas de Racine.

Ses conférences conservent, en volume, tout leur attrait. Pourtant elles produisent sur le lecteur une impression un peu différente. En les écoutant, on était surtout réjoui par l'agrément du tour, par l'élégance de la phrase, par l'esprit, par l'éclat de

certains morceaux, les portraits d'originaux, la fresque historique sur le règne d'Alexandre, le parallèle des deux inspirations, l'antique et la chrétienne, la méditation sur la destinée d'une Maintenon. A la lecture, on est surtout frappé de voir combien ces études, d'une forme si aisée, sont solides et pleines de choses.

Ce volume, s'ajoutant au *Jean-Jacques Rousseau* de l'an dernier, précise la physionomie de M. Jules Lemaître comme historien de la littérature. C'est bien le critique des *Contemporains* et des *Impressions de théâtre* qui nous revient, mais modifié par tout ce que vingt années de lecture, de réflexion, d'expérience de la vie ont pu lui apporter pour l'élargissement de son esprit. Sans doute il fera encore ici confession de son impressionnisme. « Je me contente d'exprimer des prédilections personnelles et l'on peut me dire que ce n'est plus de la critique; comme s'il n'y avait pas toujours, au fond et à l'origine de la critique, l'émotion involontaire de notre sensibilité en présence d'une œuvre! » Mais c'est pour ne pas en avoir le démenti. J'ai toujours pensé qu'aux plus beaux temps de son dilettantisme, M. Jules Lemaître avait beaucoup plus de certitudes qu'il n'en voulait laisser paraître; c'était plutôt un raffinement de politesse à l'égard de ceux qui auraient été d'un autre avis que le sien. Et aussi, il s'amusait. Il forçait

la note, malicieusement, pour mettre en colère notre cher et grand Brunetière. Il se peut en effet qu'on apporte un scrupule de délicatesse à ne pas trop affirmer, quand il s'agit d'écrivains encore vivants ou de la pièce nouvelle que nous venons d'entendre; mais la même réserve s'impose-t-elle à l'endroit des plus fameux auteurs, que nous apercevons avec le recul du temps, et d'œuvres livrées depuis des siècles aux disputes des hommes? Non sans doute. Le critique d'une littérature en formation et l'historien de notre tradition littéraire ne doivent pas avoir même attitude. Le fait est que, maintenant, M. Lemaître ne doute plus guère de l'opinion qu'il avance, et n'hésite pas à être de son propre avis. Il sait, de science certaine, que l'apparition de Jean-Jacques dans notre littérature en a dérangé et troublé le cours. Et il est sûr que chez nous personne n'a égalé Jean Racine. Au surplus, sa manière d'étudier les livres n'a pas changé. C'est de Sainte-Beuve qu'il se recommandait dans les quelques lignes de préface mises en tête des *Contemporains;* il est resté fidèle au maître vers lequel l'avaient conduit certaines affinités d'esprit et c'est encore à lui qu'on peut le rattacher. Sa méthode est celle de la critique biographique et psychologique : celle qui mêle à l'analyse de l'œuvre l'étude de l'homme.

Elle ne va pas sans inconvénients. On risque de

donner une trop large part à l'élément individuel, et d'assigner à de grands mouvements de trop petites causes. M. Jules Lemaître n'avait pas toujours évité ce défaut dans son livre sur J.-J. Rousseau. Nous y voyions à merveille Rousseau malade, envieux et fou; nous n'y voyions pas assez que la société elle-même était malade, et que l'époque était folle, et qu'une aberration générale emporte ceux que Jupiter veut perdre. L'œuvre et l'influence de Rousseau débordent de toutes parts les singularités de complexion de l'individu Rousseau... Cette fois, M. Jules Lemaître n'a pas cédé à la tentation de retrouver dans les détails de la biographie l'origine de chaque ouvrage et de chaque partie d'ouvrage. Il a été mis en garde contre cet excès par la nature même de son sujet, puisque, de toute évidence, le rapport est moins direct chez Racine entre la vie de l'écrivain et son œuvre. Il s'est donc borné à montrer que l'œuvre, si impersonnelle qu'elle puisse être, n'est pas indépendante de l'homme, et qu'on découvre entre elle et la vie de l'écrivain une secrète harmonie. Dans cette mesure, et appliqué avec cette réserve, le procédé est au-dessus de toute discussion. Il ne reste qu'à goûter l'infinie souplesse avec laquelle l'auteur passe de la biographie à l'étude critique, de l'exposé des faits à celui des idées.

Trouverait-on quelqu'un aujourd'hui pour pré-

tendre qu'il n'y ait plus rien à dire sur Racine ? J'espère bien que non. M. Jules Lemaître pense, au contraire, que Racine est de ceux qu'on a toujours à « découvrir ». La preuve en est qu'il nous a tracé de l'homme un portrait vraiment nouveau : on n'avait pas encore conté en ces termes le drame de « cette vie si émouvante » ! Comment est-il arrivé à renouveler cette étude ? Très simplement : en prenant le contre-pied d'une opinion longtemps accréditée et radicalement fausse sur les mœurs au XVIIe siècle. On nous avait donné à croire que le double absolutisme de la royauté et de l'Église avait passé le niveau sur les caractères : l'étiquette de cour, les convenances de salon avaient atténué les reliefs et effacé les empreintes... Quelle erreur ! Tout au rebours, M. Jules Lemaître constate qu' « au XVIIe siècle la politesse extérieure recouvre une vie passionnelle extrêmement énergique et souvent une brutalité foncière et pêle-mêle des héroïsmes et d'abominables crimes ». C'est le contraire du paradoxe de Stendhal. Il n'est que de feuilleter les mémoires et les correspondances, sans parler même des rapports de police. C'est déjà le point de vue dont Mme Arvède Barine avait tiré un si merveilleux parti dans ses études sur la *Grande Mademoiselle* et sur *Madame, mère du Régent*. M. Jules Lemaître est frappé du grand nombre des esprits libres qu'il rencontre

dans notre ancienne société, et de l'abondance des individus originaux, en comparaison de qui les gens d'aujourd'hui semblent affreusement pâles. Et chaque fois qu'il trouve sur son passage un de ces « originaux », il nous fait le plaisir de nous le présenter. Quand il nous parle, avec l'irrévérence que l'on sait, de la « grosse » Sévigné et de son « odieuse » fille, on sent bien qu'il cède à un mouvement de mauvaise humeur ; et cela, tout de suite, rapproche les temps : on dirait qu'il sort d'un salon où une dame encombrante et sa péronnelle de fille lui ont agacé les nerfs. Il excelle à nous communiquer cette sorte d'impression directe, à nous suggérer comme actuelles la vision des choses et l'image des gens, à nous faire croire non seulement que c'est arrivé, mais que nous y étions. N'éprouvons-nous pas, pour notre propre compte, un peu de l'émotion des gens de la Ferté-Milon qui voyaient passer les messieurs de Port-Royal réfugiés dans leur bourgade paisible : « Par les belles soirées de l'été de 1639, les habitants de la ville, assis devant leurs portes, regardaient passer quatre bourgeois fort simplement vêtus qui, revenant de la promenade, marchaient l'un derrière l'autre en disant leur chapelet. Les bonnes gens de la Ferté-Milon se levaient par respect et faisaient grand silence pendant que passaient ces messieurs... » En nous

présentant les maîtres du petit Racine, M. Jules Lemaître n'a eu l'occasion de portraiturer aucun personnage de premier plan, ni Pascal, ni Arnaud, ni Singlin, ni Sacy; il n'a eu affaire qu'aux comparses. Mais ceux-là mêmes, combien ne sont-ils pas accomplis en leur type, l'aimable Nicole, et Lancelot, cet humble passionné, et M. Hamon, ce bizarre et délicieux bonhomme! Les amis de Racine, c'est Molière, si tourmenté, si malheureux, c'est La Fontaine, le plus ingénu des bohèmes, c'est Boileau, si grand artiste et si brave homme! A chaque instant, de tous les coins de cette société qu'on nous donne pour unie et disciplinée et qui est au contraire diverse, mouvante, irrégulière, on voit surgir de ces bons types, depuis le visionnaire Desmarets, jusqu'au fantaisiste de Cézy, gens d'un esprit personnel, d'une humeur aventureuse, et qui ne ressemblaient à personne, mais qui se ressemblaient à eux-mêmes furieusement.

Bien des causes expliquent cette force d'originalité dans les caractères. La première est sans doute l'habitude de la vie intérieure. Regarder en soi est un bon moyen pour qui veut se maintenir tel qu'il a résolu d'être. Scruter les mobiles de ses actes est encore la seule méthode qu'on ait trouvée pour préserver de toute atteinte sa personnalité. Impossible, autrement, de faire le départ entre ce

qui vient de nous et ce qui vient d'ailleurs, entre ce qui chez nous est volontaire et ce qui nous est imposé ; et c'est la condition essentielle pour résister aux pressions étrangères, celles de l'opinion, du monde, du pouvoir. Ajoutez que l'attention prêtée par nous à certains traits de notre psychologie a pour effet de les développer à l'extrême, et d'achever ce que la nature avait seulement ébauché. Un être dépourvu de vie intérieure n'a que l'apparence d'un être humain. Très importante ensuite pour garantir l'intégrité individuelle, l'existence de grandes collectivités, de puissants organismes. Notre faiblesse a besoin d'être étayée par toute sorte d'appuis : elle les trouvait jadis dans ces grands corps dont chacun avait ses traditions, ses usages, ses droits, ses privilèges, si l'on veut, et, pour tout dire, son âme : Église, Parlement, diplomatie, armée, associations de métiers. A toutes ces « sociétés » faut-il joindre la plus naturelle de toutes, la famille, alors si fortement constituée ? Ou plutôt n'est-ce pas elle qu'il eût fallu citer d'abord ? Ses cadres offraient à l'individu d'incomparables moyens de défense pour lutter contre toutes les forces de destruction. Il y avait alors une Ville et une Cour ; il y avait une province et, mieux encore, des provinces. Et il s'en fallait que cette diversité rendît les rapports entre gens d'un même pays plus difficiles que nous ne les voyons aujour-

d'hui. A pénétrer un peu intimement dans la vie de l'ancienne société, il est impossible de n'y pas remarquer « la douceur, la bonhomie, la cordialité des mœurs bourgeoises à Paris, enfin la multiplicité et la familiarité des relations entre la bourgeoisie et la noblesse, et l'absence totale de morgue, la morgue datant du jour où les rangs ont été *légalement* confondus ». Que pense de cette révolution le sociologue, et, du point de vue où il se place, la tendance actuelle à l'uniformité peut-elle être considérée comme un progrès ? c'est une autre affaire et dont nous n'avons pas ici à nous occuper. Mais le moraliste, mais l'artiste se réjouit à discerner dans le monde d'autrefois ces éléments de différence et ces garanties d'originalité.

Cette manière d'apercevoir notre ancienne société et cette attention prêtée aux choses de la psychologie, voilà d'où est venue à M. Jules Lemaître l'intelligence de la vie de Racine et ce qui lui en a révélé la beauté. Elle peut paraître, cette vie, aisée, facile, heureuse et paisible entre toutes. Racine est élevé par des religieux ; émancipé de leur tutelle, bien accueilli dans les milieux littéraires, présenté à la Cour, il réussit au théâtre dès ses débuts ; merveilleusement doué, il a, parmi beaucoup de dons, celui de plaire ; il est aimé du Roi ; auteur avisé et prudent, il sait prendre sa retraite avant d'avoir reçu son congé, et il finit

bourgeoisement, en fonctionnaire ponctuel, bon époux et bon père de famille... Voilà l'apparence, mais ceux qui s'y sont tenus se sont lourdement trompés. Sous cette surface unie court le drame intérieur et s'en déroulent les péripéties. Ce qui fait le nœud de ce drame, c'est que Port-Royal, de bonne heure et une fois pour toutes, s'est emparé de Racine. Celui-ci pourra bien, pour un temps, se dégager de l'étreinte et croire qu'il s'est échappé ; il ne s'affranchira pas. Finalement l'esprit de ses premiers maîtres le reprendra et sera le plus fort. « Sans le savoir, Port-Royal poussait l'écolier vers la littérature et la poésie, et vers le théâtre qui en était alors la forme la plus éclatante. Port-Royal poussait Jean Racine à la damnation, jusqu'à l'heure où il devait le ressaisir pour le salut ; et il en résultera une vie des plus tourmentées, des plus passionnées, des plus humaines par ses contradictions intérieures. Sa vie même fut certainement, aux yeux de Dieu, la plus belle de ses tragédies. » Avoir tiré entièrement parti de cette idée que Port-Royal enserre de toutes parts la vie comme l'œuvre de Racine, avoir fait saillir à nos yeux la lutte entre l'esprit du siècle et l'esprit du cloître, entre la nature et la grâce, avoir pris les alternatives de cette lutte pour les moments mêmes de la biographie qu'il esquissait, tel est ici le mérite essentiel et original du peintre.

Ce que Racine doit à l'éducation qu'il a reçue à Port-Royal et combien cette éducation a été décisive pour former son génie, on ne risquera jamais, en le disant, de l'exagérer. Il doit à ses éducateurs d'être au XVIIe siècle celui de tous nos grands écrivains qui a reçu la plus profonde empreinte chrétienne, et il leur doit pareillement d'être celui qui a reçu la plus forte culture grecque ; or la merveille, c'est la façon dont se sont conciliées chez lui les deux cultures. Il se peut même qu'indirectement il leur soit redevable de cette impressionnabilité si vive et de cette tendance à la rêverie qui n'était pas ordinaire dans un siècle raisonnable. « L'absence d'enfants de son âge, le silence de ce grand cloître dépeuplé et de cette vallée solitaire, tout cela était évidemment fort propre à le jeter dans la rêverie. Il dut rêver beaucoup, ces trois années-là, le long de l'étang, dans les jardins et dans les bois. Et sa sensibilité, repliée sur soi, secrète, sans confident, dut se faire par là plus profonde et plus délicate. » Cela est, tout au moins, plausible.

Ce qui est certain, c'est que Racine, en sortant de Port-Royal, en emporte l'esprit. Il est, cet esprit de Port-Royal, dans l'œuvre du poète. Racine est persuadé de la corruption foncière de la nature humaine, et c'est bien ce qui donnera à ses analyses tant de profondeur, à ses peintures tant de vérité ! En outre,

l'artiste chez lui est admirable par sa simplicité, par la sûreté de son goût, ou, pour mieux dire, parce que le premier il fait entrer le « goût » dans la littérature de théâtre. Mais comment oublier ce culte pour la simplicité qu'avaient les « messieurs », et cette horreur qu'ils nourrissaient contre les vains ornements, et cette rhétorique ennemie de la rhétorique que Pascal avait apprise à leur école ou peut-être qu'il leur avait enseignée ? Notons encore que Racine est de tous les auteurs celui qui a le moins varié dans ses directions, qui a été le plus tôt en possession de son idéal d'art. N'est-ce pas parce que cet idéal était en conformité parfaite avec les enseignements qu'il avait reçus ? On le retrouve, l'esprit des messieurs de Port-Royal, jusque dans la période de dissipation de leur élève : en aurait-il avec tant de vivacité savouré les joies, si ces joies n'avaient pas été des péchés ? Et c'est lui qui, peu à peu, reprenant le dessus, opérera la conversion de Racine.

Cette conversion, s'il faut en croire l'auteur d'un livre sur la *Bérénice de Racine* [1], M. Michaut, aurait commencé au lendemain de *Bérénice*. Le savant professeur était irrité de lire un peu partout que *Bérénice* est une élégie ; et l'épithète de divine qu'on y accole volontiers ne lui semblait pas une

[1] G. Michaut, *La Bérénice de Racine*, 1 vol. in-18 (Société française d'imprimerie et de librairie).

réparation suffisante. Que ce chef-d'œuvre fût tenu pour une œuvre moindre, ou même pour une « faiblesse » dans le théâtre de Racine, cela l'indignait, à juste titre. Il s'est donc mis à l'étude et n'y a pas perdu sa peine, puisqu'il a réussi à établir que la tradition d'après laquelle Henriette d'Angleterre aurait proposé un « sujet de concours » à Corneille et à Racine est une légende. Suivant les apparences, il n'y a eu que rencontre fortuite : le sujet était dans l'air. M. Michaut, poussant son analyse, n'a pas été embarrassé de montrer que *Bérénice* est un modèle de cette tragédie psychologique inventée par Racine : c'est quelque chose comme le drame racinien sans mélange et à l'état pur. Je crains, après cela, qu'il n'ait exagéré l'importance relative de l'œuvre. Elle marquerait l'instant où Racine, justement parce qu'il a obtenu la suprême satisfaction dans sa lutte contre Corneille et qu'il a réalisé la plénitude de son idéal, se détache de la vanité littéraire. Jusque-là, et l'étude de ses préfaces l'atteste, Racine avait été, au plus mauvais sens du terme, l'homme de lettres orgueilleux, susceptible, agressif ; désormais tout change : le poète, content d'avoir déployé toute sa maîtrise, renonce à la polémique. Et alors, « ce n'est plus seulement par la chronologie que *Bérénice* est au centre de son œuvre : elle est encore la pièce centrale, parce que, jusqu'à elle, à chaque fois davan-

tage, Racine a ambitionné le succès et tout fait pour l'obtenir, tandis qu'à partir d'elle, il s'en est, je n'ose dire désintéressé, mais pourtant détaché davantage. Ainsi, loin d'être dans sa vie littéraire une « faiblesse », il y a des chances pour qu'elle soit ou son œuvre maîtresse ou tout au moins sa tragédie type ». Qui ne sent que ces mots sonnent trop fort et qu'ils sont écrits trop gros ? M. Michaut n'obtiendra pas que nous « ordonnions » toute l'œuvre de Racine autour de *Bérénice*. Trop est trop.

Il reste que dans la décision prise par Racine de renoncer au théâtre, décision préparée de longue main et dont l'échec de *Phèdre* ne fut que l'occasion, les motifs purement littéraires sont entrés pour la moindre part. Certes, sa carrière n'avait pas été sans amertumes, mais il avait eu de telles compensations ! Il avait été très discuté, très combattu ; mais il avait remporté de telles victoires ! Il avait des ennemis acharnés et perfides ; mais sur quels amis il pouvait compter ! Nous n'arrivons pas à plaindre outre mesure un poète qui a pour lui la faveur du Roi et l'assentiment de Boileau. Racine était d'épiderme très chatouilleux ; il l'était beaucoup moins sans doute que tant d'autres artistes que nous connaissons et chez qui la vanité dégénère en maladie. On n'en est pas à compter les écrivains qui, après épuisement total, ne lâchent tout de même pas la partie et s'obstinent aux redites ; mais il est à peu

près sans exemple qu'aucun se soit condamné au silence, quand il avait encore beaucoup à dire et qu'il était en possession de tous ses moyens d'expression. Or, Racine a trente-sept ans ; et telle est encore en lui la sève productrice, telle est la puissance de renouvellement, que, quatorze ans plus tard et par accident, il écrira *Athalie*. Non, les rivaux et les ennemis de Racine n'auraient pas réussi à le faire taire. C'est le chrétien qui a imposé la retraite à l'homme de lettres ; c'est le janséniste effrayé par l'immoralité foncière du théâtre et de toute espèce de théâtre ; c'est l'élève de Nicole qui n'a pas voulu continuer davantage le métier d' « empoisonneur public non des corps, mais des âmes ».

Je regrette vivement que M. Jules Lemaître ne se soit pas attaché, autant qu'il aurait pu, à l'étude des dernières années de la vie de Racine. Ces dernières années, ce n'est pas la fin languissante d'un vieillard, ce sont vingt-deux ans de la vie d'un homme qui est mort à soixante. M. Lemaître s'est contenté ici d'indications justes, mais trop sommaires. Il nous a privés d'un chapitre qu'il eût écrit excellemment. C'est la plus fâcheuse lacune de son livre. Comment n'a-t-il pas été tenté davantage de suivre Racine dans son intérieur de famille et de s'y attarder avec lui ? Il aurait pu tirer un tel parti des lettres de Racine à son fils Jean-Bap-

tiste, pour évoquer devant nous une de ces familles d'autrefois, si différentes des familles d'aujourd'hui !

Cette correspondance d'un père avec son fils commence quand l'enfant a treize ans ; Racine lui écrit déjà comme à un petit homme; et depuis lors, qu'il soit dans sa maison de la rue des Maçons, au camp de Namur, à la Cour, à Versailles ou à Fontainebleau, il ne cessera d'entretenir ce fils « continuellement présent à son esprit ». Un mélange exquis de tendresse et de gravité fait le charme de ces lettres. On dit que les parents d'autrefois avaient un don d'insensibilité qui était bien commode et que nous avons laissé perdre. N'en croyez rien ! Ils ignoraient nos mièvreries ; mais ils étaient suppliciés des mêmes inquiétudes et des mêmes angoisses que les parents de toujours. Jean-Baptiste étant tombé malade, la suscription d'une lettre que son père lui adresse : *A mon cher fils Racine*, est assez éloquente. Le souci constant de Racine est de donner à son fils une sérieuse formation d'esprit : il le met en garde contre tout ce qui pourrait le dissiper, et ce sont d'abord les lectures frivoles. On connaît la lettre fameuse où il le gronde de porter envie à une de ses petites amies parce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans. La fin est admirable : « Je remets à vous en parler plus au long et plus familièrement

quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner et que je n'ai d'autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide et à vous mettre en état de ne point me faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. » Ces lignes donnent le ton : l'autorité qui s'accompagne de bonté, le respect qu'adoucit la confiance, aucune pédagogie n'a trouvé mieux. Les mille et un détails de ménage, les lettres lues en famille, le bouquet apporté pour la fête, la belle carpe dont on régale M. Despréaux, l'orage dont on fut assailli en se rendant à Auteuil, la promenade à la foire où Louis Racine eut une telle peur de l'éléphant, et les nouvelles qui arrivent du cloître, et les débuts de Jean-Baptiste auprès de M. de Torcy, et ce mariage qu'on faillit lui arranger à son insu, mais dont sa mère ne voulut pas, parce que la jeune fille était rousse... quelle mine de renseignements ! Et quels délicieux tableaux d'intérieur on pouvait faire, rien qu'en rapprochant les traits qui s'offrent à chaque ligne, intimes, touchants, charmants, instructifs !

Pour ce qui est de l'étude même du théâtre de Racine, la partie la plus ingénieuse est celle où

M. Jules Lemaître montre, non pas le romantisme qu'il enferme — oh ! non, — mais certaines nouveautés que les romantiques auraient dû y apercevoir, s'ils n'avaient eu si furieuse envie de s'en attribuer à eux-mêmes l'invention. Il suffit au critique de pousser un peu le caractère d'Oreste pour en faire le premier des héros à la manière d'Antony. « C'est déjà l'homme fatal qui se croit victime de la société et du sort, marqué pour un malheur spécial, et qui s'enorgueillit de cette prédestination, et qui, en même temps, s'en autorise pour se mettre au-dessus des lois. C'est déjà le réfractaire, le révolté aux déclamations frénétiques. » Seulement, tandis que les romantiques l'en admireront, Racine se contente de le plaindre. Il le donne pour un malheureux, pour un malade, pour un fou qu'il faut mettre dans l'impossibilité de nuire. Romantique Ériphile, « amoureuse perverse d'Achille pour s'être sentie pressée dans les bras ensanglantés de ce jeune homme et y avoir un instant perdu connaissance... Ériphile qui se croit maudite, comme Hernani et Didier, et qui d'ailleurs s'en vante, et à cause de cela se croit tous les droits ; orgueilleuse du secret de sa naissance et du don fatal qu'elle possède, à ce qu'elle dit, de répandre le malheur autour d'elle ». Antiochus, qui soupire des vers d'amour si mélancoliques et si purs, a lui-même un peu de l'air d'un lamartinien.

La grande prétention des romantiques, c'était d'avoir les premiers deviné le sens de l'histoire et fait entrer dans la littérature dramatique la couleur locale. Et si l'on entend par là le bric-à-brac, les oripeaux et la friperie, cela est vrai. Mais la belle invention, pour en être fier! On ne saurait trop louer M. Jules Lemaître d'en avoir fait si clairement ressortir la puérilité, et d'avoir si joliment raillé ce qu'il y a d'enfantin dans le drame, non seulement du bon Dumas, mais de Hugo et de Vigny. Il donne, à ce sujet, une formule excellente et qu'il faudra retenir : c'est que la couleur locale de Racine reste surtout intérieure. S'agit-il de *Britannicus?* Les protagonistes, Agrippine, Néron, personnifient bien ce déséquilibre que l'ivresse de la toute-puissance a pu produire chez les maîtres de l'Empire. S'agit-il de *Bajazet*? L'amour de Roxane, charnel et furieux, répond assez bien à l'idée que nous nous faisons de l'amour chez une femme de harem. Racine a eu très nettement la notion de la différence des temps et de l'influence des milieux. Mais il était, plus encore, persuadé que l'âme humaine ne change pas dans son essence : l'art même exige qu'on projette la lumière sur le fond commun des sentiments. — Les romantiques ont augmenté le spectacle, et ç'a été pour eux le moyen de substituer à une émotion d'ordre relevé des exhibitions,

ou pénibles ou ridicules ; mais combien y a-t-il dans *Phèdre* de vers qui suggèrent une attitude, qui évoquent une image ou un tableau ! Pour une fois que Racine s'est amusé à écrire une comédie, il y a d'instinct, et lui le premier, mis en œuvre les effets de comique qui résultent du jeu des rimes et des acrobaties de la versification. C'est dire que Racine n'a ignoré aucune des ressources du théâtre, et qu'il a utilisé celles mêmes dont l'emploi lui semblait dangereux, mais dans les limites de l'art et de la vérité, laissant à ceux qui viendraient après lui le soin de les pousser à l'absurde, d'en dégager l'élément malsain et l'âme de folie.

M. Jules Lemaître se place à un point de vue tout différent de celui de Taine. Envisageant les œuvres littéraires comme autant de documents, Taine ne voyait dans la tragédie de Racine qu'un reflet des mœurs du XVII[e] siècle. On sait la fameuse phrase : « Si j'avais le plaisir d'être duc et l'honneur d'être millionnaire... » Donc il aurait prié quelques survivants de l'ancienne société de s'habiller comme des courtisans de Louis XIV, et dans un haut salon de panneaux sculptés et de longues glaces un peu verdâtres, il les aurait conviés à causer. « Alors, pour la première fois, je verrais le théâtre de Racine et je penserais enfin l'avoir compris. » M. Jules Lemaître ne le penserait pas. Ce qui fait la grandeur de la tragédie racinienne, c'est

qu'elle embrasse d'immenses parties de l'histoire. Là-dessus on relira une très belle page de M. Lemaître. C'est ainsi que, sans appareil d'érudition et sans étalage de controverse, le nouvel historien de Racine a su dégager l'opinion qui a le plus d'apparences d'être exacte, et nous donner de l'homme et du poète un portrait vivant et ressemblant. Son livre est l'étude la plus pénétrante que nous ayons sur un sujet qui est au centre même de notre littérature. Et il faut le remercier d'en avoir parlé, non pas seulement avec tant de finesse, mais avec tant de chaleur de cœur ! Il a eu des trouvailles d'expression pour définir la « fraîcheur d'enchantement » qu'apportait *Andromaque*, ou pour célébrer la « merveille de *Phèdre* ».

« Faites-nous des *Lettres persanes !* » disaient aux auteurs les éditeurs du XVIIIe siècle, comme si pour faire du Montesquieu il n'y avait qu'à le vouloir. Et nous, c'est à M. Jules Lemaître lui-même, si nous avions chance d'en être écouté, que nous dirions : « Faites-nous des *Racine !* Faites-nous des *Jean-Jacques Rousseau !* Vous les faites trop bien pour que cela vous ennuie beaucoup, et vous rendez ainsi aux lettres un si grand service ! » Car l'élite est encore nombreuse qui se plaît à voir retracer les grandes époques de notre art classique. Encore ne faut-il la laisser ni se disperser, ni se décourager. Elle a eu naguère de

belles fêtes. Il y a quelques années, elle a pu, presque dans la même semaine, lire un *Essai* de Bourget, un *Contemporain* de Lemaître, une *Vie littéraire* d'Anatole France, une étude de Brunetière, de Vogüé, de Faguet. C'était une merveilleuse excitation à penser, et je doute qu'on puisse, d'ici longtemps, revoir une pareille réunion d'écrivains à idées. Nous n'avons que plus de besoin qu'on écrive pour nous de ces études solides et délicates où, comme on eût dit jadis, l'agrément le dispute au savoir. Les livres de M. Jules Lemaître, dans sa nouvelle manière, sont incomparables pour entretenir et aviver cette ferveur littéraire qui est l'honneur de notre meilleure société. C'est pourquoi nous souhaitons que les deux volumes déjà parus, et accueillis avec une faveur unanime, soient le commencement d'une série.

15 juillet 1908.

LES PLAGIATS DES CLASSIQUES

Nous avions tous cru jusqu'aujourd'hui que Boileau était l'auteur de l'*Art poétique* et La Rochefoucauld celui des *Maximes*, que Racine avait fait ses tragédies et Bossuet ses oraisons funèbres. On vient de découvir que c'est une erreur. Comme dans les musées d'où l'on voit, de temps en temps, disparaître certaines fausses attributions, il va falloir substituer d'autres noms à ces noms indûment décorés d'une gloire séculaire. Où nous lisions Boileau, Racine et Bossuet, il faudra lire désormais, non seulement Ronsard et Baïf, mais Chapelain, Scudéry, Voiture et Brébeuf : tels sont les véritables auteurs d'ouvrages qui, par suite d'une longue méprise, sont parvenus jusqu'à nous avec une signature usurpée. La vérité enfin se fait jour, et il apparaît que les auteurs du fameux siècle de Louis XIV furent d'éhontés plagiaires. Incapables de tirer de leur fonds ni une idée, ni une phrase, ni une rime, ils passaient leur temps à piller leurs prédécesseurs ; après quoi, ils s'em-

pressaient de les vilipender, afin d'ôter aux gens l'envie de les lire, ce qui eût fait découvrir la supercherie. Ils mettaient toute leur habileté à dissimuler leurs larcins, car on ne peut leur dénier, dans cette mesure et à ce titre, une sorte d'habileté. Ils avaient, pour démarquer leurs emprunts, un art auquel un esprit impartial doit rendre hommage ; toujours sur le qui-vive et possédés par la peur du gendarme littéraire, ils apportaient tout leur soin à ne pas se laisser prendre la main dans le sac. Ils surent d'ailleurs mettre le pouvoir dans leurs intérêts. Soutenus par le gouvernement, ils s'imposèrent à leurs contemporains. Dès lors, maîtres d'une situation confortable et solidement établie, ils n'eurent plus qu'à en jouir paisiblement ; on sait de reste que la critique est paresseuse et ne se soucie pas de sortir de l'ornière des opinions reçues ; les professeurs sont routiniers et facilement prévenus en faveur des doctrines d'où dépend leur avancement. Et voilà comment les écrivains du XVIIe siècle occupent, encore aujourd'hui, une place importante dans les histoires de la littérature et figurent même aux programmes de l'enseignement... Scandale intolérable ! Mais un homme est venu pour le dénoncer.

Il s'appelle M. Dreyfus-Brisac[1]. Il réunit en lui

[1] Edmond Dreyfus-Brisac, ancien rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'Enseignement : Etudes littéraires com-*

la double qualité de poète et de compilateur. Il est poète, et s'en excuse

> dans ce siècle pratique,
> Où règnent l'ascenseur et la rapidité
> Avec le téléphone et l'électricité.

Il se rend bien compte qu'il parle, en dépit de la mode, un langage dont nous sommes désaccoutumés, et se demande à lui-même plaisamment :

> Pour pérorer ainsi devant le monde entier,
> Etes-vous président d'une ligue ou portier?

Il n'est ni l'un ni l'autre ; il n'en est pas moins homme ; et comment résister aux agaceries de la « folle du logis » ? Le vers a d'ailleurs ses avantages : il permet de dire les choses d'une façon plus agréable, avec plus de finesse et de fantaisie. Au lieu de répéter platement que Bossuet a été le créateur de l'oraison funèbre, un poète dira :

> Bénigne a trouvé l'oraison,
> Un soir de Noël sous son chausson ;

et quand il en viendra à traiter, comme il le mérite,

> L'âne pédant nommé Boileau,

parées, I. *Les Classiques imitateurs de Ronsard*, 1 vol. in-12, Calmann-Lévy ; II. *Un faux classique, Nicolas Boileau*, 1 vol. in-12, Calmann-Lévy : III. *La Clef des Maximes de La Rochefoucauld*, 1 vol. in-12, chez l'auteur ; IV. *Plagiats et réminiscences, ou le Jardin de Racine*, *ibid.*

cet âne qui est encore un « Zoïle », un « corsaire », un « pion » et un « policier », il saura résumer son impression dans cette spirituelle boutade :

Le sieur commence à me scier.

Mais ce ne sont là que les bagatelles de la porte. Dans un siècle où règnent « l'ascenseur et la rapidité », on ne peut s'attarder aux gentillesses du joli langage, et M. Dreyfus-Brisac lui-même réduit sa muse à la portion congrue. Il lui permet tout juste d'ouvrir le volume et de le fermer, de mettre le lecteur en goût au seuil du livre et de le remercier à la fin. S'il lui arrive parfois encore de faire courir, entre deux graves chapitres, de capricieuses arabesques, c'est une espièglerie dont la mutine sera châtiée. N'oublions pas que ce sont ici des livres savants dont le corps, l'essence, la substance est toute de compilation.

Il n'est pas très facile de donner au public une idée de ces volumes qu'enfante chaque année la patience de M. Dreyfus-Brisac ; et d'autre part, il serait peu loyal d'en parler en les supposant connus. L'auteur a beau se plaindre que

De cuistres un gros peloton
Le poursuit à coups de bâton,

et que des régiments d'ennemis, puisant dans l'arsenal de tous les temps, foncent sur lui avec des hallebardes, avec des épées et avec des obus, le

fait est que ce grand combat n'a eu jusqu'ici que peu de témoins : ces livres vengeurs n'ont pas fait beaucoup de bruit dans le monde. Vous pourrez toutefois, par un procédé assez simple, vous en représenter l'aspect et le contenu. Vous avez eu sans doute entre les mains des textes classiques « avec les notes de tous les commentateurs » ; supposez donc qu'on ait conservé toutes les notes de tous les commentateurs, mais qu'on ait supprimé le texte. Ou encore, on s'est plu de tout temps à consigner au bas des pages, dans les livres des poètes, les vers qui pouvaient prêter à un rapprochement ; supposez qu'on n'ait gardé que les rapprochements et les références, et que le bas de la page ait envahi toute la page et toutes les pages. Vous obtiendrez ainsi un livre de M. Dreyfus-Brisac. On feuillette avec une sorte de stupeur ces séries de lignes tirées on ne sait d'où, détachées d'on se sait quel morceau, qui souvent commencent ou s'arrêtent au milieu d'une phrase, à qui manquent ce qui précède et ce qui suit, et qui n'offrent donc aucune espèce de sens. Exemples :

Ma. — ...Avez-vous des fleurs et des ombrages verts.
Ro. — Et de gazons herbus en toutes saisons verts.

Cela veut dire que Malherbe en écrivant le premier de ces deux vers, a bien pu se souvenir du second qui est de Ronsard.

Co. — Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Ro. — Et sans péché porta de nos péchés la peine.

Cela veut dire qu'entre le premier vers qui est de Corneille, et le second qui est de Ronsard, M. Dreyfus-Brisac aperçoit une analogie, que, pour notre part, nous avouons ne pas distinguer très bien.

Ra. — Parmi ces loups cruels prêts à me dévorer.
Ro. — Pour ce doit être en pâture des loups.

(Ra désigne Racine.) Et ainsi de suite... On chemine parmi ces Ma, ces Ra, ces Ro, ces Co, tous infortunés qui n'ont pas pu se défendre, et dont on a donc tronqué les membres, découpé les phrases et déchiqueté les vers, pour en composer une sorte d'habit d'Arlequin. Les jeux de patience ont de coutume leur objet en eux-mêmes : leurs complications les plus saugrenues tirent leur raison d'être de la nécessité de faire durer le plaisir et d'aider à tuer le temps. Le petit casse-tête imaginé par M. Dreyfus-Brisac n'est pas de ces vains amusements. Il rentre dans la catégorie des jeux instructifs. Il tend à prouver que Ma, Co, Ra, et quelques autres, sont tributaires de Ro, c'est-à-dire que la poésie du xviie siècle était tout entière contenue dans celle du xvie. Conclusion : il est temps de dépouiller de leurs lauriers les Malherbe, les Corneille et les Racine pour en couvrir le seul Ronsard.

Le malheur pour M. Dreyfus-Brisac, ç'a été que son premier livre, *Les classiques imitateurs de Ronsard,* ne fût pas tout à fait détestable. Il y lançait une nouveauté vieille d'une soixantaine d'années, mais qui, en vieillissant, n'avait pas perdu tout son attrait, et l'idée qu'il y avançait, en traînant partout, avait fait ses preuves d'être d'un bon usage : c'est que les écrivains du XVIIe siècle ont été à l'endroit de Ronsard d'une sévérité excessive, et qu'ils auraient dû traiter avec moins de mépris un poète dont ils se sont plus d'une fois souvenus. Rien n'est plus exact. Depuis que Sainte-Beuve, en quête d'un ancêtre pour ses amis romantiques, s'est avisé de « réhabiliter » Ronsard, la critique n'a cessé d'étudier, afin de le remettre à son plan, celui en qui nul ne conteste plus qu'il ne faille saluer un de nos plus grands poètes. Par degrés, on s'est enhardi, et après ne lui avoir accordé que la supériorité dans les genres secondaires, les mérites de grâce et de naïveté, on lui a reconnu la puissance et l'éclat de l'imagination. On ne s'est plus contenté de savoir par cœur quelques-uns de ses sonnets, on s'est épris de ses *Odes,* voire de ses *Discours,* et tout y a passé, jusqu'à la *Franciade.* A vrai dire, il est plus facile de gagner à Ronsard des admirateurs que des lecteurs, et après qu'on a convenablement loué son génie, qui est de premier ordre, il reste à expliquer

pourquoi son œuvre nous est devenue si lointaine, tandis que les vers de Malherbe, de Corneille et de Racine, semblent écrits d'hier. Quoi qu'il en soit, le volume de M. Dreyfus-Brisac, qui était un assez modeste volume, contribuait à cette œuvre de réhabilitation. Et il n'était pas mal à propos d'insinuer que, si nous ne lisons plus guère Ronsard dans son propre texte, un peu de son invention poétique est arrivé jusqu'à nous par ce que ses successeurs ont retenu de lui. Comme c'est l'habitude, et pour forcer l'attention, l'auteur des *Classiques imitateurs* avait outré l'idée jusqu'au paradoxe et le paradoxe jusqu'à la gageure. Cela fit sourire quelques lettrés. Ces « cuistres », comme dit M. Dreyfus-Brisac, lui firent compliment de son ingéniosité. Ce fut sa perte.

Il recommença. Un second volume, lourd de ses trois cent-soixante pages, fut jeté à la tête de ceux qui conservent pour Nicolas un peu de ce respect qu'affichait Voltaire. Si d'ailleurs ces attardés se plaisent encore dans la compagnie de Boileau, c'est pour une raison un peu inattendue, quoique honorable pour leurs mœurs : « A défaut d'autres maîtresses quelquefois, nos maîtres se pâment devant les charmes de Boileau, et leur adoration aveugle prête à la laideur même un air de beauté. » C'est à nous dessiller les yeux et à nous désenchanter que devait servir ce livre : *Un faux classique*,

Nicolas Boileau. Il y est parlé sans superstition du régent du Parnasse. Roi des plagiaires, c'est lui qui, sans scrupule, prend à l'un l'idée, à l'autre l'épithète, s'approvisionne de métaphores chez Ronsard, de périodes chez Balzac, de tours et de mots chez tout le monde ; il reste bouche bée et trébuche, s'il n'a pour se soutenir *Moïse* ou la *Pucelle*, et, s'il n'est animé du souffle de Brébeuf,

Sa cervelle en travail ne saurait pondre un œuf.

Ses rimes sont aussi pauvres que son vocabulaire. Son *Ode à Namur* est ridicule. Dans son *Art poétique,* « ce qu'on peut noter de mieux, ce sont quelques passages où les satiriques anciens sont assez bien caractérisés, les deux vers sur Perse, par exemple. Et encore... ». Le *Lutrin* est son meilleur ouvrage, et il est fait de morceaux d'emprunt et de pièces rapportées ! L'influence de Boileau? Elle a été déplorable, quand elle n'a pas été nulle : « A quoi ont abouti les préceptes vagues et généraux, les lieux communs de son *Art poétique ?* Le théâtre de Crébillon et de Voltaire vaut-il celui de Corneille?.. Le vrai produit de Boileau c'est Delille, qui, comme poète, lui est à peine inférieur, et qui avait plus d'esprit. » Une fois qu'on a réduit en poussière l'œuvre de Boileau, et fait toucher terre au satirique, au critique et au poète, le meilleur de la besogne n'est pas fait, car

il reste à dénoncer le caractère de l'homme, qui était ce qu'il y avait chez lui de plus piètre et sur quoi il est prodigieux qu'on ait pu si longtemps et si complètement s'abuser. Sa franchise tant vantée n'était que duplicité, son indépendance n'était que servilité, sa brusquerie un prétexte à se ranger du côté du plus fort :

Pour attaquer Molière, il attend qu'il soit mort.

Apparemment l'auteur fait ici allusion aux vers fameux :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière...

Et ces vers avaient passé jusqu'à présent pour être une protestation généreuse, et un acte de courage ; mais il n'est que de s'entendre... A l'appui de ces belles choses vient le volume, composé de citations, où les vers de Boileau sont rapprochés de passages de Ronsard, d'Arioste, de Cervantes, de Saint-Amant, de Balzac, de Scudéry, de Brébeuf, de Chapelain, etc.

Incontinent suivit la *Clef des Maximes de La Rochefoucauld :* M. Dreyfus-Brisac tenait une veine, il ne la lâchait pas. Il est bien vrai qu'il y a, au sujet des *Maximes* de La Rochefoucauld, un problème. Ce n'est pas un très grand problème et de ceux à la solution desquels nous nous acharnions avec passion. Car ceux qui tiennent La

Rochefoucauld pour un « penseur d'une originalité foncière » ne sont pas légion, et M. Dreyfus-Brisac ne court pas beaucoup de risques à les pourfendre. Mais ce grand seigneur qui avait été mêlé à tant d'intrigues, qui avait fait, à ses dépens, connaissance si intime avec le cœur de la femme et avec l'esprit de la Cour, a-t-il, dans ses aphorismes, dépassé son expérience personnelle ? S'est-il borné à mettre en maximes la substance de ses *Mémoires*, ou son recueil a-t-il une portée générale et contient-il une philosophie ? Y a-t-il, comme on se plaît à le répéter, un système de La Rochefoucauld, ou l'ami de Mme de Sablé a-t-il été moins dupe que nous ne le sommes de la valeur et de la portée d'un divertissement de société où il excellait ? Et encore, comment se fait-il que ce petit livre où il y a tant de réflexions banales et de purs paradoxes, ait eu en son temps un succès si vif, et qu'il continue à tenir dans l'estime des lettrés une place un peu disproportionnée avec sa substance ? A ces questions M. Dreyfus-Brisac ne répond rien ; mais il relève dans Sénèque, Aristote, Montaigne, Charron, Baïf, Bussy-Rabutin, Esprit, Le Pays, etc., des maximes qui ont quelque air de famille avec celles de La Rochefoucauld. Comme si celui-ci s'était vanté de n'avoir jamais lu aucun des moralistes qui l'avaient précédé ! Et comme si tous ses éditeurs n'avaient pas coutume de le confronter avec tous

ses confrères en scepticisme ! Cette clef des *Maximes*, c'est la clef pour serrures de portes ouvertes [1].

Et voici, pour continuer la série de ce que M. Dreyfus-Brisac appelle complaisamment des « études littéraires comparées », *Plagiats ou réminiscences, ou le jardin de Racine*. D'un adversaire déclaré de Boileau on ne peut attendre une admiration forcenée pour les vers de Racine. Nous souhaiterions seulement que le parti pris lui eût inspiré

[1] Comme Sainte-Beuve se plaisait à glisser, entre deux articles de critique, quelques vers de sa façon, M. Dreyfus-Brisac, entre des *Mimes* de Baïf et des *Maximes* de la Rochefoucauld insère quelques aphorismes versifiés qu'il intitule : *Nouveaux mimes* et dont il nous laisse à deviner l'auteur. En voici de politiques :

Les alliances ni les guerres
N'ont jamais été populaires;

d'humoristiques :

L'homme est brutal, la femme vexe,
Mais la douceur n'a pas de sexe;

de réalistes :

On mange au spectacle des sous,
On secoue au logis ses poux ;

de poétiques :

En regardant une jeune Arabe battre son linge :

Nous avons des yeux pour brûler,
Nous avons des pieds pour fouler ;

de satiriques :

Un salon n'est pas où l'on cause :
L'un y pose et l'autre s'impose.

etc. Mais M. Dreyfus-Brisac est-il bien sûr d'échapper lui-même à sa propre critique et de ne pas s'exposer au reproche de plagiat ou de réminiscence? Ces vers ne nous semblent pas d'une facture nouvelle, et, sauf erreur, ils ressemblent furieusement à ceux qui se déroulent sur certaines banderoles pour la joie et l'instruction des enfants.

quelque argument encore inédit, et l'eût mis sur la piste de quelque objection qui lui fût personnelle. Les détracteurs systématiques et les esprits faux ont leur rôle dans l'histoire des œuvres d'un écrivain. Leurs attaques ont leur manière d'utilité : elles provoquent la riposte. L'effort qu'on fait pour y répondre est salutaire : en nous obligeant à pénétrer plus profondément dans le génie d'un auteur, il nous aide à y faire de nouvelles découvertes. C'est ainsi que se renouvelle l'étude des maîtres, que ce soit un Racine ou un Victor Hugo, et un Dante ou un Shakspeare. Ce qui ne sert à rien, c'est de reprendre de vieilles querelles, vidées depuis longtemps, et de ressasser des reproches dont il a été fait définitivement justice. Ce qui est pur bavardage et temps perdu, c'est d'aller recueillir chez Saint-Evremond, chez Voltaire, chez les romantiques, chez Taine et généralement chez tous ceux à qui a manqué l'intelligence du théâtre de Racine, des opinions qui ont fait leur temps. Qui aurait le courage aujourd'hui de partir en guerre contre Racine, sous prétexte que son Achille ressemble mal à celui d'Homère ? Qui ne sait qu'il y a, à propos de l'emploi de l'histoire dans notre tragédie, toute une question qu'on ne tranche pas d'un mot? Qui prétend encore que le personnel du théâtre de Racine soit modelé tout juste sur celui de la Cour de Louis XIV, au lieu d'y reconnaître la vivante

image de passions qui sont de partout et de toujours? C'est pourtant cette défroque et ce sont ces laissés pour compte de la critique d'antan que M. Dreyfus-Brisac endosse, et qui lui font l'effet du neuf. Soyons justes, toutefois, et convenons que son morceau sur Racine contient, à tout le moins, un trait qui est bien à lui. Nous citons :

> Si Phèdre fait pleurer, Hippolyte fait rire ;
> Tragique parodie où, dans sa déraison,
> Point déjà d'Offenbach le masque à l'horizon.

Quand un lecteur français — et qu'il ait ou non dirigé une Revue d'enseignement — discerne, à travers l'harmonie des vers de Racine, les flonflons de l'orchestre d'Offenbach, et quand pour lui la psychologie d'un des plus subtils connaisseurs des âmes se traduit par les pitreries des Baron et des Brasseur, celui-là nous ne songeons plus même à le blâmer; nous ne pouvons que le plaindre.

L'auteur des *Études littéraires comparées* est d'ailleurs en trop beau chemin pour s'arrêter. Déjà d'un doigt sûr il désigne les « plagiats » de Bossuet. Car le panégyriste de Condé a dit : « Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre. » Or avant lui, Voiture, dans la lettre de la carpe au brochet, avait écrit : « N'étant qu'un jeune brochet comme vous êtes, vous avez une

fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas, et vous achevez des choses qu'ils n'oseraient avoir commencées. » L'imitation n'est-elle pas flagrante ? Mais si l'on retire des ouvrages de Bossuet, avec tout ce qu'il a pillé des Pères et des anciens, ce qu'il a dérobé subrepticement à Voiture, à Patru, et sans doute à d'autres encore, c'est alors qu'il nous apparaîtra sous son véritable aspect, c'est-à-dire dans toute sa misère. Ainsi, prosateurs aussi bien que poètes, ils sont tous passés à ce crible impitoyable. Gens d'église, gens du monde, gens de théâtre, chacun aura son tour. Ne nous dit-on pas que M. Dreyfus-Brisac a découvert dans un certain Plaute des scènes entières de Molière, et qu'il est à la veille de soutenir, avec preuves à l'appui, que La Fontaine avait lu Esope ?...

Certes il ne saurait être question de promener le lecteur à travers ce fouillis de citations, où c'est à peine si l'on en glane quelques-unes d'intéressantes. Il faut pourtant en donner deux ou trois échantillons, pris entre cent autres, pour montrer jusqu'où peut aller la puérilité des rapprochements ou la fureur du remplissage. Si Ronsard a écrit

Car tout ce que nature et le ciel plus bénin
Donne pour ornement au sexe féminin,
Cette dame l'avait;

comment voir, dans cette phrase prosaïque et pénible, l'original du vers de Malherbe

Je sais de quels appas son enfance était pleine ?

Si Ronsard se plaint que

La faveur qui les fautes efface
Fait que le sot pour habile homme passe,

quelle analogie offre cette remarque avec l'adage de Boileau, dont le sens est tout différent,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ?

Voici une série de rapprochements entre des vers de la *Phèdre* de Racine et des vers de Desportes :

Desp. — Je disais toute nuit, furieux de pensée.
Phè. — Sors traître, n'attends pas qu'un père furieux.

Desp. — Horrible de fumée et de bruit effroyable.
Phè. — Un effroyable cri sorti du fond des flots.

Desp. — La mort et ma douleur sont sans comparaison.
Phè. — La mort est le seul Dieu que j'osais implorer.

Desp. — J'ai fait trembler de peur la France épouvantée.
Phè. — Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée.

On aura remarqué que ces vers, qui n'ont entre eux aucun rapport ni de pensée ni d'expression, sont accolés deux à deux uniquement parce qu'un même mot s'y rencontre. A la place des vers de Desportes, on aurait pu transcrire tous les vers de la langue française où se trouvent les mots *furieux*, *effroyable*, *mort*, *épouvantée;* ils y auraient été aussi justement à leur place. Eh quoi ! un mot, un seul mot peut faire du plus original auteur un pâle

copiste ! Parce que Boileau a dit, après Saint-Amant, « Adieu Paris », Boileau est l'imitateur de Saint-Amant ! Cela désarme. Car il est de toute évidence qu'on ne peut ni souhaiter le bonjour à personne, ni le saluer d'un « Dieu vous bénisse ! » ni éternuer, ni se moucher, sans être le plagiaire de quelqu'un.

Au surplus, ce n'est pas seulement l'application de cette méthode de discussion qui est excessive, c'est la méthode elle-même qui est ruineuse. Quel profit en attendre, et quelle arme serait plus inoffensive ? Personne n'a jamais nié que les classiques ne fussent de grands emprunteurs, à commencer par les classiques eux-mêmes. De Malherbe à André Chénier, ils ont revendiqué le droit de s'approprier ce qui de l'œuvre de leurs prédécesseurs pouvait passer utilement dans leur œuvre. Au besoin, ils se sont empressés de signaler au critique mal averti l'endroit dont ils avaient tiré quelque profit. Nous savons tous qu'il n'y a pas une fable de La Fontaine qui ne soit imitée, s'il n'y a presque pas une scène de Molière dont l'indication n'eût été donnée avant lui. Nous savons ce que Corneille et Racine et Boileau et La Bruyère doivent, tant aux anciens qu'à leurs prédécesseurs immédiats. Tout le monde a disserté sur les mots fameux : « Je prends mon bien où je le trouve... » et « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition

des matières est nouvelle... Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie et que d'autres encore penseront après moi? » Nous sommes ici au cœur même de la théorie classique et rien ne la caractérise mieux que cette façon de maintenir l'originalité dans l'imitation, et de comprendre le mécanisme de l'invention. Persuadés que l'objet de la littérature est la vérité et que cette vérité est la même pour tous, que l'idée fait partie du fonds commun et ne devient la propriété de chaque écrivain qu'autant qu'il en a découvert l'expression exacte, les maîtres du XVII[e] siècle se sont efforcés de porter à la perfection ce que d'autres avaient esquissé avant eux et de dégager de la série des ébauches l'effigie parfaite et durable. C'est par là qu'ils ont mérité de devenir des classiques.

Et c'est par là qu'ils s'opposent à tous ceux avec qui on voudrait, par un jeu d'analogies superficielles, les mêler et les confondre. C'est une question secondaire de savoir si Boileau a été plus ou moins impartial à l'égard de Ronsard. Qui donc s'est jamais piqué d'être impartial vis-à-vis de ceux dont il venait combattre les théories et renverser l'idéal? Ce qui est certain, c'est que la conception artistique de Boileau est justement l'opposé de celle de Ronsard. Celui-ci préconise une forme

d'art qui n'est que l'expansion du moi, et qui a pour règle souveraine la fantaisie de l'artiste; dédaigneux du vulgaire, il n'écrit que pour quelques-uns, et met son orgueil à se séparer de la foule; et tout embarrassé d'érudition, il retarde sa marche ou il alourdit son vol sous le poids d'un bagage scolaire. Boileau admire les anciens, non parce qu'ils sont les anciens, mais parce qu'ils peuvent nous guider dans cette étude de la nature à laquelle les modernes s'appliquent à leur tour; il se méfie d'autant moins du suffrage de la foule, qu'il assigne pour règle à l'œuvre d'art les principes de la raison dont il sait que la valeur est universelle. Et que Boileau ait été d'une rudesse un peu incivile pour les Saint-Amant, pour les Brébeuf et autres pauvres sires, c'est ce qui était rendu nécessaire par l'urgence du danger qu'ils faisaient courir à notre littérature. Au cours des désordres de la Fronde, dans le désarroi d'une société tourmentée, sous l'influence d'un ministre italien et d'une reine espagnole, c'étaient tous les ennemis de notre esprit qu'on voyait une fois de plus se coaliser contre lui : c'étaient le romanesque et l'emphatique, et tout à la fois le précieux et le cynique. Grâce à Boileau — qui sut les désigner à l'admiration publique et leur imposer à eux-mêmes le respect de leur propre génie, — les Racine, les Molière, les La Fontaine ont pu, en quelques

années, accomplir toute leur œuvre et développer tout leur mérite. Dans l'espace des quelques années qui enferment le meilleur du siècle de Louis XIV, il s'est formé une littérature pure de toute influence étrangère, où l'esprit français a donné l'expression la plus noble et la plus achevée de lui-même et par laquelle il a rayonné sur tout le monde civilisé.

C'est cette littérature dont on voudrait aujourd'hui contester les titres. C'est elle qu'on s'efforce de noyer dans ce qui l'a précédée, afin qu'elle disparaisse devant ce qui l'a suivie. La besogne à laquelle tâche M. Dreyfus-Brisac, d'autres y travaillent, chacun de son côté et par ses propres moyens; mais leur dessein à tous est le même et leur but est identique. Car voulez-vous savoir d'où procède cette levée de citations contre la littérature de 1660? Et voulez-vous savoir pourquoi ni Boileau ni Racine ne peuvent être tenus pour de bons poètes? Savourez cette tirade : « Boileau... n'est que le ministre de Louis dans la littérature. L'*Art poétique* est l'idéal rimé du Roi-Soleil. Maître de la fortune publique, de la vie, de la conscience, de la liberté de ses sujets et de ses courtisans prisonniers à Versailles, il impose à l'Académie ses choix... Toutes les œuvres de morale, de philosophie, d'érudition, devenues plus tard classiques, sont composées pour l'éducation de ses héritiers présomptifs. La littérature de la fin du XVIIe siècle

est commandée par Louis, fabriquée pour lui, appropriée à ses goûts et à ses besoins personnels... Les livres qui instruiront la jeunesse pendant des séries de générations, qui l'instruisent encore aujourd'hui, seront des *manuels du despotisme, et l'éducation de notre jeune république puisera aux mêmes sources que celle de nos anciens princes.* »

Tel est pourtant le crime des écrivains que le roi, de son côté, eut donc tort de protéger. Reconnaissants au prince qui leur assurait l'indépendance en les relevant de la domesticité des grands, et frappés de voir que sous son règne la France fût devenue la première nation de l'Europe, ils ont considéré qu'ils lui en devaient quelque gratitude, et ils ont laissé à d'autres le soin de flagorner deux cents ans plus tard, notre *jeune république*. Ce n'est pas tout.

Dans Esther et dans Athalie
L'intolérance est anoblie...
Si Josabeth va de sa larme,
La Saint-Barthélemy nous charme.
C'est ainsi qu'un furtif poison
S'insinue en notre raison.

On s'attendait bien à voir la Saint-Barthélemy dans cette affaire. Eugène Scribe parut jadis un peu ridicule pour avoir reproché à Molière qu'il n'eût pas, dans quelqu'une de ses pièces et une douzaine d'années avant l'événement, protesté contre la révocation de l'édit de Nantes. Aujour-

d'hui il fait école. La méthode s'accrédite de chercher en dehors de la littérature des considérations pour en fausser l'histoire. Ils sont quelques-uns — dans les régions mêmes de l'Institut et dans le monde de l'enseignement — qui, pour donner satisfaction à leurs rancunes personnelles ou faire leur cour aux puissants d'aujourd'hui, sont prêts à jeter par-dessus bord la meilleure part de notre patrimoine intellectuel. Il se peut que cette manœuvre soit d'une politique habile : ces procédés détournés sont indignes de la critique.

15 septembre 1905.

FONTENELLE

L'un des livres dont notre maître, M. Brunetière, souhaitait le plus vivement l'apparition, eût été un bon livre sur Fontenelle. Il lui semblait que peu d'études pouvaient être plus importantes pour l'histoire des idées en France. Lui-même en avait indiqué les grandes lignes dans un chapitre essentiel sur la *Formation de l'idée de progrès*, et il y revenait récemment encore dans une de ses premières leçons sur les *Encyclopédistes*. Pour un livre sur Fontenelle, en voici deux, et qui sont d'un réel mérite. Celui de M. Laborde-Milaa, avant d'entrer dans l'excellente « Collection des grands écrivains français [1] », commença, si je ne me trompe, par être un « Éloge » couronné au concours académique pour le prix d'éloquence : ce n'est pas moi qui lui reprocherai l'aisance, la rapidité, l'éclat qui en rendent la lecture des plus

[1] *Fontenelle*, par A. Laborde-Milaa. Collection des grands écrivains français, 1 vol. in-16 (Hachette).

agréables. Le livre de M. Louis Maigron [1], plus copieux et qui se présente avec un solide appareil d'érudition, n'est pas moins intéressant : il marque, au surplus, un progrès dans le talent du distingué professeur auquel nous devions déjà une consciencieuse étude sur le roman historique. Et les deux livres sont conçus dans le même dessein qui est de « réhabiliter » Fontenelle.

Car les historiens de notre littérature ne faisaient pas à Fontenelle la place à laquelle il a droit; et c'est une première question de rechercher les causes de cette espèce de déni de justice. La plus importante est que, pour son malheur, Fontenelle a été portraituré par un écrivain de génie, qui ne l'aimait pas. Il se peut que l'abbé Trublet ait composé tout un livre à sa gloire; les compilations de l'abbé Trublet ne font pas autorité; mais nous savons par cœur maints endroits des *Caractères* de La Bruyère. Aussi, chaque fois que nous pensons à Fontenelle, nous est-il impossible de ne pas nous le représenter sous les traits dont le moraliste a peint Cydias. Nous le voyons, nous l'entendons qui, « après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués ». Quel n'est pas

[1] *Fontenelle*, par Louis Maigron, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, 1 vol. in-8° (Plon).

le pouvoir d'un mot heureux? Certaines formules se gravent une fois pour toutes dans la mémoire; et le moyen d'oublier celle où l'auteur des *Caractères* résume son opinion sur l'auteur d'*Aspar* : « un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même? » Au reste nous n'avons guère d'occasion de vérifier par nous-mêmes le bien fondé de cet arrêt. Car s'il a été souvent, et jusque dans les ouvrages qui ont fondé sa réputation, le détestable précieux qu'a justement raillé La Bruyère, d'autre part et jusque dans ses écrits les plus dignes d'être loués, Fontenelle n'a jamais été un grand écrivain. On ne le lit plus. Son style vaut par la clarté et par l'agrément; il n'a pas une valeur d'art et n'ajoute rien à l'histoire de la prose française. Les sujets qu'il a traités sont de ceux qui se renouvellent sans cesse par le progrès continu des connaissances et dont on n'est pas tenté d'aller lui demander un exposé qui n'est plus « au point » : il ne se trouverait personne aujourd'hui pour s'informer de la critique religieuse dans l'*Histoire des Oracles*, ou des systèmes de Leibniz et de Newton dans les *Éloges*. Il y a mieux : les idées que Fontenelle a lancées dans la circulation, du geste nonchalant et discret qui lui était familier, ont été reprises par d'autres qui les ont

mises en valeur et en scène et en ont fait leur propriété. Fontenelle a eu le tort de ces inventeurs dont on célèbre les découvertes, mais sous un autre nom que le leur. Tout cela explique que la réputation de Fontenelle ait subi une assez longue éclipse. Mais comme il importe de rendre à chacun ce qui lui appartient, ce n'est que justice de nous montrer, éparses à travers les meilleures de ses pages et déjà conscientes d'elles-mêmes, des idées qui allaient faire au XVIII[e] siècle une si éclatante fortune et sous l'empire desquelles nous continuons de vivre.

Toutefois, si l'analyse de la pensée de Fontenelle considérée en elle-même, et si le spectacle des progrès incessants de son esprit a son intérêt, c'est en la prenant par un autre biais qu'on aurait donné à l'étude toute sa signification et sa portée. En effet, Fontenelle n'est pas un de ces hommes de génie dont l'originalité s'impose à une époque et parfois la détourne de son cours, pour la jeter impérieusement dans des voies imprévues. Il est bien plutôt l'homme très intelligent, qui comprend l'époque où il vit et qui, en lui expliquant à elle-même le sens où elle tend, fait qu'elle s'y engage plus avant. Et cette époque dure littéralement tout un siècle, le signe le plus incontestable que Fontenelle ait donné de son esprit ayant été de vivre presque centenaire! Et ce siècle est

celui où s'opère une des révolutions les plus complètes qu'il y ait dans l'histoire de l'esprit humain! Les contemporains ne s'y étaient pas trompés. Grimm écrivait : « M. de Fontenelle, qui vient de finir sa carrière, est un de ces hommes rares qui, témoins pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a lui-même opéré quelques-unes et préparé les causes de plusieurs autres. » Pour Garat, le prodige de cette « étonnante destinée » est qu'une si longue vie, partagée presque par égales moitiés entre les deux siècles, ait été « le scandale de l'un et la lumière de l'autre [1] ». Une histoire de Fontenelle devrait donc être, autant au moins que de lui-même, une histoire de son temps. Elle devrait nous transporter dans chacune de ces coteries dont Fontenelle a été, tour à tour ou tout ensemble, l'écho ou l'oracle. Elle devrait nous montrer, flottant dans l'air et diffuses, ces idées qu'il recueille, dégage, précise et transmet à d'autres qui les amplifieront au risque de les dénaturer. Elle devrait, non seulement à travers ses œuvres, mais à travers les incidents de sa vie et le cercle de ses amitiés, nous faire apercevoir les changements successifs d'une société qu'il avait commencé par scandaliser et qui finissait par le suspecter de timidité.

[1] Garat, *Mémoires historiques sur M. Suard*, liv. II.

Son premier milieu lui est imposé par ses origines et par sa famille. Neveu des Corneille, hébergé, quand il vient à Paris, par son oncle Thomas, il fait partie de cette société du *Mercure* qui commence la lutte contre l'esprit dominant du XVII[e] siècle. Cette première direction fut pour lui décisive. Il contracta dès lors quelques-uns de ses pires défauts, sans doute; mais ces défauts ne contribuèrent pas médiocrement à le mettre sur la voie du succès et ils l'aidèrent à manifester sa véritable originalité. Il est curieux de relire, à ce point de vue, le portrait tracé par La Bruyère et d'y noter plus d'un trait de satire qui se convertirait aisément en éloge. Ce « bel esprit », que l'auteur des *Caractères* reproche à Cydias, signifie d'abord sa « préciosité »; mais ce courant précieux qui, en dépit de Molière, de Boileau, de Racine, et par-dessus leur œuvre, va reprendre toute sa force, est celui qui portera l'écrivain nouveau venu et le mettra en réputation. Par ce mot La Bruyère désigne encore l'extraordinaire aptitude de ce souple esprit à aborder tous les sujets, vers ou prose, stances, idylle, élégie : il y aurait pu ajouter certaines matières que la littérature jusqu'alors n'avait pas admises. Mais il ne soupçonne pas que cette souplesse pourra être la qualité éminente de « l'honnête homme » de demain, et que l'universalité de l'esprit pourra devenir la marque à laquelle on

reconnaîtra l'écrivain du prochain siècle. Cydias est le causeur de salon : « Fade discoureur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie. » La Bruyère ne devine pas que ces succès de salon deviendront le plus utile moyen de propagande pour des idées qui sont près de renouveler la face de la société, et que les femmes vont être pour l'aimable philosophe, ou, comme dira J.-B. Rousseau, pour « le pédant le plus joli du monde » les plus précieuses auxiliaires.

Surtout, et c'est son principal grief contre Cydias, La Bruyère distingue chez Fontenelle un goût insupportable pour les opinions singulières et pour le sens propre. « Différent de ceux qui, convenant des principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire... Soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue, ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un. » C'est ici le grand point. Le XVIIe siècle avait été le siècle du sens commun et de l'autorité ; il avait eu le culte de la tradition, que celle-ci imposât le

respect pour les anciens ou la soumission à la vérité religieuse. Le temps était venu de ne plus chômer les vieux saints. Peu à peu l'idée cartésienne se faisait jour, d'après laquelle, toute vérité étant reconnaissable à son évidence, chacun peut, par les lumières de sa seule raison, décider du vrai ou du faux. Et une première ferveur d'indiscipline éclatait par la déclaration de guerre aux anciens. Fontenelle ne manque pas d'être un de ces « modernes » qui ont pour eux les femmes, les mondains, les ignorants, à peu près tout le monde. Le dessein de ses *Dialogues des Morts* est justement de railler les graves personnages et de rabaisser les superbes colosses de l'antiquité. Caton d'Utique, à l'instant de se tuer, donne à un esclave un coup de poing qui lui casse les dents : « voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique ! » Et la mort de Lucrèce en eût valu mille fois davantage, si la farouche Romaine n'eût pas attendu les derniers efforts de Tarquin. Pardessus tout, Cydias-Fontenelle s'amuse aux rapprochements inattendus et déconcertants : il met en présence Auguste et Pierre Arétin, Alexandre et Phryné : « Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ? — Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers ? » L'important est d'étonner, d'inquiéter par le paradoxe, et de chagriner les admirations

consacrées. Jadis toute opinion nouvelle, avant d'être acceptée, devait faire ses preuves : désormais ce qui recommande le plus sûrement une opinion et nous dispose tout de suite en sa faveur, c'en est la nouveauté.

Or quelle était la grande nouveauté du jour ? C'était l'engouement dont la société polie venait de se prendre pour les sciences. Après les merveilleuses découvertes qui avaient marqué la première moitié du siècle, la science commençait à sortir des laboratoires et des cabinets de travail. Rien n'est plus curieux et plus amusant que le tableau de ce tout Paris de la fin du xvie siècle affolé d'une sorte de « snobisme » pour la science ; et c'est Fontenelle même qui nous en fournit les éléments. On se réunit ici et là, chez les savants en renom ; ni l'incommodité du local, ni la rudesse de l'enseignement ne décourage les néophytes des deux sexes. On va à la leçon de chimie plus dévotement qu'au sermon, et on reçoit la vérité géométrique ou médicale comme un évangile. C'est une initiation et c'est une croisade. « Il y avait alors des conférences chez divers particuliers. Ceux qui avaient le goût des véritables sciences s'y assemblaient par petites troupes, comme des espèces de rebelles qui conspiraient contre l'ignorance et les préjugés dominants. Telles étaient les assemblées de M. Bourdelot, médecin de M. le Prince

le grand Condé, et celles de M. Justel[1]. » Il y en a pour toutes les aptitudes et pour tous les goûts. Aimez-vous la physique ? Vous avez les conférences de Régis. Préférez-vous la géométrie ? Vous avez le cours de Sauveur. La chimie a son public, et c'est, pour une bonne part, un public de dames. Lémery vient d'ouvrir un cours, rue Galande. « Son laboratoire était moins une chambre qu'une cave, et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux ; cependant l'affluence du monde y était si grande qu'à peine avait-il de la place pour ses opérations. Les noms les plus fameux entrent dans la liste de ses auditeurs : les Rohault, les Bernier, les Auzout, les Régis, les Tournefort. Les dames mêmes, entraînées par la mode, avaient l'audace de venir se montrer à des assemblées si savantes[2]. » Le cours de chimie que Lémery imprime en 1675, se vend « comme un ouvrage de galanterie ou de satire ». Non moins qu'à celles de chimie, on est assidu aux leçons d'anatomie que professe Du Verney. « Je me souviens d'avoir vu des gens de ce monde-là qui portaient sur eux des pièces sèches préparées par lui pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies, surtout celles qui appartenaient aux su-

[1] Fontenelle, *Eloge de Lémery*.
Fontenelle, *Ibid*.

jets les plus intéressants [1]. » C'est là que M[lle] de Launay s'acquit la réputation d'être la fille de France qui connaissait le mieux le corps de l'homme... Nous pourtant, en présence de ces modes féminines d'il y a plus de deux cents ans, comment ne serions-nous pas frappés de voir à quel point y ressemblent certaines « nouveautés » qu'on est en train d'introduire dans l'éducation des jeunes filles?...

Fontenelle n'eut garde de se tenir en dehors du mouvement. Il nous conte que l'abbé de Saint-Pierre vint, en 1686, s'établir avec le savant Varignon dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. « M. Varignon était totalement enfoncé dans les mathématiques. J'étais leur compatriote et allais les voir assez souvent, et quelquefois passer deux ou trois jours avec eux... Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand bien, peu connus [2]. » Ces « retraites scientifiques » dans la solitude du faubourg Saint-Jacques, sont un des traits qui font le plus d'honneur à Fontenelle, et attestent qu'il y avait déjà chez lui plus de sérieux qu'on n'eût pu le croire... C'est aussi

[1] *Eloge de Du Verney.*

[2] *Eloge de Varignon.*

bien dans une maison de ce même faubourg Saint-Jacques que d'autres solitaires, peu d'années auparavant, se réfugiaient pour y faire une « retraite morale ». En vérité, le siècle a changé !

C'est dans cette atmosphère toute chargée d'une électricité spéciale que Fontenelle conçoit l'idée d'écrire un livre où il combinera ses goûts de bel esprit avec sa curiosité pour le nouvel ordre de connaissances, où il mettra son habileté de littérateur au service de ses ambitions d'apprenti savant. Il est revenu dans sa province et, pour plaire aux marquises parisiennes, il imagine de leur conter des entretiens qu'il aurait eus, touchant l'astronomie, avec une marquise de Normandie, dans son parc de la Mésangère. On connaît le livre : la lecture en est encore instructive et charmante. Le commun des mortels n'en sait guère plus aujourd'hui sur le système du monde que n'en apprit l'interlocutrice de Fontenelle dans ces entretiens qui mêlent des « folies de galanterie » à de substantielles leçons. Si peu qu'il eût d'imagination, Fontenelle nous a révélé la troublante poésie de cette immensité qui s'ouvrait avec ses « fourmilières d'astres » et ses « germes de mondes ». Mais ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est la nouveauté du livre. La découverte de Copernic et de Galilée pouvait bien être admise par tous les savants, elle n'était pas arrivée au public : « Presque pour tous

les esprits, elle était aussi profondément cachée dans les sciences qu'elle l'avait été dans la nature. » Ce qui n'est pas moins significatif, c'est le succès du livre qui fut considérable. « Une science hérissée de calculs, transformée en tableaux, enchante l'ignorance qui la comprend, étend à l'infini le champ des vérités et des fictions poétiques et agrandit la création de nouveaux mondes... La plus haute des sciences était descendue sur la terre[1]. » Fontenelle venait de prendre conscience de son véritable talent, celui qu'il enseignera aussi bien à tous les écrivains du XVIIIe siècle : il est un remarquable vulgarisateur. Et ce qu'on ne saurait trop faire ressortir, c'est l'importance du livre : le premier en date de toute une série, il adjoint au domaine littéraire une province nouvelle. Cette province, à la veille d'un siècle qui se piquera de n'admettre que la vérité scientifique, c'est la science elle-même !

Cette science, dès sa première entrée dans la littérature, est mise à l'emploi vers lequel le XVIIIe siècle ne cessera de la détourner. Il paraît que le P. Tournemine, celui-là même qui devait être le professeur du jeune Arouet, se plaignait que le système des mondes planétaires ne s'accommodât pas trop des idées de la théologie. Si l'on

[1] Garat, *Mémoires*.

veut avoir la preuve que Fontenelle sur ce point pensait tout de même que le jésuite, et qu'il ne se faisait aucun scrupule de ruiner dans l'esprit de ses lecteurs un bon nombre de leurs croyances, il n'est que de se référer aux ouvrages qu'il composait vers le même temps. C'est lui qui, au rapport de Trublet, est l'auteur d'une comédie intitulée *la Comète* et jouée sous le nom de De Visé, « petite pièce très philosophique » faite à l'occasion de la fameuse comète qui avait paru l'année précédente et pour combattre le préjugé, encore assez répandu alors, que les comètes sont des signes de malheur. Il entre en ligne, en même temps que l'auteur des *Pensées sur la Comète*. N'est-ce pas œuvre pie que de « combattre les préjugés », ceux notamment dont le paganisme défunt a laissé derrière lui une si encombrante survivance ? Fontenelle s'y consacra résolument dans son opuscule sur l'*Origine des fables* et surtout dans l'*Histoire des Oracles* (1687). S'il avait dû, l'année précédente, pour éviter la Bastille, désavouer sa *Relation de l'île de Bornéo* et donner l'exemple de ces palinodies que lui empruntera Voltaire, il ne saurait cette fois courir le risque de pareils désagréments. Dénoncer les erreurs ou les supercheries des païens, quoi de mieux intentionné ? Et n'est-ce pas prendre les vrais intérêts du christianisme, que de soutenir que les démons n'ont point été les auteurs

des oracles ? Fontenelle y travaille avec allégresse.

A la faveur d'un si ingénieux détour, il peut librement faire le procès à toute espèce de merveilleux. D'après lui, la croyance au prodige est tout uniment un résultat de l'ignorance et la même ignorance produit à peu près les mêmes résultats chez tous les peuples. « C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'histoire ne commence par des fables, *hormis le peuple élu, chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité.* » Restriction fort opportune ! dont pourtant il se pourrait que l'effet salutaire fût atténué par ce trait placé à la fin de la dissertation sur l'*Origine des fables :* « Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler. » C'est cette thèse qui sera reprise dans l'*Histoire des Oracles*, appuyée d'un luxe de preuves, d'une profusion de textes, et illustrée de récits malicieux : l'anecdote de Thamus qui, sur son vaisseau, entend une voix lui annonçant que le grand Pan est mort ; celle de la dent d'or de l'enfant de Silésie ; et celle encore de Papirius et des poulets sacrés. Ce sont là, comme le remarque justement Garat, « les premiers exemples de ce ridicule gai à la fois et terrible », dont l'incrédulité du XVIIIe siècle se fera une arme et qui deviendra l'ironie voltairienne. Si la croyance au merveilleux est, par un de ses aspects, un effet

de la crédulité, elle est d'autre part une invention de l'imposture. Fontenelle habitue son lecteur à entendre parler de la fourberie des prêtres et de leur complaisance vis-à-vis du Pouvoir. Ajoutez le discrédit répandu sur toute espèce de dogme, un dogme ayant chance de n'être qu'une sottise forte de son ancienneté : « Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps, la voilà qui devient ancienne et elle est suffisamment prouvée. » Ajoutez la prévention créée en faveur du scepticisme et de la négation : « Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie n'a point de force pour l'appuyer, mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire, mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point ne soient pas instruits des raisons de croire. » La méfiance éveillée à l'égard du miracle, le ridicule jeté sur la crédulité des peuples, l'odieux sur la fourberie des prêtres, il n'y manque à peu près rien de ce qui défraiera bientôt la campagne antireligieuse. Et nous sommes en 1687 ! Et c'est l'année où Bossuet prononce l'oraison funèbre de Condé !

Fontenelle n'a que trente ans ; il a déjà écrit ses deux livres les plus retentissants : il lui reste à faire la partie la plus solide de son œuvre, celle par

laquelle s'exercera son influence de la façon la plus profonde et la plus durable. En partie à cause du succès des *Mondes*, en partie grâce à la protection du duc d'Orléans, il est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il va, à ce titre, élire définitivement domicile dans le monde des savants : il lui a rendu autant de services qu'il en a reçu. Les *Eloges* des Académiciens sont ses chefs-d'œuvre ; et ce sont les chefs-d'œuvre d'un genre. Fontenelle n'est pas, à proprement parler, un savant; mais il est, à un rare degré, familier avec toutes les sciences, et peu à peu il est arrivé à s'assimiler, lui le littérateur impénitent, l'esprit scientifique. Il se meut avec une aisance extraordinaire à travers les théories et les systèmes ; il excelle à débrouiller, dans l'œuvre commune, l'apport de chacun ; et de même il sait écarter tout ce qui est de surcroît pour dégager et mettre en valeur l'essentiel. Il explique les choses de façon sommaire, cela va sans dire : « Voici le gros du système... » Mais il se borne aux grandes lignes, il ne dérange pas l'harmonie de l'ensemble. Il met la science à notre portée, sans pourtant l'abaisser. Mieux parfois que les savants dont il résume les découvertes, il sait apercevoir les conséquences philosophiques qu'elles entraînent.

Il jette ainsi dans la circulation une foule de notions qui vont renouveler l'atmosphère intel-

lectuelle. Et non seulement il donne au public une haute idée de la science, mais, ce qui est très important quand on s'adresse à la foule toujours empressée à personnifier une idée dans un individu et à juger de l'œuvre par l'homme, il modifie complètement l'opinion qu'on se faisait des savants eux-mêmes. Garat l'a très bien noté : « Ces hommes qu'il fait tant admirer, il les fait aimer encore davantage ; les singularités qui les distinguent du monde et dont le monde aime tant à rire, il les rend touchantes en les faisant sortir de l'innocence de leurs âmes et de leur vie : ce qu'ont été dans l'antiquité les hommes illustres de Plutarque, les savants de Fontenelle le sont dans les temps modernes. » Tandis que jusqu'alors le savant était réputé pour être un spécialiste dénué de compétence en dehors des questions où il se confinait, et que son genre de vie exposait à certaines bizarreries d'humeur, Fontenelle accrédite cette idée que les études scientifiques sont un gage de l'élévation de l'esprit et une garantie de vertu. C'est la « religion de la science » qui s'annonce.

Le temps qu'il ne passe pas à l'Académie ou dans sa chambre d'étude, Fontenelle le donne à la vie de salon. Il l'a toujours aimée, et en a toujours goûté les succès. Mais peu à peu le ton de sa causerie change, et à mesure qu'il passe du salon de Mme de Lambert dans celui de Mme de

Tencin, et de celui de Mme de Tencin dans celui de Mme Geoffrin, ce Fontenelle, autour duquel on fait toujours cercle, n'est plus tout à fait le même. Il a conservé cette humeur affable, cette répugnance au sarcasme et à la raillerie qui lui concilie tant de sympathies; mais il a gagné en gravité. On s'habitue à chercher sous les anecdotes qu'il débite avec un art consommé, une intention. « Ses contes et ses plaisanteries faisaient penser. » Sa vieillesse le rend vénérable. Il a connu tout ce que le siècle passé possédait de plus brillant. Il est celui qui peut dire en 1753 : « J'étais chez Mme de Lafayette, je vois entrer Mme de Sévigné... » C'est un revenant d'un âge regretté, c'est le témoin d'une époque de splendeurs. Et loin d'être un contempteur de son temps, il ne cesse d'aider à l'éclosion des façons nouvelles de penser et de sentir. Les jeunes recrues demandent à ce vétéran des conseils et des encouragements. Il s'installe, lui premier, dans le rôle de « patriarche des lettres ».

Si l'on veut maintenant, dans la diversité des vues que Fontenelle a tout au moins indiquées, faire un choix et dégager exactement celles qui lui appartiennent en propre, on trouve qu'elles ont toutes rapport à la conception qu'il s'est faite de la science. Cette conception qu'il a esquissée de bonne heure, il n'a cessé de la préciser, de l'amplifier, de la fortifier. Engagé avec Thomas Cor-

neille et Perrault dans la querelle des anciens et des modernes, il s'est aperçu que ce qui est caractéristique des temps modernes, c'est le développement qu'y ont pris les sciences, ce sont les changements que tant de découvertes apportent tous les jours à l'image que nous nous faisons du monde et à la vie que nous y menons. Jaloux, comme ses amis, d'opposer à l'idée de tradition celle de progrès, il n'a pas commis l'erreur que tant d'autres commettront après lui, et qui consiste à croire que, dans tous les ordres et de toutes manières, l'histoire de l'humanité est celle d'une marche incessante vers le mieux. Il a vu qu'il en est ainsi dans le seul domaine scientifique et que la notion du progrès a donc dans la science sa seule base solide.

Cette idée même de la science, confuse encore et vague jusque dans l'esprit des savants, il l'a éclaircie et il a reconnu les véritables éléments qui la composent. Il notait déjà, dès le temps des *Dialogues*, qu'il y a dans la nature un ordre invariable ; et la croyance à la stabilité des lois de la nature est en effet le premier mot d'une définition de la science. Distinctes aujourd'hui, dans l'état fragmentaire où sont nos connaissances, les sciences n'en soutiennent pas moins entre elles des rapports. C'est sur cette vue magnifique que se termine la *Préface* de l'*Histoire de l'Académie des Sciences :* « Le temps viendra peut-être que l'on

joindra en un corps régulier ces membres épars ; et s'ils sont tels qu'on le souhaite, ils s'assembleront en quelque sorte d'eux-mêmes. Plusieurs vérités séparées, dès qu'elles sont en assez grand nombre, offrent si vivement à l'esprit leurs rapports et leur mutuelle dépendance, qu'il semble qu'après avoir été détachées par une espèce de violence les unes d'avec les autres, elles cherchent naturellement à se réunir. » Un jour viendra-t-il où cette unité se réalisera et où toutes les sciences se fondront en une sorte de géométrie supérieure ? En attendant, et quand même cette unité ne devrait être que le but sans cesse poursuivi et jamais atteint, la science nous fournit le seul type qu'il y ait de la certitude. « Quand les nombres et les lignes ne conduiraient absolument à rien, ce seraient toujours les seules connaissances certaines qui aient été accordées à nos lumières naturelles [1]... » Toute vérité, pour être hors des atteintes de la controverse et des doutes, devra être façonnée sur ce modèle. « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses égales d'ailleurs, s'il est fait de main de géomètre. »

[1] *Préface.*

L'idée de science devient ainsi comme l'asile où l'esprit humain peut s'abriter sûrement et d'où il va défier tout ce qui risque d'être en désaccord ou en contradiction avec elle.

Laissons de côté la part qu'a pu avoir dans la préciosité du théâtre de Marivaux, ou dans le « libertinage » des *Lettres persanes*, l'exemple de Fontenelle, en qui, au surplus, il y a toujours eu du Cydias, il reste que son influence n'est étrangère à aucune des œuvres importantes du siècle avant Rousseau. Elle est dans l'*Esprit des Lois*, comme dans l'*Essai sur les Mœurs*, comme dans les *Époques de la nature*. Elle est plus encore dans un certain état de l'opinion vers 1750, à l'époque où commence à paraître l'*Encyclopédie*. Et c'est pourquoi les lignes de la *Préface* où d'Alembert rend hommage à Fontenelle, ne sont que la juste reconnaissance d'une dette.

Après cela s'étonnera-t-on que Fontenelle ne soit tout de même qu'un personnage de second plan et que ses nouveaux biographes hésitent, comme faisait le bon disciple Trublet, à l'instant de le qualifier d'homme de génie ? Il se peut qu'il lui ait manqué une certaine dose d'enthousiasme, de conviction et de foi, sinon dans ses idées, du moins dans leur efficacité. Mais il faut tenir compte des dates ; à l'époque où a vécu Fontenelle, cet air de négligence et de détachement, cette mesure,

cette réserve et cette discrétion même ont été les conditions sans lesquelles son action eût risqué de manquer son effet. L'essentiel, pour ne pas compromettre l'œuvre de l'avenir, était de ne pas trop se hâter. C'est Fontenelle qui a écrit : « Les choses fort établies ne peuvent être attaquées que par degrés. » On voulait autour de lui aller trop vite et brusquer les choses ; c'était le danger, et il le sentait bien. « N'est-il pas vrai, lui demandait l'impétueuse Mme Geoffrin, que j'ai souvent raison ? — Oui, lui répondit Fontenelle, mais vous l'avez trop tôt... Voilà, ajoutait Suard, ce que je crois que Fontenelle aurait dit souvent à quelques-uns de ses disciples. S'il n'eût pas trouvé que leur raison allât trop loin, il aurait trouvé qu'elle allait trop vite. » Ce fut le grand art de Fontenelle et ce fut peut-être l'un des principaux services qu'il rendit aux philosophes et aux Encyclopédistes : il contint leur zèle, il modéra leur impatience ; il les força d'attendre et les contraignit, par son exemple comme par son autorité, à ne pas engager la bataille avant l'heure où elle pouvait être gagnée.

15 janvier 1907.

LE
VÉRITABLE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Il paraît que nous ne le connaissons pas encore. C'est l'opinion que soutient, avec une belle intransigeance, M. Maurice Souriau dans une étude dont nous sommes loin d'adopter toutes les conclusions, mais qui est intéressante, pleine de renseignements, et constitue un excellent travail critique. Elle vient à point pour nous troubler utilement dans notre tranquillité. Il est bien vrai que, pendant longtemps, on a accepté sans méfiance une image toute conventionnelle de Bernardin de Saint-Pierre. La faute en était d'abord à Bernardin lui-même. A force de parler de sa bonté, de sa douceur et de sa sensibilité, il a commencé d'organiser sa propre légende. Nous avons d'autre part une tendance presque irrésistible à nous représenter un homme à la ressemblance de son œuvre; et le moyen de croire que l'auteur de *Paul et Virginie* ne fût pas tout ingénuité! Enfin la source à laquelle tous les

biographes de Bernardin ont puisé est la *Vie* qu'en a écrite Aimé Martin. Or celui-ci, qui avait été le secrétaire du maître, et qui avait épousé sa veuve, s'est consacré, avec un zèle éperdu, à la glorification de l'homme dans le ménage de qui il s'était installé. Ainsi s'est formé un portrait de « respectable vieillard », qui est un modèle dans le genre *dessus de pendule*. Mais ce portrait a été, depuis lors, fortement retouché et ramené à des lignes moins idéales. Sainte-Beuve n'avait pas été dupe, et, dès 1852, il mettait le lecteur en garde contre ce qu'il trouvait de romanesque et d'impossible dans la biographie d'Aimé Martin. « Il nous faut, disait-il, sortir au plus vite de ce genre exalté pour trouver un Bernardin réel. » En ces derniers temps, deux livres ont marqué dans l'étude de la vie et de l'œuvre de Bernardin un progrès décisif : celui de M[me] Arvède Barine, exquis par l'esprit et l'ironie comme par la finesse et la pénétration morale, et celui de M. Fernand Maury, à qui revient le mérite d'avoir, le premier, recouru aux papiers inédits de Bernardin de Saint-Pierre conservés à la Bibliothèque du Havre. A son tour, M. Souriau s'est fait l'explorateur de ce monceau et de ce fouillis de papiers inédits ; il a passé cinq années de sa vie à inventorier ces liasses, dont la plupart n'avaient jamais été visitées ; il n'a quitté la besogne qu'après avoir tout compulsé, déchiffré et classé. De ce tra-

vail, devant lequel avaient jusqu'ici reculé les plus intrépides, il est sorti avec la conviction que tout ce qui a été écrit sur Bernardin, n'ayant pas été contrôlé par la connaissance de ces précieux papiers, doit être considéré comme nul et non avenu. Nous devons oublier tout ce que nous croyions savoir sur Bernardin, ignorer tous les divers Bernardins avec qui la légende ou la critique nous avait familiarisés, pour n'en plus connaître qu'un, le vrai, le seul : *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*[1]. Ce Bernardin-là n'est sans doute pas le bénisseur des anciennes chromolithographies; mais M. Souriau tient qu'il ne mérite pas davantage les sévérités dont il est de mode depuis quelque temps de l'accabler. Et il ne nous cache pas que son dessein est de laver la mémoire de son auteur d'un certain nombre de médisances ou de calomnies, répandues par des écrivains aussi mal avertis que malintentionnés.

Hâtons-nous d'abord de reconnaître tout ce que le volume de M. Souriau contient de curieuses trouvailles et de piquantes découvertes. On en jugera par quelques exemples. Aimé Martin a conté tout au long l'histoire d'un projet de mariage entre

[1] *Bernardin de Saint Pierre, d'après ses manuscrits*, par M. Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen, 1 vol. in-12 (Lecène). — *Amour de philosophe ; Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot*, par M. Jean Ruinat de Gournier, 1 vol. in-12 (Hachette).

Bernardin de Saint-Pierre et la fille de son ami Taubenheim. Bernardin, d'après lui, repoussa l'offre qui lui était faite, mais il la repoussa, la mort dans l'âme, et ce fut le nom de cette jeune fille qu'il donna plus tard à l'héroïne de son fameux roman. Cette Virginie avait tant de grâces ! « Sa figure ingénue formait un contraste aimable avec la vivacité qui animait tous ses mouvements. On l'entendait toujours chanter, on la voyait toujours courir ; sa voix était fraîche, sa démarche légère ; tout l'égayait, la touchait, la charmait. Vive et folâtre, elle conservait à quinze ans les grâces et la naïveté de l'enfance. » Devant cette profusion de détails précis, le moyen de douter ! Cette Virginie ne pouvait être qu'uniquement aimable. Elle eut toutes les qualités, sauf une pourtant... qui est d'avoir existé. Le sage Taubenheim, au moment où il connut Bernardin, n'était pas marié ; il avait tout de même, offrant à sa sagesse un peu de distraction, donné le jour à un enfant ; mais ce fruit des amours de Taubenheim était un fils.

Ailleurs, Aimé Martin, dans les pages où il parle du cours que Bernardin professa à l'École normale en 1795, relate l'enthousiasme que fit éclater tout l'auditoire lorsque, dans une phrase très simple, cet homme vénérable prononça le nom de Dieu. Nous avons sur cet incident une note manuscrite de Bernardin, et le malheur veut qu'elle décrive en termes

justement opposés l'attitude de ces normaliens de la première heure. Bernardin ayant commencé par demander qu'on lui laissât du temps pour préparer son cours, parce qu'il était incapable d'improviser : « Cet aveu si naturel, remarque-t-il, m'attira beaucoup d'applaudissements; mais quand ensuite j'ajoutai : « J'espère vous l'apporter bientôt, s'il « plaît à Dieu, » cette expression *s'il plaît à Dieu*, sur laquelle j'appuyai, excita un murmure de mécontentement dans une partie de l'assemblée. Je me dis alors en moi-même : dans quelles ténèbres la nation va-t-elle être plongée, si ceux qui en sont les yeux, ne peuvent supporter le plus petit rayon de lumière ? » La liste est longue des inexactitudes ou des inventions d'Aimé Martin.

Pareillement, M. Souriau relève dans l'étude de M. Maury, — étude très sérieuse et consciencieuse, à laquelle il est loin de rendre justice, — un certain nombre d'inadvertances. La plus grave consiste à avoir mal identifié une lettre adressée à Bernardin. Cette lettre, que M. Maury attribuait à une demoiselle Girault, contient une longue et catégorique déclaration d'athéisme. Elle semblait ainsi apporter un document significatif sur l'état de certaines âmes féminines à la veille de la Révolution. Cette lettre étant, non de Mlle Girault, mais de son frère, tout l'intérêt en disparaît, et avec lui tombent les conclusions qu'on en avait tirées. M. Souriau rectifie

ainsi pas mal de détails erronés. Il reste à savoir si ces corrections de détail modifient sensiblement l'opinion que nous nous étions faite du caractère de Bernardin, et l'impression que son œuvre doit nous laisser.

Ce n'est que fort tard, au lendemain de la publication des *Études de la nature*, et quand il approchait donc de la cinquantaine, que Bernardin connut le succès et avec lui le repos. Jusqu'alors, poussé par son humeur inquiète et poursuivi par la malchance, il avait promené du Septentrion aux Tropiques, à travers beaucoup de pays et beaucoup de métiers, une existence aventureuse et besogneuse. Tour à tour militaire par à peu près, ingénieur sans brevet, naturaliste amateur, aussitôt dégoûté de ce qu'il avait entrepris et agité du besoin d'un perpétuel changement, il avait vécu d'expédients. D'ailleurs bien tourné, joli garçon, pas trop timide, il plaisait aux dames. Il eut de nombreuses bonnes fortunes dont il espéra toujours, quoiqu'en vain, un avancement pour sa fortune. Aimé Martin les a contées complaisamment et avec une sorte de fierté, comme s'il en rejaillissait sur lui-même quelque gloire. Bernardin fut-il le favori d'un jour de la grande Catherine ? Le savant M. Souriau n'en sait là-dessus pas plus que nous, et il nous laisse libres d'en penser ce qu'il nous plaira. Mais il ne veut pas que Bernardin

ait été l'amant heureux de la princesse Marie Misnik. Au dire des précédents biographes, c'est auprès de cette belle Polonaise que Bernardin aurait connu le grand amour; et il aurait dû aux souvenirs de cette passion, d'abord satisfaite, ensuite déçue, ces accents du cœur qui, plus tard, dans ses écrits, allèrent au cœur des femmes et remuèrent si fort les « bernardines ». M. Souriau fait de louables efforts pour ramener cette aventure aux termes d'une honnête galanterie. C'est une affaire qui lui paraît de conséquence. Toutefois, sa démonstration est moins probante qu'il ne croit; car elle se réduit à deux arguments, l'un que Bernardin sur son journal a négligé de consigner l'heure du berger, l'autre qu'il a emprunté de l'argent à la princesse. Voilà de médiocres garanties. Elles risquent de ne pas prévaloir contre des témoignages qui émanent de Bernardin lui-même et que M. Souriau, suivant une méthode commode et dont il abuse, écarte tout uniment.

C'est en fouillant les papiers du Havre que M. Maury avait trouvé des notes retraçant dans un cadre allégorique une fête donnée par la jeune Églé un certain soir, ce soir même où le beau Tilé fut le plus heureux des hommes. Il est difficile de ne pas reconnaître dans le portrait du beau Tilé celui de Bernardin peint par lui-même. « Jeune, fait comme Adonis, un léger coton couvrait ses

joues comme la pêche. Il portait un gros bouquet; il l'offrit; elle l'accepta et le mit sur son sein. Il rougit en prenant sa main et elle rougit aussi. Ainsi il était tour à tour poursuivant, poursuivi. Bientôt les yeux ne virent plus que les yeux. Deux tables étaient sous d'épais feuillages... » Ces galanteries mythologiques reçoivent leur commentaire très précis d'une lettre de Bernardin à son ami Duval, publiée naguère par Sainte-Beuve. « Je vous dirai, mon cher ami, car je ne vous cache rien, que j'ai fait ici une inclination qui pourrait mériter le nom de passion. Elle a produit de bons effets en ce qu'elle m'a guéri de mes vapeurs. C'est donc un bon remède à vous enseigner que l'amour et l'amour satisfait. » Bernardin s'est-il vanté ? Nous n'y étions pas et il est toujours délicat de se montrer sûr de ces choses-là. Toujours est-il que Bernardin se rendit promptement insupportable à sa princesse. Il la poursuit d'assiduités compromettantes, qui lui valent un congé vingt fois signifié. Nous avions déjà plusieurs lettres de la princesse à Bernardin, toutes plus désobligeantes les unes que les autres. M. Souriau en publie de nouvelles qui sont exactement de la même encre. Cette sécheresse de ton lui semble la preuve irrécusable que le cœur de Marie Misnik ne s'est jamais ému. Comme il serait plus humain d'y voir l'irritation d'une femme qui, ayant cessé d'aimer, oublie qu'elle ait jamais eu

de l'amour, et tient pour injure le souvenir que lui en rapporte une insistance importune! « Je ne répondrai pas à toutes les choses singulières que vous me dites. Tout raisonnement, tout conseil est inutile avec vous. » Elle n'a qu'un désir, c'est que Bernardin s'en aille : le plus loin sera le mieux. Quand elle le sait revenu en France, elle l'en complimente en des termes dont il est impossible de ne pas goûter l'impertinent persiflage : « Je vous fais des compliments bien sincères sur votre retour dans votre patrie. Avouez que votre âme s'est remplie de joie à la vue de votre pays natal. On s'en plaint souvent, on veut y renoncer, mais on retrouve toujours au fond de son cœur un sentiment qui nous ramène vers cet objet de notre amour. » La jeune Églé s'entendait assez bien à la raillerie. Elle ne fut tout à fait contente que lorsqu'elle apprit le départ de son amant pour l'Ile de France. Bernardin voguait vers les Tropiques : elle sentit qu'à mesure la Pologne devenait pour elle un séjour délicieux.

L'aventure, en dépit de M. Souriau, prêtera longtemps encore à la controverse; en revanche, il en est une autre dont la nature ne laisse aucune place au doute. Les biographes de Bernardin l'avaient ignorée, et elle forme l'épisode le plus piquant du présent livre où elle est contée tout au long. Il faut savourer cette histoire des relations de

Bernardin avec l'intendante Poivre. Lorsqu'il débarqua à l'Ile de France, Bernardin y fut accueilli par l'intendant, homme remarquable quoique affublé du nom de M. Poivre, et qui lui rendit les plus grands services, entre autres celui de l'initier à la botanique. Les notes que préparait Bernardin en vue de son *Voyage* sont pleines de mentions flatteuses à l'adresse de M. Poivre ; elles n'ont laissé aucune trace dans la relation publiée. On s'était demandé d'où venait cette suppression; et l'on admettait, sur la foi d'Aimé Martin, que M. Poivre avait dû se détacher de son protégé, à la suite de quelque calomnie dont il ne lui avait pas laissé le moyen de se justifier. « M. de Saint-Pierre prit à regret le parti de se retirer d'une société qui avait pour lui tant de charmes : ceci explique pourquoi, dans la relation de son voyage, il ne parle pas de M. Poivre dont il croyait avoir à se plaindre. » Le motif qu'il avait pour se plaindre de M. Poivre, nous le connaissons maintenant, et il est sans réplique : c'est qu'il avait essayé de lui prendre sa femme et n'y avait pas réussi. Cette femme était une honnête femme. Nous avons ses lettres. La lecture en est instructive et réjouissante. Aux épisodes romanesques, dont brillait la jeunesse de Bernardin, elles ajoutent l'épisode de comédie.

Dans ce siège en règle d'une vertu qui se défend, Bernardin commence par mettre en œuvre les

procédés classiques : menues attentions, petits cadeaux, commerce épistolaire. Ayant résolu de prendre Mme Poivre pour confidente de ses malheurs, il se met en devoir de l'apitoyer par le récit de ses déceptions. Mme Poivre, répond à ces jérémiades avec un rude bon sens : c'est une personne énergique et qui n'aime guère les pleurnicheries. Bernardin imagine de lui prêter des livres : *Grandisson*, dont il attendait les meilleurs effets, ne produit qu'un effet d'ennui. Puisqu'il ne réussit pas à intéresser sa sensibilité, Bernardin essaie de tenter la vanité de Mme Poivre, et il lui annonce qu'il va la célébrer en vers. Il est immédiatement rebuté. « Je vous prie en grâce de ne point me chanter. Je n'ai guère l'encolure d'une héroïne. » Bernardin était opiniâtre : il fait lire à Mme Poivre tout ce qu'il a écrit, l'esquisse du *Voyage à l'Ile de France* et un mémoire qu'il avait adressé au ministre de la Guerre. Pour sa récompense, il sollicite une invitation. C'est alors qu'excédée, cette excellente ménagère, qui n'avait ni le temps ni le goût de songer à la bagatelle, éclate enfin et expédie à son indiscret soupirant cette lettre d'une si admirable clarté : « Je vous en supplie, monsieur, ne m'écrivez pas si souvent. J'ai beaucoup, beaucoup d'affaires, mes meilleurs domestiques malades, et j'ai à peine le temps d'écrire à mon mari. Vous me tourmentez furieusement pour venir ici... Ma mai-

son est faite pour recevoir les honnêtes gens, mais pas plus les uns que les autres, excepté mes amis... Mais, je vous l'avoue tout naturellement, mon inclination ne me porte point à être la vôtre. J'aime les gens qui ne se mettent point en peine de ce qui se passe dans mon cœur, qui ne veulent point que je sois leur amie par force, qui ne prennent point de simples égards ou des plaisanteries pour de l'amour, à qui je peux dire « je vous aime », sans qu'ils le croient, qui peuvent me le dire, sans croire que cela flatte ma vanité, qui viennent dîner avec moi avec plaisir et s'en vont d'un air aussi joyeux. » Bernardin ne se tint pas pour battu. Que lui fallait-il ? Seulement il changea ses batteries. Et voilà que se découvre, chez le sensible chevalier, un coin de l'âme d'un roué. C'est par ses vertus qu'il va attaquer Mme Poivre. Elle est charitable : il lui offre de l'argent pour ses pauvres. La bonne dame ne manquait pas de clairvoyance et savait, au besoin, pratiquer une sorte d'ironie, bien portante comme elle-même, et de belle humeur. « Je vous félicite de tout mon cœur de la bonne idée que vous avez de faire un présent à Jésus-Christ, car les pauvres et lui c'est la même chose. Permettez-moi de vous conseiller de remettre tout bonnement la somme à M. Coutenot. C'est à lui à qui je la remettrais, si j'en étais dépositaire. » Mme Poivre était pieuse : Bernardin la prévient qu'il l'ins-

titue sa directrice de conscience. Il fallut qu'elle le mît à la porte. Ainsi finit la comédie. On ne saurait trop remercier M. Souriau de nous en avoir donné le régal. C'est beaucoup d'avoir remis dans son jour cette figure de bourgeoise à l'ancienne mode. Quant à savoir si, comme se le demande M. Souriau, Bernardin sort de l'aventure grandi ou diminué, il y a quelque apparence que cette histoire le grandit surtout en ridicule.

Bernardin, en désespoir de cause, avait demandé à Mme Poivre de le marier. La question du mariage fut pour lui, comme on sait, pendant de longues années, la grande affaire. A peine devint-il célèbre, il fut très demandé ; mais il avait sur le mariage des idées personnelles et précises : il posait ses conditions. Pour les accepter, il fallait l'âme résignée, soumise et passive de Félicité Didot. L'histoire de ce mariage nous est fort bien connue, et il y a beau temps que nous ne doutons pas que la première femme de Bernardin n'ait été fort à plaindre. M. Souriau prétend au contraire avoir trouvé dans les fameux papiers du Havre la preuve du bonheur de Félicité, la bien nommée. Jadis Aimé Martin, s'indignant qu'on eût pu accuser le peintre des *Harmonies de la Nature* d'avoir fait le malheur d'une femme, protestait que, pour fermer la bouche aux calomniateurs, il suffirait de publier les lettres si tendres, si touchantes, que les deux

époux s'adressaient dans les plus petites absences. Une malchance veut que, plus on nous fait connaître de ces lettres, et plus leur témoignage est accablant. Le regretté Jean Ruinat de Gournier en a publié récemment de décisives. Celles que transcrit M. Souriau ne sont qu'une longue plainte. Le fait est que, confinée dans des occupations de servante, obligée de renoncer à la vie de Paris pour vivre dans une île dont la solitude agréait aux goûts champêtres et à la misanthropie de Bernardin, mais dont l'humidité était meurtrière à la santé d'une femme de complexion délicate, Félicité, qui avait songé à divorcer, est morte en partie victime de l'égoïsme de son vieil époux. Il ne suffit pas, pour innocenter Bernardin, de noter que dans l'année qui suivit, et comme il s'apprêtait à contracter une nouvelle union, il invita sa belle-mère, Mme Didot, au repas de noces. Ce second mariage sera d'ailleurs l'exacte contre-partie du premier. C'est ici le barbon amoureux d'une jeunesse. Bernardin se retrouve poète pour faire aux vingt printemps de Mlle de Pelleporc l'offre de ses soixante-trois hivers. « Mon âge, je le sais, est disproportionné au vôtre. Mais le jeune chèvrefeuille pare de ses fleurs le tronc d'un vieux chêne, et le chêne à son tour le protège contre les tempêtes. » Au rebours de la première Mme de Saint-Pierre, la seconde fit de son mari

tout ce qu'elle voulut : elle le chargea de ses commissions et l'emmena à la messe.

Un des traits que la nouvelle biographie de Bernardin de Saint-Pierre met vigoureusement en relief, c'est sa manie d'enragé solliciteur, et c'est l'art qu'il a de courir, sous tous les régimes, la carrière des places. On savait déjà qu'il se brouilla avec les philosophes, parce que Turgot ne lui avait pas procuré un emploi; mais voici la lettre qu'un beau jour reçut de lui Mme Necker : « Madame, mes amis s'étonnent qu'ayant quelque part à votre estime, M. Necker ne fasse rien pour moi. Ils disent qu'il y a dans la finance assez d'emplois lucratifs qui ne demandent aucun talent et qui donnent assez de loisir pour cultiver les miens. S'il est donc vrai que M. Necker me veuille du bien, déterminez-le à m'en faire. Il est impossible qu'on vous refuse; les femmes règnent ou par la beauté, ou par l'esprit, ou par la vertu; pourriez-vous échouer, vous qui réunissez, par un assemblage si rare, ce triple pouvoir? » Ce mélange de flagornerie, de cynisme et de brutalité en dit long sur un caractère. Comme on le voit, c'est aux sinécures qu'allaient tout droit les préférences de Bernardin. Il fut pensionné par l'ancien régime ; et on le voit à cette époque très persuadé que la tyrannie est le meilleur des gouvernements. La Révolution le combla de ses faveurs et il serait inexact de

dire qu'il sut alors se faire « oublier »; il se rappela au contraire aux dispensateurs de la manne officielle, et de la façon la plus fructueuse. C'est alors qu'il obtient le plus de places, au Jardin des Plantes, à la Bibliothèque nationale, à l'École normale, à l'Institut. Ses fonctions viennent-elles à être supprimées, ce n'est pas une raison — d'après lui — pour qu'il ne continue pas à en toucher les émoluments. La Convention pensa comme lui. Au surplus, par la suite, cela n'empêchera pas Bernardin de se donner pour une victime de la Terreur et de solliciter, à ce titre, les faveurs du Premier Consul, dont il est vrai de dire qu'il est subitement devenu le partisan le plus enthousiaste.

La connaissance de l'homme que fut Bernardin est surtout pour amuser notre curiosité : ce qui importe, c'est la nature de son œuvre et c'est l'influence qu'elle a exercée. Une partie de cette œuvre est posthume et a été publiée par les soins d'Aimé Martin; l'éditeur en a usé avec le texte de Bernardin comme on faisait alors; c'est dire qu'il y a fait toute sorte d'arrangements et embellissements. Mais n'était-il pas de la famille? Il a tronqué, altéré les lettres dont se compose la *Correspondance*. Il a corrigé les opuscules inédits. Il s'est surtout exercé sur les *Harmonies*. Ce livre étant celui dont on s'est le plus servi pour railler Ber-

nardin de Saint-Pierre et l'abus qu'il fait du système des causes finales, il n'est pas sans intérêt de constater que quelques-unes des niaiseries dont il est émaillé sont, non pas de lui, mais de son éditeur. Toutefois il faut bien reconnaître que la critique a toujours tenu peu de compte des *Harmonies* dans le jugement qu'elle a porté sur Bernardin : elles ne font en effet que continuer, paraphraser et alourdir les *Études de la Nature.*

Entre le *Voyage à l'Ile de France*, qui est une ébauche, et les *Harmonies*, qui sont souvent un rabâchage, Bernardin est l'homme d'un seul livre, de ces *Études* où il a fait rentrer *Paul et Virginie* et *la Chaumière indienne*. A coup sûr, il s'y montre savant médiocre et théoricien discutable; il y est pour la cause de la Providence un avocat souvent compromettant, et il pousse jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'absurde, la thèse d'après laquelle le sentiment est supérieur à la raison. Mais cette méthode, de peu de valeur pour une apologie, se trouvait être par ailleurs aussi neuve qu'opportune. C'était ramener les esprits à l'émotion religieuse par le chemin de la beauté, et les préparer à goûter l'esthétique du christianisme. Bernardin n'était pas un croyant, s'il n'était pas un athée. Il s'arrêtait au déisme, et il avoue, à l'occasion, qu'il hait fort les prêtres. Le récit d'une visite qu'il avait faite, en 1775, à la Trappe, n'en

est que plus significatif; nous y prenons sur le vif l'émotion de l'artiste. Il arrive à la tribune des étrangers dans la chapelle : « Un écriteau y commande le silence, mais il n'en est pas besoin. On y est frappé en arrivant d'une religieuse et profonde mélancolie... Les Pères Blancs étaient debout dans leurs stalles : au haut des piliers étaient quelques statues de saints habillées comme eux. Les premiers étaient si immobiles qu'on doutait si c'étaient des statues qui étaient dans les stalles ou des moines dans les niches, etc. » Y a-t-il dans cette manière de n'envisager le culte que par son appareil extérieur quelque chose qui choque les âmes vraiment pieuses, et l'optimisme foncier de Bernardin n'est-il pas en contradiction absolue avec le principe même du christianisme? Il se peut. Toutefois cette religiosité était déjà un soulagement pour tous ceux qui souffraient de la sécheresse du rationalisme et de l'agressive étroitesse de l'irréligion. C'était un acheminement. Aussi n'est-ce pas seulement parmi les femmes que les *Études* provoquèrent l'enthousiasme : le clergé sut gré à cet allié imprévu. Bernardin gardait toutes les lettres qu'on lui adressait : il en reçut d'humbles prêtres qui le remerciaient du bien qu'il avait fait aux âmes; d'autres émanaient des premiers dignitaires de l'Église. C'est, plus de quinze années à l'avance, ce qui devait se repro-

duire à l'occasion du *Génie du Christianisme*. Et ainsi se précise la place que tient Bernardin entre Rousseau et Chateaubriand.

Des *Études de la Nature* se dégageait une esthétique nouvelle. C'était déjà l'exaltation de la sensibilité avec toutes ses conséquences. La tendance à la mélancolie : « Je suis plus ému du coucher du soleil que de son lever. En général les beautés vives et enjouées nous plaisent, mais il n'y a que les mélancoliques qui nous touchent. » Le sentiment du mystère : « Ce ne sont pas les tableaux les plus éclairés, les avenues en ligne droite, les roses bien épanouies et les femmes brillantes qui nous plaisent le plus; mais les vallées ombreuses, les routes qui serpentent dans les forêts, les fleurs qui s'entr'ouvrent à peine... » Le sentiment de l'infini, grâce auquel « nous aimons à voir tout ce qui nous présente quelque progression »; c'est lui qui se mêle à cette vague tendresse que Bernardin répand sur toute la nature et qu'il y fait flotter à l'état de rêverie; c'est lui qu'il retrouve à la base de ce plaisir que cause la vue des ruines. La description du château de Lillebonne, dans cette douzième *Étude*, est une eau-forte à la manière romantique. Et c'est ici que nous touchons au mérite essentiel du livre; plus que dans les idées de système, plus même que dans l'expression des sentiments, il est dans les

descriptions, dans l'art de rendre le paysage avec des mots. C'est par là que Bernardin est tout à fait original et qu'il représente, dans la suite de l'histoire de la littérature, un anneau nécessaire. La transformation de la sensibilité, celle de l'idéal littéraire s'opéraient en dehors de lui. Mais, sans lui, quelque chose aurait manqué à l'art de décrire la nature extérieure.

Au surplus, Bernardin de Saint-Pierre eut conscience des nouveautés qu'il apportait et de l'importance de ce travail auquel il se livrait sur les mots ; c'est un des points qu'éclaire le mieux l'étude de ses manuscrits. A mesure qu'il avance dans son œuvre et devient plus maître de son talent, il se montre aussi plus difficile pour lui-même et plus scrupuleux. Pour un seul morceau de *Paul et Virginie*, les deux enfants sous l'ondée, M. Souriau a compté sur un seul feuillet quatre brouillons successifs, quatre états de la même gravure. Une fois de plus, nous constatons qu'il n'y a pas de grand écrivain sans le souci de la perfection et que le précepte du vieux Boileau reste toujours vrai.

Pour forger la langue de la description, il fallait d'abord des qualités particulières de vision ; depuis deux siècles, on regardait sans voir. Bernardin apportait avec lui ce don initial. Mais les conditions de vie où il se trouva l'ont sans doute aidé à le manifester et à le développer. C'est ici que ses

voyages lui servirent; et le premier avantage qu'il tira d'avoir erré aux contrées lointaines, ce fut d'ouvrir les yeux aux aspects des paysages de France. Rien de plus instructif en ce sens que ce passage par lequel il terminait la lettre vingt-septième du *Voyage à l'île de France* et qu'il supprima dans l'édition : « Adieu, terres bouleversées de l'Afrique... îles sauvages habitées par des oiseaux marins criards; adieu, vents éternels des tropiques, horizons sans bornes, vastes mers; adieu, adieu, je suis au rivage. Oh! que l'air natal est doux, que j'ai de plaisir à marcher sur ce gravier!... Que ces bois de chênes et de châtaigniers ombragent bien la cime de ces coteaux! Que ces longues avenues de pommiers sont rouges de fleurs! J'aime jusqu'à la terre de ces enclos couverts de roses sauvages et de ronces pendantes. » Il lui avait fallu revenir des Tropiques pour découvrir la Normandie. Le contraste l'avait rendu attentif à l'aspect du paysage de chez lui ; plus tard seulement, il s'engouera pour ce décor exotique, qui d'abord l'avait étonné ou indisposé. Mais, français ou exotiques, Bernardin a regardé ces paysages comme personne avant lui n'avait fait : il a su noter les lignes et les couleurs de ces paysages, les nuances de ces couleurs, suivant l'époque de l'année et l'heure du jour. Il a distingué les espèces des arbres et celles des herbes. Par cette façon de s'attacher au détail,

de remarquer chaque particularité et de la rendre telle qu'elle est, il en est venu à apercevoir un univers dans un fraisier et un monde dans une prairie. Le premier il a discerné, dans le sourd et confus bouleversement d'une tempête, toute sorte d'aspects dont chacun a son caractère propre. Le premier il a démêlé, dans la grisaille impalpable d'un nuage, toute une architecture, des palais aux mille formes et aux mille teintes. Il a perçu les bruissements et les parfums de l'air. Il a été le « maître à décrire » des prosateurs et des poètes du XIXe siècle. C'est chez lui que Chateaubriand, Lamartine et tant d'autres ont fait leur rhétorique.

Aussi est-il probable qu'on perd son temps à tâcher de faire passer Bernardin pour un brave homme. Tout l'effort auquel se livre son avocat pour y arriver aboutit à un résultat justement opposé. Le chevalier de Saint-Pierre, au temps de sa jeunesse, a été un chevalier d'aventures tout à fait selon la définition du XVIIIe siècle. Le bonhomme Bernardin, dans la dernière partie de sa vie, a été du nombre de ces écrivains sensibles dont toute la sensibilité se dépense dans leur littérature, en sorte qu'il ne leur en reste plus pour la pratique de la vie. Depuis que nous sommes assurés de posséder le véritable portrait de Bernardin de Saint-Pierre, ce qui nous frappe c'est de voir combien il ressemble à celui que nous nous étions habitués à tenir pour tel.

Nous n'accorderons pas davantage à M. Souriau qu'il soit nécessaire de biffer toute la correspondance déjà publiée et toute l'œuvre posthume de Bernardin de Saint-Pierre : il ne faut pas trop nous demander. Mais nous sommes tout prêts à convenir que les indications fournies par M. Souriau seront précieuses pour qui voudra nous donner quelque jour une édition critique d'un écrivain qui peut-être n'est pas encore mis tout à fait à son rang. Bernardin de Saint-Pierre a une part à revendiquer dans toute la littérature poétique et descriptive du XIX[e] siècle. Avouons-le : nous lisons peu les *Études de la Nature* dans le texte qu'il en a donné ; mais nous les savons par cœur sous la forme où les ont transcrites ses disciples, plus glorieux que lui.

15 juillet 1905.

L'AVÈNEMENT DE BONAPARTE

C'est le titre du grand ouvrage auquel restera attaché le nom de M. Albert Vandal. On n'a pas oublié la curiosité et l'émotion que souleva naguère la publication du premier volume consacré au dix-huit Brumaire. L'historien y présentait les faits sous leur jour véritable, c'est-à-dire d'une façon précisément contraire à celle qu'ont accréditée la légende, la mauvaise foi et l'intérêt des partis. Le second volume, qui paraît aujourd'hui même, et dont la mise au point n'a pas coûté à l'auteur moins de cinq années d'un travail opiniâtre, ne lui est inférieur ni en mérite ni en intérêt. Les événements qui y sont retracés vont du lendemain du dix-huit Brumaire au lendemain de Marengo. Sur cette période décisive de la vie de Bonaparte et de celle de notre pays, ce n'est pas assez de dire que le livre apporte une riche contribution d'idées et de faits : il renouvelle entièrement le sujet.

On sait quelle est la méthode suivie par M. Albert

Vandal. C'est celle d'un historien chez qui l'artiste complète l'érudit. Balzac pensait que le romancier doit faire concurrence à l'état civil. De même l'historien doit se conformer aux lois qui sont celles mêmes de la vie. La première est celle de la complexité des éléments qui, à chaque époque, créent les faits. M. Vandal s'applique à nous faire connaître tour à tour l'action des foules et celle des individus, la politique intérieure et la répercussion sur elle de la diplomatie ou des faits de guerre, Paris, la province, l'étranger, les projets de Bonaparte, les ambitions qui s'agitent autour de lui. Mais ce qui n'est pas moins important, c'est de nous faire assister à l'évolution des caractères et des idées, et de nous montrer comment peu à peu les événements façonnent les hommes. Cela est capital. Avec cette notion du successif et du changeant, c'est la vie qui rentre dans l'histoire, et avec elle la vérité.

L'opinion généralement admise, vulgarisée et popularisée en cent manières, est que Bonaparte, au retour d'Égypte, est rentré en France tout exprès pour étrangler la liberté, qu'il a accompli cette opération au dix-huit Brumaire, que désormais, ne rencontrant plus d'opposition sérieuse, il a infligé son despotisme à la France et confisqué à son profit la Révolution.

Ce sont autant d'erreurs.

Le coup d'État n'avait pas été conçu, il ne fut pas préparé par Bonaparte. Sieyès et ses amis l'avaient imaginé et avaient fait choix de Joubert pour l'exécuter. Porté au pouvoir par ceux que M. Vandal a si heureusement appelés les « révolutionnaires nantis », quelle conduite Bonaparte y va-t-il tenir? D'abord, il fera son apprentissage. Car il est tout à fait neuf dans ce monde politique où il est brusquement tombé. Il n'en connaît encore ni le personnel, ni les procédés, ni les affaires, ni les intrigues. Il va tâtonner, s'informer, établir peu à peu son jugement sur ceux dont il fera plus tard les instruments de sa politique. Il ne faut donc pas lui attribuer, dès le début, cette manière tranchante ou foudroyante qui, plus tard, sera la sienne. De même, on a coutume de célébrer cette espèce d'intuition qui lui permet de décider aussitôt sur toutes les questions et d'étonner les spécialistes. M. Vandal n'admet pas chez Bonaparte cette « omniscience instantanée ». Il avait, pour tout ce qui concerne l'administration, des parties d'ignorance totale. Son mérite fut de s'en rendre compte, par conséquent d'appliquer son génie et sa puissance de travail à se mettre au courant des affaires, à les étudier à fond et par l'intérieur.

C'est à coup sûr un spectacle attachant et neuf que celui des incertitudes, des hésitations, des contradictions et des atermoiements de ce débutant

qui s'appelait Bonaparte. Mais dès lors, et dès ces premiers jours, un principe, dont il ne se départira plus, domine sa politique. Entièrement dévoué à l'intérêt général, et décidé à travailler au bien de cette France dont les destinées lui sont remises, il ne compte pour cette œuvre de salut que sur une méthode, celle de la modération, de la conciliation, du juste milieu.

A vrai dire, dans la France du Directoire, il n'y avait plus rien. Les tableaux qu'a tracés à plusieurs reprises M. Vandal, de l'anarchie universelle et de la détresse publique, sont d'une précision de détails et d'une intensité d'évocation qu'on n'oublie plus. Telle était la France, ainsi que l'avaient faite les factions violentes. Il fallait prendre place entre les partis. C'est ce que Bonaparte a su voir, et c'est ce qu'il aura la prudence et la souplesse de faire. Restez le plus possible au milieu ! écrivait-il au commandant de l'Ouest, et, par ces mots, il se caractérisait lui-même, tel qu'il allait être pendant cette période de son gouvernement : « Le bon sens impérieux, le juste milieu s'appuyant sur la force, une volonté inexorable au service d'idées larges, un modéré autoritaire. Entre les partis encore acharnés à s'entre-détruire, entre les violences et les exagérations de tout genre, entre les fauteurs d'anarchie révolutionnaire et les réacteurs forcenés, voici que s'élève le grand modérateur à poigne. »

De là, le libéralisme qui préside au choix de ses fonctionnaires. Les consuls avaient à remplir une tâche effrayante, et sans précédent : composer tout un personnel administratif et judiciaire, nommer d'un seul coup tous les administrateurs des départements, les maires, les municipalités, les juges. Bonaparte aura soin de placer à la tête de chaque département un homme étranger au pays, et par conséquent aux luttes et aux violences locales : il s'adressera aux modérés de toutes époques et de toutes nuances. De là encore, ce souci de dégager, en toutes occasions, une opinion moyenne et de s'y tenir. Cet absolutiste avait le génie de la transaction. Il savait, en effet, que tout règlement durable comporte une part d'accommodement. En conseil d'administration, quand les opinions contraires s'étaient entrechoquées, il invitait à chercher un « système conciliatoire ». Bon sens, esprit de conciliation et de modération, par dévouement à la chose publique, c'est l'âme même du gouvernement de Bonaparte, premier Consul.

Il tint à une victoire du général que cette œuvre ne fût pas tout d'un coup ruinée. Car il s'en faut que les partis ou les rivalités eussent désarmé. Au contraire, Bonaparte est entouré d'ennemis. Ceux-ci n'attendent qu'une occasion pour prendre leur revanche. Le départ de Bonaparte pour la seconde campagne d'Italie va la leur offrir. Qui le premier

Consul n'a-t-il pas contre lui? Ce ne sont pas seulement les royalistes et les jacobins, décidés à se débarrasser de lui par un guet-apens; ce sont encore ceux-là mêmes qui l'ont poussé au pouvoir, les brumairiens mécontents de s'être donné un maître; ce sont les collègues, les ministres, les généraux, les frères de Bonaparte. Qu'il soit vaincu, c'est fini de son gouvernement; et on lui prépare un successeur. Cambacérès a son candidat. Fouché s'est assuré du concours de Bernadotte.

A toutes ces conspirations, à ces basses intrigues et à ces louches combinaisons, Bonaparte répondit à sa manière, en gagnant la bataille de Marengo. Cette victoire enthousiasma Paris. L'effet en fut immense, immédiat et durable : ce fut justement d'affermir l'autorité de Bonaparte, d'ouvrir devant celui-ci des perspectives nouvelles et déjà infinies. Il y aura maintenant un Bonaparte d'après Marengo, qui ne reniera pas sa politique précédente, mais qui, au contraire, l'appliquera désormais avec une décision et une ampleur encore insoupçonnées. Vis-à-vis des partis extrêmes il n'usera plus de ménagements. Il frappera impitoyablement toutes les oppositions. Mais à cette explosion d'autorité correspondra « un nouvel et immense élargissement de sa politique. Plus hardiment, il va se dégager des passions et des préjugés qui l'entourent, rouvrir la cité à des classes

entières de proscrits et mettre la main aux grands actes de pacification qui feront de son consulat comme une succession d'Édits de Nantes... Devant lui, le passé et le présent se disputaient la France. Son art est de discerner dans le passé ce qui peut revivre et dans le présent ce qui doit nécessairement survivre, de les combiner et de les ajuster ». La France était profondément catholique, il va lui rendre son culte. Elle aspirait, depuis des siècles, à un régime administratif d'où fût banni l'arbitraire. C'est ce souhait séculaire que Bonaparte va réaliser. « On a dit de lui souvent, nous fait remarquer M. Vandal, qu'il organisa la Révolution. En matière d'administration, c'est le contraire qu'il faudrait dire : il organisa l'ancien régime. » Homme nouveau, il retrouvait le sens de la tradition. Bien loin d'être un accident au milieu de l'histoire de France, il reprenait l'œuvre des siècles, il rentrait en communion avec l'âme atavique. Et c'est bien pourquoi, à défaut des politiciens, il avait pour lui la masse anonyme et obscure, les ouvriers de Paris, les paysans, les petites gens, tous ceux qui devinaient en lui le pacificateur, et qui ne séparaient plus de sa cause celle de la cohésion nationale. Un désir grandissait dans le peuple d'assurer à cette puissance réparatrice la durée. En même temps et sous la poussée des mêmes influences, l'idée césarienne germait dans le

pays et dans le cerveau de César : Napoléon perçait sous Bonaparte.

Le lecteur du nouveau livre de M. Vandal aura-t-il plus d'une fois l'occasion d'établir avec la crise que nous traversons de singuliers rapprochements? C'est l'utilité de l'histoire qu'elle éclaire le présent. Pour ce qui est de l'auteur lui-même, il n'a voulu que faire œuvre d'évocateur du passé : rien n'est venu troubler sa sérénité. Son grand ouvrage prend place parmi ces travaux, d'une conséquence considérable, grâce auxquels nous commençons à nous faire une idée plus juste de l'époque révolutionnaire et de ce qui a suivi. Taine a montré — en soulevant quelles haines, on le sait ! — que la France ne date pas de la Révolution. Albert Sorel a prouvé, avec un luxe de démonstration, que la France révolutionnaire a dû reprendre la diplomatie de l'ancien régime. Grâce à M. Vandal, Bonaparte nous apparaîtra désormais comme l'agent nécessaire de la conciliation entre les deux Frances.

17 juin 1907.

UNE HISTOIRE DE 1815

C'est un art d'écrire l'histoire. Certes, il ne manque pas de très savants hommes pour prétendre que l'historien doit se borner à reproduire les documents sans jamais les mettre en œuvre, et surtout se défendre comme de la peste d'avoir du talent. Le conseil est séduisant et facile à suivre ; il sera écouté ; il l'est. Mais d'ailleurs, si depuis Taine, Renan, Fustel de Coulanges, nous avons une école d'historiens comparable à celle de la première moitié du XIX[e] siècle, c'est que, grâce à ces maîtres écrivains, nous avons repris le goût des grandes compositions ordonnées et pareilles à des organismes, et que la notion de l'art est rentrée dans la conception de l'histoire. On a publié, au cours de ces dernières années, de remarquables travaux historiques ; ce serait en méconnaître la nature que d'en renvoyer l'étude aux spécialistes : ils relèvent de la critique littéraire, au même titre que les œuvres de nos romanciers ou de nos dramatistes.

L'objet même que poursuit l'historien est de

rendre au passé les couleurs de la vie : il faut qu'il nous montre des êtres de sensibilité, de volonté et d'action, qu'il nous fasse assister au conflit des passions et des intérêts, qu'il brosse des tableaux, qu'il reconstitue des scènes. Il conte, il peint, il intéresse, il émeut. Les romantiques, de Chateaubriand à Augustin Thierry et à Michelet, l'avaient bien compris : aussi est-ce à leurs théories et à leurs exemples que l'on songe d'abord, quand on envisage l'histoire comme un genre littéraire. Ils faisaient la part trop large à l'imagination ; ils mêlaient indûment leurs fantaisies aux données réelles ; ils s'engageaient trop de leur personne dans leurs récits. Mais c'était surtout une question de nuance et de mesure. Au reste, depuis le temps où ils ont écrit, les sciences qui servent à l'écrivain pour préparer son travail n'ont cessé de progresser : les méthodes de recherche se sont perfectionnées ; la littérature, de lyrique qu'elle était, est devenue réaliste ; nous avons le culte du fait et du petit fait. La manière d'écrire l'histoire a donc pu se modifier sensiblement, et prendre la marque d'aujourd'hui. Pour la définir, pour en démêler les caractères et les procédés, on ne saurait choisir de modèle plus significatif que cette histoire de *1815*[1],

[1] Henry Houssaye : *1815*. I. *la Première Restauration, le Retour de l'île d'Elbe, les Cent-Jours*. — II. *Waterloo*. — III. *la Seconde abdication, la Terreur blanche*, 3 vol. in-8° (Perrin).

dont M. Henry Houssaye, après n'y avoir consacré guère moins de vingt années, vient de nous donner le dernier volume.

Il faut lire l'ouvrage d'ensemble ; c'est le moyen d'en apprécier le mérite de composition, l'équilibre et l'harmonie. Ce récit d'histoire, qui vaut d'abord par l'exactitude de l'information et par la sûreté de la critique, nous frappe tout de suite par les ressources merveilleuses que le sujet même en devait offrir au talent d'un écrivain. Sans doute, pour choisir ce sujet, l'historien a eu surtout des raisons tirées de ses précédents travaux ; et nous n'oublions pas qu'il avait, au préalable, fait revivre les grandes journées de la campagne de 1814 ; toutefois on ne serait pas étonné qu'il y eût été, en partie, amené par un instinct d'artiste. Car cette extraordinaire aventure des Cent-Jours tient dans des limites précises : elle a, comme un drame de la scène, son prologue, son point culminant, son douloureux épilogue. Dans ce court espace de temps, la lumière est projetée à flots sur les hommes et sur les événements. Et, dans le cadre ainsi limité par la nature même des choses, l'auteur pouvait faire tenir à la fois tous les éléments dont se compose, à chaque heure du temps, la vie publique d'un peuple. Tel est en effet le caractère qui distingue le livre de M. Houssaye. L'auteur a voulu, comme on eût dit jadis, faire un tableau d'histoire,

embrasser dans une vaste fresque l'ensemble d'une époque. D'autres, suivant une méthode d'abstraction d'ailleurs parfaitement légitime, écrivent l'histoire diplomatique, ou parlementaire, ou militaire, ou économique. L'historien artiste a besoin de nous montrer tous les éléments se pénétrant comme ils font dans la réalité. Il nous mènera tour à tour dans le cabinet du souverain, dans l'assemblée délibérante, sur le champ de bataille, dans les cérémonies, dans les fêtes, dans les rues des villes, dans les campagnes. Ces continuels changements de scène donneront au spectacle sa variété et son mouvement. Nous verrons le jeu des influences réciproques, des actions et des réactions. C'est de cette complexité même qu'est faite la vie.

Comment l'historien va-t-il nous en donner la sensation ? C'est d'abord par la multiplicité, par la précision et par la minutie des détails. Il ne néglige aucun des traits qui peuvent nous faire entrer dans l'intimité de ses personnages. Il sait par quelles hésitations ils ont passé avant de se déterminer, quels mobiles ont influé sur eux, quelles intentions dissimulait leur langage ou leur conduite. Il n'a garde pour cela de s'en remettre à la probabilité des déductions ; il n'avance rien qui ne repose sur les témoignages les moins suspects, documents d'archives, correspondances ou mémoi-

res. Autant que les faits, il affectionne les chiffres. Qu'il s'agisse de l'effectif des troupes, des armements, des subsistances, ou des ressources du Trésor, il nous en fournit le compte exact. Il ne croit pas inutile de décrire l'uniforme du soldat, le costume du demi-solde ou celui du garde royal. Il ne redoute ni les énumérations, ni les inventaires. C'est cela qui donne au récit sa base solide ; de l'accumulation de ces traits précis résulte une incomparable impression de réalité.

M. Houssaye se défend d'avoir aucune espèce d'imagination et se déclare incapable de rien inventer. C'est qu'il y a des petits faits qui en disent plus long que toutes les inventions, et des anecdotes significatives qu'il suffit de placer en leur lieu. Aux Tuileries, où l'on attend l'Empereur échappé de l'île d'Elbe, le personnel de la ci-devant Cour impériale se trouve réuni comme par enchantement. « Avec une joie enfantine, les femmes parcourent la salle des Maréchaux, la galerie de Diane, la salle du Trône, tous ces lieux de fête où a brillé leur beauté. Dans la salle du Trône, elles remarquent que les fleurs de lys du tapis sont seulement appliquées. On arrache une fleur ; une abeille apparaît. Ces femmes en grande toilette se mettent gaiement et fébrilement au travail. En moins d'une demi-heure, le tapis redevient impérial. » Lorsque l'abdication est déjà signée et l'Em-

pereur prêt à quitter Paris, le peuple, qui lui reste invinciblement attaché, ne veut pas croire à son départ. A cette époque, l'Élysée était séparé de la rue par un saut de loup et un mur bas ; comme le souverain déchu se promenait dans le jardin, « il vit accourir à lui, se jeter à ses genoux et embrasser les pans de son uniforme, un officier qui d'un bond avait franchi le saut de loup. Cet ardent jeune homme venait le supplier, au nom de tous ses camarades du régiment, de se mettre à la tête de l'armée. L'Empereur le releva en lui pinçant l'oreille avec bonté. « Allez, dit-il, rejoignez votre poste !... » Les anecdotes de ce genre abondent dans le récit : elles mettent subitement en lumière une situation, elles traduisent sous une forme sensible des sentiments, un état d'esprit.

Nous savons aujourd'hui à quel point chacun de nous est dépendant du milieu, accessible aux impressions du dehors. L'historien aura soin de peindre le décor, d'associer la nature aux actes des hommes. Comment imaginer le départ de l'île d'Elbe sans ce cadre d'une nuit propice ? « La lune qui s'est levée éclaire la rade. C'est une de ces radieuses nuits méditerranéennes, sans brume et sans nuages, où les montagnes, les arbres, les maisons se modèlent avec leurs plans distincts, leur relief et leurs couleurs, où la mer brasille et s'argente sous le bleu profond du ciel étoilé. De Porto-

Ferrajo on aperçoit le brick impérial toujours immobile. Enfin, un peu après minuit, une légère brise commençant à souffler, on voit les bâtiments se couvrir de toile et voguer lentement vers la haute mer... » Il y a plus. Ce ne sont pas seulement les êtres qui vivent, ce sont les choses ; elles ont une figure amie ou hostile : elles ont une âme faite de souvenirs. Les conseils qu'elles nous donnent, à certains jours, entrent pour une part dans nos décisions et contribuent à nous exalter ou à nous accabler. Lorsque Napoléon, sur le chemin de l'exil, se retire à la Malmaison, il la trouve telle encore qu'il l'avait habitée pendant le Consulat. « L'Empereur retrouvait les sites et les intérieurs qui lui étaient familiers, l'allée de tilleuls, l'étang aux cygnes, le temple antique, la salle du Conseil avec des trophées d'armes peints au trompe-l'œil, le salon décoré de scènes d'Ossian par Gérard et par Girodet, son cabinet de travail où tout était religieusement conservé dans l'état où il l'avait laissé, cartes déployées, livres ouverts, enfin sa petite chambre, attenant à celle de Joséphine. Chaque point de vue, chaque lieu, chaque objet le reportait à ces belles années du Consulat où les éclatantes faveurs de la Fortune séduite lui donnaient la croyance qu'il l'avait pour jamais asservie. » Pour cet esprit impressionnable et naturellement porté à voir en toutes choses l'intervention de la

fatalité, quelle occasion de surprendre dans sa propre destinée les extrémités des choses humaines ! C'est ainsi qu'autour des acteurs s'évoque le théâtre de leur action et c'est dans cette mesure que l'historien a le droit d' « imaginer », c'est-à-dire de mettre sous nos yeux des images complètes et concrètes.

Parmi ces acteurs du drame humain, il va sans dire que quelques-uns se détacheront au premier plan. Ce sont, quoi qu'on en puisse dire, les individus qui mènent les événements. Ce qu'il faut nous faire connaître d'abord, c'est le génie de Napoléon, c'est l'imprudence de Ney, c'est la perfidie de Fouché. Mais les individus eux-mêmes ne sauraient être isolés de l'ensemble et ç'a été longtemps le tort des historiens de négliger cet acteur anonyme et collectif : la foule. Elle occupe le fond du tableau, mais elle n'y est ni muette ni immobile ; les plus récentes découvertes de la psychologie comme de l'histoire ont eu pour résultat de nous révéler son rôle trop méconnu, et par suite d'associer plus intimement la nation à sa propre histoire. « Les monarques, les capitaines et les ministres, écrit justement M. Houssaye, ne sont pas les seuls personnages de l'histoire. Le peuple et l'armée y jouent aussi leur rôle. A côté de la Cour et du Sénat, il y a la place publique ; autour du quartier général, il y a le camp. Dans ce livre, qui est moins un cha-

pitre de la vie de l'Empereur que l'histoire de la France pendant une année tragique, j'ai cherché à peindre les sentiments des Français de 1815 et à marquer leur action sur les événements. Napoléon, Louis XVIII, Talleyrand, Fouché, Ney, Davout, Carnot restent au premier plan, mais non loin d'eux on voit les paysans, les bourgeois, les ouvriers, les soldats, comme dans le théâtre grec on voit près d'Ajax et d'Agamemnon le chœur des vieillards et des guerriers. » Si l'histoire de la Révolution est incompréhensible pour qui n'y discerne pas les frémissements de l'âme populaire, de même le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, la Terreur blanche ne s'expliquent que par l'intervention du personnage collectif, par l'enthousiasme ou par les colères de la foule.

Cette foule, l'historien doit en réveiller et, dans une certaine mesure, en partager les émotions. Car les faits ne se séparent pas de l'émotion qui les a causés ou de celle qui les a suivis. Avant de se traduire sous une forme matérielle, ils existaient déjà à l'état d'intentions ; ils se survivent ensuite par les souffrances, les regrets, les rancunes, les haines qu'ils ont laissées derrière eux. Le fait par lui-même n'est rien ; il reçoit toute sa valeur de l'impression qu'il a produite. Peut-être est-ce ici le moyen de résoudre une des principales difficultés que l'historien rencontre dans son travail. Car

lui demander de pousser l'impartialité jusqu'à l'indifférence, c'est lui proposer une gageure qui est perdue d'avance. Ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il ne transporte pas dans l'histoire du passé des sentiments et des idées qui sont d'aujourd'hui. Et à cet effet, le meilleur moyen est, sans doute, qu'il essaie de ressusciter des états d'âme qui ont été, à l'époque, un facteur essentiel des événements.

Reste un élément qui s'impose aux foules comme aux individus. Insaisissable et abstrait, il est quand même tout-puissant. Les théologiens y voient le dessein de la Providence, les déterministes l'enchaînement de la nécessité ; de quelque nom qu'on l'appelle, c'est la force des choses, la logique qui résulte des situations et qui domine les événements. Elle pénètre l'âme même des individus, et se traduit tantôt par cette foi irraisonnée dans le succès qui en est encore le plus sûr agent, et tantôt par cette lassitude où nous voyons volontiers un pressentiment. Elle est ainsi la raison dernière des triomphes et des catastrophes ; et c'est elle que nous verrons, tout au long de cette histoire, paralyser les meilleures volontés, faire échouer les entreprises les mieux conçues. Elle plane sur le drame comme la divinité antique.

Voilà, semble-t-il, quelques-uns des procédés par lesquels l'historien d'aujourd'hui travaille à

cette résurrection du passé » en quoi consiste l'histoire narrative. N'admettre dans le récit ni une ligne, ni une phrase, qui ne soit en quelque manière extraite de documents originaux, composer chaque scène par la juxtaposition de petits faits d'une authenticité indiscutable, restituer le décor, rendre à la foule sa place autour des individus, réveiller ses passions, la montrer aux prises avec des nécessités supérieures, — telle est la méthode que nous allons voir à l'œuvre dans cette histoire d'une année tragique de la vie française.

Le premier acte du grand drame de 1815 est tout de lumière et d'allégresse conquérante. C'est, de clocher en clocher, le vol de l'aigle. Depuis Grenoble, l'Empereur est reconnu, acclamé, fêté. Les bataillons qu'on envoie pour arrêter sa marche victorieuse contraignent leurs chefs à lui faire escorte. Aux jours les plus glorieux de l'Empire, il n'a pas connu un pareil déchaînement d'enthousiasme. Quand il arrive aux Tuileries, il manque d'être étouffé par la presse de ses adorateurs. « Enlevé, arraché de sa voiture, il est porté de bras en bras jusque dans le vestibule où d'autres bras le soulèvent et l'entraînent sur les marches de l'escalier. Un délire furieux possède ces hommes. Ils ont pour leur idole des caresses de tigres, jalouses et brutales. Pris entre le flot qui le pousse et la cohue qui, de l'étage supérieur, s'élance à sa rencontre,

Napoléon est dans le même danger qu'à son entrée à Grenoble, avec cette aggravation que l'espace est plus resserré. « Au nom de Dieu, crie Caulaincourt à Lavalette, placez-vous devant lui ! » Lavalette s'arrête, se retourne, se roidit contre l'avalanche et monte à reculons, précédant l'Empereur à une marche de distance et répétant sans cesse : « C'est vous ! C'est vous ! C'est vous ! » Lui, semble ne rien voir ni ne rien entendre. « Il se laisse porter, les bras en avant, les yeux fermés, un sourire fixe aux lèvres, comme en état de somnambulisme. » Car c'est bien un rêve qu'il vient de réaliser, une de ces prouesses qui sont un défi jeté à la raison.

Ce retour, quelque explication qu'on en donne, reste un prodige. Mais M. Houssaye lui rend son véritable caractère, en nous le montrant favorisé par le seul mouvement populaire. Il est inexact qu'il ait été le résultat d'un complot : résolu et préparé par Napoléon lui seul, il surprit les bonapartistes autant que les royalistes. Il n'a pas été davantage l'effet d'une conspiration militaire. Les maréchaux de Napoléon ne se souciaient nullement d'être troublés dans la possession de leurs charges et jetés dans de nouvelles aventures ; quant aux soldats, quels que fussent leurs sentiments, on ne pouvait en attendre une telle initiative. « Restés idolâtres de leur Empereur, ils frisson-

naient à l'idée de le trouver au bout de leurs fusils et se juraient de ne pas tirer sur lui ; mais, ayant perdu la volonté dans la longue accoutumance de la discipline, ils ne se déclarèrent que lorsqu'ils s'y sentirent encouragés par l'élan des populations. » C'est le peuple, ce sont les paysans et les ouvriers des villes qui sont venus au-devant de l'Empereur : c'est sous leur pression que tous les obstacles ont cédé.

Dans ce premier moment de communion avec le pays, Napoléon a retrouvé toute son activité et son énergie de décision. Mais ce moment ne dure pas. Dans l'enthousiasme populaire se mêlaient, au souvenir des gloires passées, la rancune contre les humiliations imposées par l'étranger, l'animosité contre le gouvernement des Bourbons, la crainte du retour à l'ancien régime. Cet enthousiasme, après quelques jours, a déjà commencé de décroître ; les résistances à la restauration de l'Empire s'accentuent ; on redoute la reprise de la guerre, dont le pays, depuis si longtemps, est si las! La confiance s'évanouit. Le mot d'ordre des mécontents, « Ça ne durera pas », s'impose à la masse. L'impression dominante est celle du provisoire. Elle se répercute sur Napoléon. C'est un des points le mieux mis en lumière par M. Houssaye, au cours de son récit, que le progrès de ce découragement, auquel il convient d'attribuer ce qu'on a

appelé les fautes et les défaillances de l'Empereur. « A la fin de mai, il n'était plus l'homme du 20 mars. Il avait gardé intactes les qualités maîtresses de son vaste génie; mais les qualités complémentaires, la volonté, la décision, la confiance avaient décliné en lui. La nature éminemment nerveuse de Napoléon était soumise aux influences morales... L'esprit influait sur le corps qui réagissait alors sur l'esprit. Pendant ces crises d'une durée assez longue, l'Empereur tombait dans un profond abattement. Il perdait tout espoir et toute énergie. Il avait des heures d'angoisse où d'horribles visions lui montraient la France vaincue et démembrée. En plein jour, il cherchait dans le sommeil l'oubli momentané de ses souffrances et de ses pensées. Lorsqu'il était seul, il lui arrivait de pleurer; Carnot le surprit en larmes devant un portrait de son fils. L'Empereur n'avait plus en lui le sentiment du succès, il ne croyait plus à son étoile. » C'est cet homme — de génie intact et de courage entamé — qui va combiner le plan de la dernière campagne et livrer la suprême bataille.

Le récit de la bataille de Waterloo est au centre même de la composition, puisque aussi bien c'est vers cette lutte décisive que tout converge et de là que tout a suivi. Je ne connais guère dans toute notre littérature historique de récits de bataille approchant de celui-ci pour l'ampleur, la clarté, l'émo-

tion et, j'ose dire, pour l'éclat. La précision technique en est pour réjouir les hommes de l'art, comme la simplicité puissante en laisse au souvenir de tous une impression ineffaçable. L'historien a commencé par définir les circonstances et les conditions où l'affaire va s'engager, décrire le terrain, expliquer les dispositions, dénombrer les forces en présence, apprécier la valeur des chefs et de leurs hommes. Maintenant, de minute en minute, le cœur étreint par l'émotion, car c'est ici la fortune de la France qui est en jeu, nous allons assister à toutes les péripéties du combat, mesurer ce qu'il en a coûté pour un ordre expédié trop tard ou mal exécuté, pour une manœuvre manquée, pour une attaque mal soutenue. Pas un instant nous ne perdons de vue l'ensemble de la bataille, et cependant nous suivons la fortune de chaque corps de troupe, nous apprécions l'action hardie ou téméraire de chaque général, nous discernons l'exploit obscur d'un héros sans nom ; nous distinguons le bruit des acclamations, celui des cris de rage, celui des musiques et de la canonnade ; nous respirons l'atmosphère embrasée ; nous voyons les escadrons gravir le plateau. « Leurs files se resserrent tellement dans la course que des chevaux sont soulevés par la pression. Cette masse de cuirasses, de casques et de sabres ondule sur le terrain houleux. Les Anglais croient voir monter

une mer d'acier. » Et nous voyons cet élan se briser, ces vagues humaines déferler, inutiles. « La plupart des carrés restent inforçables. D'instant en instant, ils semblent submergés par les flots de la cavalerie, puis ils reparaissent à travers la fumée, hérissés de baïonnettes étincelantes, tandis que les escadrons s'éparpillent alentour, comme des vagues qui se brisent sur une digue... » L'auteur sait tout à la fois nous mettre sous les yeux ces images précises et ce je ne sais quoi que le poète appelait l'âme du combat, et par où nous sommes avertis que la partie va se gagner ou se perdre.

L'épopée jaillit d'elle-même du récit des faits et achève de donner à la narration historique son caractère de vérité. Des tournures de phrases interviennent qui rappellent notre vieux Froissart. « C'est pitié de voir les Anglais enfoncer et traverser ces belles divisions comme de misérables troupeaux. Ivres de carnage, s'animant tour à tour, ils percent et taillent joyeusement dans le tas. » Ailleurs, c'est un épisode qu'on dirait sorti d'une de nos chansons de geste, à moins que ce ne fût de quelque Iliade : « Pendant cet intervalle un cuirassier se détacha de son régiment qui se reformait à la Belle-Alliance et, prenant le galop, descendit derechef la grande route. On le vit traverser toute cette vallée mortuaire où lui seul était vivant. Les Allemands postés à la Haie-

Sainte crurent que c'était un déserteur : ils s'abstinrent de tirer. Arrivé tout contre le verger, au pied de la haie, il roidit son corps de géant droit sur les étriers, leva son sabre et cria : Vive l'Empereur! Puis, au milieu d'une gerbe de balles, il rentra dans les lignes françaises, en quelques foulées de son vigoureux cheval. » Et c'est, jusqu'aux approches de la déroute finale, cet enthousiasme, cette ardeur de dévouement, ce mépris du danger et de la souffrance dans l'unique pensée de la défense commune. « Des blessés se redressaient pour acclamer au passage les colonnes en marche. Un soldat à trois chevrons, un vieux de Marengo, assis, les jambes broyées par un boulet, contre un remblai de la route, répétait d'une voix haute et ferme : « Ce n'est rien, camarades. En avant et vive l'Empereur! » De tels traits qu'un poète n'inventerait pas, que l'histoire emprunte aux dépositions de témoins, illuminent le récit de la défaite et célèbrent l'éternel *Gloria victis!*

Quel est donc le jugement que porte sur la conduite de la bataille le dernier historien de Waterloo? Il est curieux à retenir, et singulièrement instructif. Se livrant à une « critique » très serrée des opérations, M. Houssaye réduit à néant les accusations portées contre Napoléon d'avoir manqué de vigueur intellectuelle ou physique. Il n'a jamais eu l'esprit plus lucide, il n'a jamais été

davantage en possession de sa maîtrise de la guerre. Sur quatre-vingt-seize heures, cet homme, que l'on a représenté comme déprimé par la maladie, en prit à peine vingt de repos, et resta en selle trente-sept heures. Est-ce que ses auxiliaires étaient très inférieurs à ceux qui jadis l'avaient aidé à gagner ses victoires? Les généraux qu'il avait sous ses ordres composaient un état-major tel qu'on en a rarement vu à la tête des armées les plus favorisées : ils avaient ce double mérite, la jeunesse et l'expérience. Quant aux troupes, leur ardeur, leur vaillance sont indiscutables. Mais à tous, aux soldats, aux généraux, au chef, il manquait ce que rien ne remplace : la confiance. L'armée où s'était introduite l'indiscipline, qui suspectait ses chefs, que hantait l'idée d'être trahie, était prête pour la panique. C'était un instrument redoutable et fragile. Les généraux ne croyaient pas au succès final : ils se réservaient, ils attendaient; ils exécutaient mollement les ordres reçus. Napoléon donnait l'exemple. Chez lui le moral ne soutenait plus le génie. Plus tard, — tandis que dans les dictées de Sainte-Hélène il s'efforçait de démontrer qu'il n'avait pas commis de faute au cours de sa dernière campagne, — dans ses entretiens familiers il laissait échapper le secret de ses défaillances : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première. Je sen-

tais la fortune m'abandonner. » Cet état d'esprit explique les heures perdues par l'Empereur pendant la campagne, ses irrésolutions, ses vues parfois troubles, le répit laissé à l'ennemi. Une fois de plus, c'est le facteur moral qui a déterminé l'issue de la bataille.

Ce qu'il y a de bien curieux, c'est que, même après Waterloo, l'opinion populaire soit restée favorable à Napoléon. L'historien nous fait entendre les bruits de la rue : elle ne cesse de retentir des cris de « Vive l'Empereur! » Du jardin de l'Élysée ou du parc de la Malmaison, Napoléon peut discerner la même acclamation continue. Elle le suivra sur toute la route de Rochefort. Jusqu'à la dernière minute, le peuple a voulu croire que le chef allait reparaître à la tête de son armée. Sans doute, l'obscur instinct l'avertissait que lui seul pouvait organiser contre l'étranger une dernière résistance : il personnifiait vis-à-vis de l'envahisseur la défense du sol et l'extrême révolte de l'honneur national.

Mais, tandis que la nation persistait à croire en lui, l'Empereur avait donné sa démission de lui-même. C'était bien, et dans toute l'acception du terme, un vaincu, celui qui, le 21 juin, à huit heures du matin, arrivait à l'Élysée. Quel contraste entre cette scène et celle, encore si récente, du retour aux Tuileries, le 20 mars! « Napoléon

semblait terrassé par les journées fatales. Il respirait péniblement. Son visage avait la pâleur de la cire, ses traits étaient tirés, ses beaux yeux, naguère si brillants, fascinateurs, où passaient des éclairs, étaient sans vie. Après un soupir pénible qui trahissait l'oppression et la souffrance, il dit d'une voix haletante : « L'armée avait fait des prodiges, la panique l'a prise. Tout a été perdu... Ney s'est conduit comme un fou; il m'a fait massacrer toute ma cavalerie... Je n'en puis plus... Il me faut deux heures de repos pour être à mes affaires. » Il porta la main à sa poitrine : « J'étouffe là... » Il ne devait pas se remettre à ses affaires. Il aurait pu encore, dans le premier moment, imposer son autorité à ses ministres, aux Chambres, réunir dans sa main toutes les forces de défense du pays. Il attendit; il laissa passer l'heure; il était résigné à l'abdication : il n'avait même pas songé à introduire une clause précisant que l'abdication impliquait la reconnaissance de Napoléon II. Il eut encore des velléités de résistance : elles duraient quelques heures. Ajoutons qu'il ne se crut pas le droit de reprendre le pouvoir à la faveur d'un mouvement populaire et, pour son seul intérêt personnel, de risquer encore une aventure. Il se berça quelque temps de l'espoir qu'il pourrait se faire une vie nouvelle aux États-Unis; puis il s'hypnotisa sur cette idée où il trouvait de la gran-

deur, de s'en remettre à la générosité des Anglais.

La dernière partie du récit de M. Houssaye est, à coup sûr, la plus douloureuse. Waterloo, c'était la lutte; ce ne sont plus maintenant que les spectacles d'humiliation ou les scènes de férocité. Fouché est le maître de la situation, et c'est tout dire. Les troupes des Alliés campent dans Paris, se répandent par flots toujours renouvelés dans les provinces. La foule, dont nous n'avions vu jusqu'ici que les élans généreux et les enthousiasmes, se montre sous un autre aspect, où, par malheur, elle n'est que trop reconnaissable : elle devient lâche et cruelle. La Terreur règne dans le Midi. Aux assassinats de Brune, de Ramel, commis par une foule demi-inconsciente, répondent ces procès et ces exécutions néfastes : de Labédoyère, de Ney, des frères Faucher. La peur a rendu le parti de la Cour impitoyable. L'historien de 1815 flétrit ces crimes avec une indignation, à laquelle on voudrait toutefois un correctif. Car ce à quoi il ne semble pas faire réflexion, c'est que si la France a été écrasée à Waterloo, si le sol a été envahi une seconde fois par l'étranger, et si l'« anarchie paternelle » de 1814 s'est changée en la « Terreur blanche » de 1815, la cause initiale en est à ce prestigieux et funeste retour de l'île d'Elbe. Tout ici contribue à laisser l'impression d'un cauchemar; et c'est bien celle que l'auteur lui-même a éprouvée

en terminant l'histoire de cette année tragique « comparable aux pires époques de la Ligue et de la guerre de Cent ans ». Aussi a-t-il senti le besoin d'anticiper sur l'avenir et de conclure sur une vision plus rassérénante. « Quelques années de paix, et la France avait reconstitué son armée et sa marine, augmenté sa production agricole, doublé sa production industrielle, recouvré sa richesse, repris son rang parmi les grandes nations. Quand un pays résiste tant de fois à de pareilles catastrophes, quand il triomphe de pareilles crises, c'est qu'il a une vitalité miraculeuse et d'inconnaissables réserves de force et d'énergie. La raison commande de n'en jamais désespérer. » Telles sont les leçons de l'histoire, pour qui sait les interpréter d'un esprit viril.

Quant à nous, et nous plaçant au point de vue spécial de la critique littéraire, nous avons voulu indiquer la place qu'il est juste de faire à l'un des ouvrages les plus brillants et les plus solides qu'il y ait dans la littérature historique de notre temps. M. Henry Houssaye n'a pas craint de s'enfermer de longues années dans une œuvre à laquelle il s'est consacré tout entier, afin de l'amener aussi près qu'il lui était possible de la perfection. Si nous devinons quel effort de patience laborieuse lui a permis d'établir les dessous de son tableau, il n'en a pas fait montre,

et il n'a pas eu, comme tant d'autres, cette coquetterie de mauvais goût d'étaler l'appareil de son érudition. Il a voulu que toute la peine fût pour lui, et tout le fruit pour nous. Afin de retracer une année de la vie de notre France, il a pensé que ce n'était pas trop de tout son amour et de tout son art. Comme il a vécu avec les hommes de 1815, il nous a fait vivre avec eux. On détacherait de son récit toute une galerie de portraits, toute une série de scènes du plus saisissant effet. La langue y est sobre et vigoureuse, le style précis et nerveux. Cette intensité de vision, ces ressources d'évocation pittoresque, ce sens du drame, ce sont les qualités mêmes que nous avons coutume de demander à quiconque se propose de reproduire l'image de la vie. Tel est le service dont nous savons gré à M. Houssaye : il a, une fois de plus, prouvé qu'une condition essentielle et indispensable pour qui veut mériter le titre d'historien, c'est de faire œuvre d'écrivain.

15 mars 1905.

ELVIRE A AIX-LES-BAINS

D'APRÈS SON CARNET DE VOYAGE

Ils se rencontrèrent, ils s'aimèrent.

C'est un simple carnet de poche où se lisent quelques dates, quelques chiffres et indications de route. Mais celle à qui il a appartenu s'appelait Julie Charles, l'Elvire du *Lac*, la Julie de *Raphaël*; les dates qu'elle y inscrivit « de sa main légère mais ferme » sont celles de ce voyage à Aix-les-Bains où elle rencontra Alphonse de Lamartine ; et sur une des pages restées blanches le poète a crayonné quelques mots, qui sont l'aveu d'une passion ardente et soudaine.

Ce carnet en main, nous allons pouvoir résoudre des questions de biographie jusqu'ici sans réponse, refaire avec Julie Charles ce voyage dont une partie était insoupçonnée, assigner à l'immortelle idylle son époque et sa durée véritables, et distinguer dans le récit arrangé de *Raphaël* ce qui fut de

la vie, ce qui est du roman. Quels remerciements ne devons-nous pas à la femme exquise, poète elle-même de grand talent, qui nous a communiqué ce précieux document[1].

La question du séjour d'Elvire à Aix-les-Bains était restée toute pleine de points obscurs. On s'en tenait aux indications que donne M. Anatole France dans *l'Elvire de Lamartine*, livre charmant, modèle de pénétration morale, mais où les erreurs matérielles sont nombreuses. Il y est dit : « Sa santé déclinait. Au printemps de 1816... les médecins lui conseillèrent les bains d'Aix, en Savoie... Il fut convenu qu'elle partirait seule pour ces montagnes et ce lac où elle devait trouver, non pas la guérison, mais l'immortalité. Plusieurs fois retardé, son départ fut enfin fixé au 30 juin. » Puis, prenant texte d'une lettre qu'elle adressait de Paris à Mounier, M. France place en septembre le retour de la jeune femme.

Elvire aurait donc passé à Aix l'été de 1816. Et Lamartine n'ayant pu y arriver avant la fin d'août — au plus tôt — le roman d'amour qui devait avoir sur l'éclosion de son génie une influence si décisive aurait tenu en quelques jours.

[1] Ce carnet était devenu la propriété de Sainte-Fare Bontemps, ami de M. Charles. Il nous a été remis par la petite-nièce de Bontemps, Mme de Visme de Wegmann, qui a signé du pseudonyme de Véga de très beaux vers.

Cela n'était guère admissible. La preuve du contraire me fut fournie par un curieux papier que me confia le marquis de Vignet, fils de l'ami de Lamartine. Il porte, au-dessous de la signature de Julie et de son écriture, cette date : *Aix, 20 octobre 1816*[1]. Ce témoignage était irrécusable. En recourant aux originaux des lettres de Mme Charles à Mounier que possède M. Chéramy, il me fut aisé de constater que la date *sept. 1816* qui se lit sur l'une de ces lettres n'est pas de la main de Julie et n'a, par suite, aucune valeur. Il était donc établi que Julie Charles était encore à Aix à la fin d'octobre. — Mais il n'était pas possible qu'elle y eût passé quatre mois consécutifs. Quand donc y était-elle arrivée, d'où venait-elle et quel jour exactement était-elle repartie ? Le carnet nous renseigne sur tous ces points.

La première surprise qu'il nous apporte est de nous révéler qu'en quittant Paris Julie n'allait nullement à Aix. Il est parlé dans *Raphaël*, en termes vagues d'ailleurs et inexacts, d'un séjour qu'elle aurait fait en Suisse. C'est en effet à Genève qu'elle se rendit d'abord[2]. M. Charles avait été mis,

[1] Voir à l'Appendice ce curieux document.

[2] On lit à la première page du carnet : « Je suis partie de Paris le 27 juin 1816. — J'ai couché à Dijon, le vendredi 28 ; à Saint-Laurent, le samedi 29. — Je suis arrivée à trois heures à Genève, le dimanche 30 juin.— Voyage à Chamouny le vendredi 23. Retour le 27 (août). — Départ pour Aix le mardi 17 septembre. — Partie d'Aix le samedi 26 octobre. — De Lyon le 30. — De Mâcon le 31. — Je suis arrivée à Paris dimanche 3 novembre.

par ses travaux, en relations avec l'un des plus fameux savants de la Suisse : le physicien et naturaliste Marc-Auguste Pictet, disciple et ami de Saussure. Celui-ci habitait Genève avec sa femme et ses trois filles[1]. C'est à cette famille que M. Charles confia « sa pauvre malade », dont, au reste, la maladie n'avait pas encore le caractère aigu qu'elle devait prendre brusquement un an plus tard. Julie Charles avait surtout besoin d'un changement d'air et de milieu. Elle partit en chaise de poste le 27 juin, emmenant avec elle une femme de chambre, passa par Mâcon, Dijon, Saint-Laurent et arriva à Genève le dimanche 30 à trois heures après midi. Il lui avait fallu trois jours et demi pour franchir les cent vingt-cinq lieues que représente le trajet par cette route.

Genève était alors réputée comme station d'été. Il y avait grande affluence d'étrangers. « C'est, en quelque manière, dans la belle saison, un congrès général de toutes les nations », dit un « guide » de l'époque[2]. Un autre recommande fort, parmi les excursions à faire aux environs, celle de Cha-

Les cinq pages qui suivent contiennent des relevés de comptes sur deux colonnes pour les mois de juin, juillet, août et septembre.

[1] Marc-Auguste Pictet (1752-1825) avait épousé Suzanne-Jeanne-Françoise Turettini, dont il eut trois filles : Marie-Anne, Caroline et Albertine. (Renseignement communiqué par Mme Th. de Saussure.)

[2] Vaysse, *Itinéraire*, 1813.

mouny, pour son caractère « romantique »[1]. Mme Charles ne manqua pas de faire l'excursion de Chamouny. C'était une touriste consciencieuse et qui ne se dispensait pas d'un devoir. Ce nouveau genre de vie, le soin que mettaient ses amis à la distraire, pouvaient améliorer son état de santé, non la guérir. Elle était de ces malades que les médecins promènent d'une station à une autre. Ils l'envoyèrent achever sa cure à Aix-les-Bains.

Les indications du carnet deviennent ici tout particulièrement curieuses : ce qui en fait l'intérêt, et qui est de grande conséquence, c'est que sur plusieurs points elles concordent avec les assertions de *Raphaël*.

C'est le 17 septembre — à la date où ses biographes la croyaient de retour à Paris — que Julie Charles arrivait à Aix. Elle devait y prolonger son séjour au delà du temps normal d'une saison aux eaux, jusqu'à la fin du mois suivant. Elle put voir ces « légères taches blanches » que faisait la neige du matin sur les « roses du Bengale et sur les immortelles du jardin ». Il ne lui était plus possible de retarder le départ tant différé. Si l'auteur de *Raphaël* empiète dans son récit sur le mois de novembre, peu importe : l'essentiel est que l'idylle d'Aix se soit vraiment encadrée dans un paysage d'automne.

[1] *Manuel du voyageur en Suisse*, par J.-B. Ebel, 1816.

On montre à Aix, dans le haut de la ville, derrière l'établissement thermal, la maison — et dans cette maison la chambre — qu'habita Lamartine. Des bâtiments surajoutés en ont gâté l'harmonie première ; mais l'ancienne construction subsiste, et une aquarelle de 1823 nous la montre telle qu'elle était alors. C'était une maison d'apparence rustique, à un seul étage. A la façade antérieure courait une galerie circulaire en bois à laquelle on accédait par un escalier en échelle. Par derrière, un jardin qu'une barrière de bois séparait seule de la pleine campagne, et d'où la vue s'étend sur les cimes voisines. Cette maison, bâtie sur des ruines romaines, était une des curiosités d'Aix : on l'appelait du nom du vieux médecin à qui elle appartenait et qui y prenait des pensionnaires, la maison Perrier[1]. C'est la maison « isolée et tranquille » décrite dans *Raphaël*. C'est là que Lamartine aurait, pendant plus de cinq « longues et courtes » semaines, vécu sous le même toit que Julie.

Est-il besoin, après cela, de souligner l'importance de cette mention que nous relevons sur le carnet : « Mémoire de M. Perrier ». Elle authentique à la fois le récit de *Raphaël* et la tradition locale.

[1] Cette petite ville placée dans une riante vallée offre plusieurs débris d'ancienne architecture... que le médecin Perrier a découverts sous sa maison et sous son jardin (Voyage en Savoie, 1807). C'est aujourd'hui la pension Chabert.

Le doute n'est donc guère permis. Les deux jeunes gens se sont bien trouvés réunis dans cette même maison où les avait adressés pareillement leur destinée : c'est l'origine de leur amour. A cette entrée de l'automne, la maison était presque vide : la jeune femme l'emplissait de sa présence. Lamartine put l'y voir, dès qu'il arriva, et ne vit plus qu'elle. Les incidents de la vie journalière la mettaient sans cesse sur son passage. Lorsqu'il rentrait de promenade par la petite porte du jardin sous les treilles, il l'apercevait alanguie aux derniers rayons du soleil. Le soir, en se penchant à la fenêtre, il distinguait, dans l'encadrement d'une autre fenêtre, le profil de la jeune femme accoudée et qui rêvait. Quand il ne l'avait pas rencontrée de la journée, il se sentait triste et désorienté. Par le rapprochement mystérieux de cette autre existence, son existence était changée.

Il n'y fallut pas beaucoup de temps. Ce fut un rapide envahissement. Quand on sait dans quelles dispositions de sensibilité se trouvaient Lamartine et Julie Charles à l'instant où le hasard les rapprocha, on ne doute guère que l'étincelle n'ait aussitôt jailli. C'est le cri du poète antique : *Ut vidi, ut perii !...* Naguère, publiant les *Lettres d'Elvire à Lamartine*, je n'avais pas hésité à résumer l'idylle d'Aix en ces termes : « Ils se virent, ils s'aimèrent. » C'étaient les mots qui s'imposaient.

Aussi n'ai-je éprouvé aucune surprise à les lire, à peu près textuellement, sur le carnet d'Elvire.

Un jour, Lamartine avait pris le carnet de la jeune femme; d'un crayon léger, effleurant à peine le papier, il y écrivit ces mots où tenait toute leur histoire :

Ils se rencontrèrent,
Ils s'aimèrent.

Une fleur marqua la page : elle y est encore. Ils avaient pu la cueillir au cours d'une de ces promenades qu'ils faisaient ensemble chaque jour. Le carnet porte la trace de plusieurs de ces courses. L'une est mentionnée « course », sans indication de but. Une « course à la cascade » désigne la cascade de Grésy. « On y a élevé un petit monument funèbre à une belle jeune femme, Mme de Broc : cette victime y tomba, il y a quelques années, emportée par un tourbillon des eaux... Les amants viennent s'asseoir souvent devant cette tombe humide. » (*Raphaël.*) Une autre fois, ce fut un « voyage à Chambéry ». Chambéry, ce sont les Charmettes : Lamartine ayant visité les Charmettes, lors de son premier voyage en Italie, j'avais d'abord supposé que le récit d'une visite aux Charmettes en compagnie de Julie, inséré dans *Raphaël,* pouvait être un épisode imaginaire fabriqué par Lamartine avec ses souvenirs de 1811. La mention du carnet rend très vraisemblable le pèle-

rinage à deux fait en 1816 aux Charmettes. Les deux jeunes gens avaient pris avec eux les *Confessions.* Ils en relisaient les pages à mesure et sur place. « Le lieu où cet amour naquit… a pour les amants un attrait caché mais profond. » Ils évoquaient ensemble une image de Mme de Warens « altérée d'amour et brûlant de confondre les doux noms de mère et d'amante dans son attachement pour cet enfant que lui jetait la Providence et qu'adoptait son besoin d'aimer ». L'impression qu'ils recevaient de ce « sanctuaire d'amour et de génie » ne devait pas s'effacer. La première lettre qu'Elvire adressera, deux mois plus tard, au jeune homme revenu à Paris, se termine par ces mots : « Mon amour, mon enfant, ta mère te bénit et bénit ton retour… » Et *le Lac* met aux souvenirs personnels de Lamartine un cadre emprunté à Jean-Jacques Rousseau.

Ils parcoururent toute la vallée, leur « chère vallée d'Aix ». La lecture occupait aussi une partie de leurs loisirs. Mme Charles, femme d'un esprit très cultivé et qui avait pour grand ami M. de Bonald, se faisait envoyer des livres. Elle indique sur son carnet l'achat d'une romance : était-ce cette ballade écossaise que Lamartine dit lui avoir entendu chanter ?

Nous savions déjà par la *Correspondance* de Lamartine que Louis de Vignet vint rejoindre son

ami à Aix. Le carnet et deux documents que nous ont communiqués M. Ch. de Montherot et le marquis de Vignet nous permettent de contrôler et de compléter sur ce point le récit de *Raphaël*. Louis de Vignet, sous les traits de qui la mère de Lamartine aimait à se représenter Werther, était un esprit mélancolique touché par le mal du siècle. La jeune femme fit sur lui une impression très vive. A la fin d'une soirée que les trois amis avaient remplie « de lectures, d'entretiens intimes, de rêveries à haute voix, de tristesses, de sourires », Louis crayonna quelques strophes plaintives dans le genre de celles de Gilbert. « Les vers de Louis m'attendrirent, continue Raphaël; je pris le crayon de ses mains et j'écrivis à mon tour ces vers qui mourront avant moi sans avoir été recueillis... En finissant la lecture de ces vers, je vis sur le visage de Julie, éclairé d'un reflet de la lampe, une expression d'étonnement si tendre et de beauté si surhumaine, que je restai aussi incertain que mes vers le disaient entre l'ange et la femme, entre l'amour et la prosternation. » Ces lignes font clairement allusion aux vers de la quatorzième *Méditation* (treizième de l'édition originale :)

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux...
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin,

Ton berceau fut-il sur la terre,
Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?...
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi, toute ma vie,
T'offrir mon culte ou mon amour.

Et ces vers, dans le manuscrit qu'en possède M. Ch. de Montherot, portent non pas le titre vague et impersonnel : *Invocation*, mais cette suscription précise : *A Madame Ch.* Ce sont donc très probablement les vers — des vers faciles et d'un tour conventionnel — que Lamartine improvisa dans cette soirée d'Aix. On peut les considérer comme les premiers qu'il ait écrits pour Elvire.

Lorsque Louis de Vignet repartit, le 20 octobre, il emportait un curieux souvenir de leur intimité. C'est un feuillet sur lequel les trois amis, se repassant la plume, avaient transcrit un passage de Chateaubriand qui leur semblait offrir avec leur situation quelque analogie : un fragment de la lettre d'Augustin à Eudore au cinquième livre des *Martyrs*. Les premières lignes sont de l'écriture de M[me] Charles : « ...Je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie : elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables : on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie lorsque

le sort va le fixer loin de nous. » La suite est de l'écriture de Vignet, puis de celle de Lamartine. En me reportant au texte de Chateaubriand, j'ai pu m'assurer, à plusieurs inexactitudes, que les trois amis l'avaient transcrit de mémoire. Fait digne de remarque et qui prouve à quel point la prose de Chateaubriand était alors familière à toute une catégorie de lecteurs : les jeunes gens et les femmes !

De son côté, Julie gardait, en souvenir de Vignet, ces lignes qu'il avait tracées à la dernière page de son carnet : « Il est des femmes dont un seul regard prouve un Dieu et une vie à venir. Anges exilés sur la terre, on voit qu'elles y sont étrangères : c'est au ciel qu'est la patrie de la vertu... » Je craignais que cette « pensée » ne fût de Chateaubriand. Par bonheur, je l'y ai vainement cherchée.

Lamartine resta jusqu'à la dernière minute auprès de Mme Charles; il l'accompagna pendant une partie du retour. Elle avait renvoyé sa femme de chambre par la diligence. Partie d'Aix le 26 octobre, elle ne quitta Lyon que le 30. C'est donc bien à ce moment qu'a dû se placer le voyage à Chambéry avec le pèlerinage aux Charmettes. De Lyon, la voyageuse continua par Mâcon jusqu'à Paris, où elle arriva le 3 novembre. Lamartine, qui, à Mâcon, se trouvait chez lui, l'y avait quittée. Il ne la suivit pas cette fois jusqu'à Paris. La preuve,

s'il en était besoin, nous en serait fournie par un passage inédit du *Manuscrit de ma mère*[1]. Mme de Lamartine écrivait, le 8 janvier 1817 : « Alphonse est parti pour Paris le jour même où sa sœur Eugénie m'est arrivée... Sa santé est meilleure. Les eaux d'Aix lui ont fait grand bien ; il n'est pas encore très fort, et ce voyage de Paris me tourmente aussi, mais il le désire si vivement qu'il n'y a pas moyen d'y mettre obstacle. » Le moyen, en effet, de mettre obstacle à ce voyage, qui allait, pour la seconde fois, le rapprocher de Julie ! Leur commun séjour à Aix avait duré un temps qui oscille entre les six semaines dont il est parlé dans *Raphaël* et le chiffre d'un mois que donne la *Correspondance*. Depuis le 25 décembre commençait pour leur amour une période nouvelle, enthousiaste, passionnée, troublée, qui s'ouvre par les quatre fameuses lettres d'Elvire à Lamartine.

Le premier résultat qu'apporte la découverte du carnet d'Elvire, c'est qu'il est désormais possible de répondre à la question : « Comment il faut lire *Raphaël*. » Nous avons vu que sur plusieurs points le récit de Lamartine se trouve vérifié dans ses plus minces détails. D'un autre côté, tout jugement

[1] Mme de Parseval a bien voulu copier pour nous ce passage sur les cahiers originaux du *Manuscrit de ma mère* qui sont en sa possession. Des recherches qu'elle a pris la peine de faire pour nous, il résulte que la mère de Lamartine ignora longtemps l'idylle d'Aix.

sur *Raphaël* doit prendre comme point de départ celui qu'en portait Lamartine lui-même. Dans le *Cours familier de littérature* (Entretien 108e), venant à parler du *Lys dans la vallée*, et par un de ces retours personnels dont il avait l'habitude, il ajoute : « Cela me ressemble, quand, voulant associer l'hypocrisie du monde au délire de la passion, j'écrivis ce livre, à moitié vrai, à moitié faux, intitulé *Raphaël*. Le public se sentit trompé et m'abandonna. Je l'avais mérité : la passion est belle, mais c'est à condition d'être sincère. Il en est ainsi du *Lys dans la vallée*. Ou renoncez à peindre l'amour, ou sacrifiez-le à la vertu. » Dans la conversation, Lamartine était plus catégorique encore. Je tiens de M. Émile Ollivier qu'il lui entendit souvent répéter : « *Raphaël* est le plus mauvais de mes romans, parce que ce n'est pas vrai. » Qu'y a-t-il donc ici qui n'est pas vrai ? Quelques épisodes romanesques ajoutés pour corser l'intrigue : la tempête sur le lac, l'évanouissement de Julie, la tentative de suicide, l'équipée du jeune homme suivant incognito la chaise de poste qui emmène loin de lui celle qu'il aime. Sans doute, mais ce n'est pas à cela que Lamartine fait allusion, quand il s'accuse d'avoir associé « l'hypocrisie du monde au délire de la passion ». De toute évidence, il songe à cette insistance et à cette gaucherie avec laquelle, ayant entrepris de peindre la passion, il

insère à tout propos, et de la façon souvent la plus inopinée, des protestations de vertu. *Raphaël* est un roman vrai dans la plupart de ses détails et faux dans sa tonalité générale.

Un autre résultat, beaucoup plus important, est de nous renseigner sur la façon même dont procède le génie de Lamartine. Nous ne devons en effet jamais l'oublier : ces minutieuses enquêtes biographiques ont pour unique raison d'être — ou pour seule excuse — de nous aider à mieux analyser l'art de l'écrivain. Or le génie idéaliste de Lamartine doit beaucoup plus qu'on ne le dit souvent à la réalité. Cette réalité le frappe par ses traits caractéristiques, qui désormais s'imposent à lui. Il ne saurait les rejeter. Ce grand amour de sa vie, il ne peut le peindre sans évoquer autour de lui la saison, le paysage, la maison même qui en furent le cadre réel. Et quand il trace le portrait de l'amante, il faut qu'il note ces « lignes imperceptibles de souffrance au coin de ses lèvres un peu pâlies et autour de ses beaux yeux bleus souvent battus par les insomnies ». Lamartine n'invente pas. Je me hâte d'ajouter que, s'il est incapable de se passer de la réalité, il ne peut davantage s'y tenir. Il corrige, il arrange, il agrandit, il embellit.

Raphaël est le reflet lointain et trouble, *le Lac* est l'image prochaine et splendide d'une réalité

sur laquelle le carnet d'Elvire vient de nous fournir l'unique témoignage contemporain. L'automne commençait. La jeune femme était arrivée « à cette maturité touchant presque au déclin de la jeunesse ». Le poète était ardent, passionné de rêverie mélancolique, avide d'émotions. Ils se rencontrèrent, ils s'aimèrent...

6 avril 1907.

LES DERNIERS JOURS ET LA MORT D'ELVIRE[1]

« Depuis longtemps, Monsieur, vous partagiez toutes nos craintes, toutes nos anxiétés ; mais du moins étaient-elles tempérées quelquefois par une lueur d'espérance qui ne pouvait plus entrer dans notre âme. Dès la fin d'octobre, le funeste dénouement était prévu; il était attendu d'un jour à l'autre... La victime si intéressante et si regrettable a enfin consommé son long et rigoureux sacrifice jeudi dernier à midi... Notre noble amie a passé de la vallée des larmes dans un séjour de paix et de béatitude. Soumettons-nous comme elle et pour adoucir nos regrets songeons qu'une fin douce, paisible, heureuse, a terminé une vie toute de douleurs et d'angoisses. » Ces lignes sont celles qui annoncèrent à Lamartine la mort de la femme

[1] D'après les documents inédits conservés au château de Saint-Point.

passionnément aimée qu'il a immortalisée sous le nom d'Elvire.

Écrite le 21 décembre 1817 par le Dr Alin, médecin de Mme Charles, cette lettre était conservée au château de Saint-Point. M. Charles de Montherot, petit-neveu de Lamartine, nous a offert dans la vieille et pittoresque demeure, toute pleine du souvenir du poète, la plus charmante hospitalité. Il a bien voulu faire avec nous des recherches parmi ses papiers de famille. Les documents que nous y avons trouvés achèvent de jeter le jour sur l'épisode qui a été décisif dans l'histoire de la sensibilité et du génie de Lamartine.

On sait que Lamartine ne devait plus revoir Elvire, depuis qu'il l'eut quittée au printemps de 1817. Tandis qu'il l'attendait vainement à Aix, et qu'une douleur mêlée de pressentiment lui inspirait les strophes du *Lac*, la jeune femme languissait à Viroflay, atteinte déjà du mal qui allait faire de si rapides progrès et l'enlever en quelques semaines. On la ramena déjà mourante à Paris, tandis que Lamartine regagnait Mâcon et Milly. Elle continuait de lui écrire des lettres où elle s'efforçait de dissimuler la gravité de son état. Un jour vint où les forces lui manquèrent, où la correspondance dut s'interrompre. C'est alors que, préférant les plus tristes certitudes aux tortures du doute, Lamartine s'adressa à celui qui avait le plus qualité pour

le renseigner. Il demanda au médecin qui soignait la malade de lui envoyer, le plus souvent possible, des bulletins de santé détaillés et précis.

Ce sont ces lettres que nous avons retrouvées. Les deux premières, datées du 29 octobre et du 14 novembre 1817, nous entretiennent des souffrances de la malade. Celle du 21 décembre annonce sa mort. Une autre, du 8 janvier 1818, est un récit détaillé de ses derniers moments, écrit à la prière de Lamartine. Outre ces lettres du Dr Alin, nous avons retrouvé deux lettres d'Aymon de Virieu, non moins curieuses : la première, qui ne porte pas de date, est un récit de la mort de Mme Charles, recueilli par Virieu de la bouche de divers témoins ; la seconde, du 28 janvier, est une exhortation au poète, afin qu'il se remette au travail et qu'il réalise tout son génie.

Un rapprochement, presque tragique, fera tout de suite comprendre l'importance et la valeur des renseignements que contient cette correspondance. Ceux qui ont tenu entre leurs mains de ces papiers d'autrefois, savent avec quelle rapidité l'œil les parcourt pour aller droit au secret que peut-être ils vont nous livrer. Ce passage d'une lettre du Dr Alin nous avait frappé : « Excepté dans les derniers jours de sa vie, on n'a pu la faire consentir à ce qu'on couchât dans sa chambre ou dans le cabinet voisin... On a des raisons de croire que

plusieurs de ces nuits solitaires ont été employées à revoir des papiers, à les classer, etc., et jugez des suites de pareilles nuits sur un tel sujet, qui, en se plaignant de l'inefficacité de l'opium, ne tenait jamais compte des causes qui entretenaient l'insomnie et mille autres accidents. » Or, en ouvrant la lettre d'Aymon de Virieu, voici ce que nous y lûmes d'abord : « Madame de Drée m'a dit que M. Charles avait à me remettre des papiers de la part de sa femme. J'ai été chez lui; il m'a remis un paquet de tes lettres enfermées dans deux enveloppes sur lesquelles il y avait : *papiers appartenant à M. de Virieu*, à lui remettre, et séparément tes élégies et ton petit portrait encadré. » C'est à relire les lettres que lui avait adressées son compagnon des heures enchantées d'Aix, c'est à les classer, à les mettre à l'abri sous le couvert du nom d'un ami, que la jeune femme employait ces nuits de fièvre et d'insomnie. Ces lettres ardentes, elle lui avait défendu de continuer à lui en écrire, mais elle voulait se brûler encore à leur flamme. Elle voulait relire dans la solitude ces lettres qui ne devaient être lues que d'elle seule. Elle s'enfermait avec ce souvenir délicieux. C'était abréger ses jours, et elle le savait; c'était risquer le peu qui lui restait de vie; mais son amour lui était plus cher que la vie.

Un moment viendra — de longues années plus

tard — où Lamartine vieilli s'efforcera, dans *Raphaël*, d'épurer, d'adoucir, d'affadir l'amour de Julie. Chaque fois, au contraire, que nous nous trouvons en présence du témoignage direct et immédiat, ce qui nous frappe dans cet amour, c'est sa note d'ardeur et d'impérieuse violence. C'est bien ce qui fait que cet amour a renouvelé l'âme et donné l'essor au génie de Lamartine. Et c'est bien pourquoi Elvire a sa place parmi les héroïnes de la passion. Quel tableau que celui de ces nuits inquiètes passées par une mourante à revivre, entre les feuillets déjà tant de fois relus, le grand amour, l'unique bonheur de sa vie !

Rentré en possession de ses lettres, il était naturel que Lamartine voulût les réunir avec celles d'Elvire, une lettre répondant à l'autre, pour les conserver. Nous avions douté jusqu'ici que cette double correspondance eût jamais formé un cahier relié, comme le prétend l'auteur de *Raphaël ;* cela ne nous semble plus impossible. Au dos des lettres du Dr Alin et de Virieu, se voit encore un onglet qui a pu les rattacher à une reliure. Il en existe un de même genre au dos de la dernière lettre d'Elvire. Ces onglets portent des indications manuscrites d'une écriture contemporaine, qui n'est pourtant ni celle de Lamartine, ni celle de Virieu. La correspondance a donc pu être, comme il est dit dans *Raphaël*, « reliée et classée par la

main d'une pieuse amitié ». Plus tard, Lamartine détruisit ses propres lettres; mais il n'avait détruit ni toutes celles d'Elvire, ni celles qui lui parlaient d'elle...

Ce qui reste de ce reliquaire d'amour, ce sont les lettres d'Elvire que nous avons publiées naguère dans la *Revue des Deux Mondes*, et les lettres que nous analysons ici.

On connaît assez Aymon de Virieu, le plus intime ami de Lamartine, celui qui, jadis, l'avait accompagné en Italie au temps de Graziella et qui fut encore le confident de son amour pour Elvire. C'est grâce à Virieu que Lamartine avait pu venir à Paris, cet hiver de 1816 à 1817 qu'il passa près de la jeune femme. C'est Virieu qui, le soir de Noël où Lamartine parut dans le salon de Mme Charles, avait été chargé de préparer celle-ci à cette émotion trop forte, à cette joie presque douloureuse.

On ne savait guère du Dr Alin que ce qui en est dit dans *Raphaël*, où tout relief disparaît dans une sorte de monotone grisaille. Sa physionomie, telle qu'elle se dégage de ces lettres, est des plus curieuses. C'est le type classique, et qu'on jurerait convenu, du médecin d'autrefois, du « bon docteur », ami et confident de ses malades, apitoyé par leurs misères et heureux de rencontrer, au chevet de ceux qui souffrent, son allié, « le bon curé ». C'était

un homme d'une cinquantaine d'années. Il était entré à l'École de santé de Paris, en ventôse an III, en qualité d' « élève de la Patrie » envoyé par le département de Saône-et-Loire, avait soutenu sa thèse en 1803, et figuré comme interne en chirurgie dans le service de l'Hôtel-Dieu. Il habitait 31, rue de Seine. Il était donc le voisin de Mme Charles, qui elle-même habitait à l'Institut. Il lui était tout dévoué. Le fait est qu'il l'assiste comme ami presque autant que comme médecin; il a, pour plaindre son « intéressante malade », des accents d'une sensibilité que nous n'avons pas coutume d'attendre de nos praticiens : « Mon âme est déchirée d'un spectacle si triste et si douloureux; mais la malade paraît touchée de mon intérêt et de mon dévouement, et je vous proteste, Monsieur, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour soutenir son courage, adoucir ses maux et prolonger une existence si chère à ses nombreux amis. » Il s'irrite contre la maladie, avec une indignation peu scientifique : « Jamais peut-être un appareil de symptômes aussi féroces n'a été observé sur un être aussi frêle. » Lui-même était d'une santé débile. Il souffrait d'une maladie de cœur. Est-il exact que la cause en fût dans un amour malheureux pour une des plus belles femmes de Paris? Toujours est-il que l'amour de Mme Charles et de Lamartine semble avoir prodigieusement touché

cet homme sensible. Il donnait les nouvelles, faisait les commissions. La mort de la jeune femme lui fut une grande douleur. « La veille, à huit heures du soir, elle me serrait encore les mains et m'exprimait avec la plus vive sensibilité ce qu'elle voulait bien appeler sa reconnaissance pour mes soins. Hélas! c'était un dernier adieu. Je ne le comprenais que trop; mon cœur était brisé de douleur; mais comment exprimer l'admiration que nous faisaient éprouver sa résignation et sa douceur dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis? »

Dans le récit du Dr Alin, comme dans celui de Virieu, il se mêle à une tristesse sincère un peu de la sentimentalité alors régnante. Il y a des pleurs et des évanouissements. « Je voulais ne pas te faire tous ces détails, écrit Virieu; j'ai versé des larmes en les entendant, moi qui ne sais pas pleurer; je craignais qu'ils ne te fissent mal; mais enfin tu les as demandés. » Et plus loin : « Lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, cette femme de chambre dont je t'ai parlé s'évanouit, tomba, et se serait tuée, si elle n'avait pas rencontré les genoux de M. Ch.... qui amortirent sa chute. » Sous de telles plumes, le récit prend je ne sais quel air larmoyant et édifiant. Toutefois il est aisé de démêler les traits de la réalité.

Ce qui est certain d'abord, c'est que ce furent

des semaines de souffrances atroces. La phtisie pulmonaire avait entraîné toutes sortes d'autres accidents et ravageait l'organisme. « Près de deux mois se sont écoulés au milieu des scènes les plus douloureuses et des progrès les plus effrayants de la destruction » ; le Dr Alin le constate en s'avouant réduit à l'impuissance par la gravité foudroyante du mal. La douleur physique avait développé chez la malade une exaltation de la sensibilité, et, comme nous dirions aujourd'hui, une nervosité dont elle souffrait et dont elle faisait souffrir. « Sa meilleure amie, Mme de Sausay, habitant Blois, était venue à Paris pour des affaires. C'est un ange de douceur, de bonté et de patience ; pendant six semaines, elle n'a presque point quitté le lit de la malade et lui a prodigué tous les soins que peuvent inspirer l'amitié, la vertu et la religion. Et quel autre que cette généreuse amie eût pu être témoin, sans se lasser un instant, des plaintes, des gémissements, des douleurs cruelles et presque continues d'un être succombant sans espoir aux ravages d'une consomption générale de tous les systèmes organiques ? Elle demandait la mort ; elle la trouvait trop lente à son gré ; l'opium seul, à forte dose, pouvait engourdir ses douleurs et la jetait dans une sorte de rêvasserie voisine du délire. » Ajoutez qu'elle fut une détestable malade, rebelle à tous les soins.

D'où lui vinrent, dans les instants de répit laissés par ces affreuses souffrances, ses dernières joies? De l'amitié d'abord. C'avait été un des traits du caractère de Mme Charles que son culte de l'amitié. Elle aimait à obliger. Elle apportait dans ses recommandations pour ses protégés une ardeur incroyable. L'amitié à qui elle avait tant donné ne lui fit pas défaut. Bonald, les Mounier, Mme de Drée la visitèrent quotidiennement. Et n'ayons garde d'oublier ici M. Charles! Cet homme excellent n'a cessé d'entourer de sa tendresse attentive la femme qu'il adorait. Il lui a fermé les yeux. « Son mari ne l'a pas quittée dans ce moment suprême. Il l'a embrassée après son dernier soupir. » Quelques jours plus tard, quand, pour respecter la volonté de la morte, il remit à Virieu le paquet de lettres, il retint longuement le jeune homme. C'était quelqu'un avec qui il pouvait parler d'elle!

Puis, jusqu'à la fin, Mme Charles s'intéressa aux questions générales, et, pour dire le mot, à la politique! On n'en sera pas surpris, si l'on se souvient que son salon de l'Institut était un centre de réunion pour des hommes graves qui y apportaient l'écho des discussions parlementaires. Dans les lettres mêmes qu'elle écrivait à Lamartine, nous voyons que Mounier la met au courant des événements du jour, l'entretient de la loi des élections et de la minorité qui est « très forte de raison ». Et ce n'est

pas sans un peu de surprise qu'on y lit des phrases telles que celle-ci : « Vous savez bien, mon amour, que je ne trouve pas de raison à toute la minorité. »

Mais la principale consolation pour Mme Charles, ce fut celle de la religion. C'est ici un point très important et que nos lettres mettent en pleine valeur. La femme du physicien Charles fut-elle jamais un esprit fort, selon l'incrédulité du XVIIIe siècle, et une femme philosophe ? Est-il vrai que Lamartine la convertit au christianisme ? Il l'a dit et nous avons de la peine à le croire. Ce qui ne fait pas de doute, ce sont les dispositions de piété sincère dans lesquelles la jeune femme attendit la mort. « Mme de Drée m'a dit, rapporte Virieu, que c'était elle qui l'avait engagée à voir un prêtre. C'est le curé de Saint-Germain-des-Prés qu'elle a appelé. Il paraît que c'est un ecclésiastique fort respectable. Ses soins ont donné beaucoup de consolation à Mme Ch.... » Le curé de Saint-Germain-des-Prés était alors l'abbé de Kéravenant. Le Dr Alin se réjouit que les visites du prêtre fussent pour Mme Charles un soulagement que lui-même, avec toute sa science, se sentait incapable de lui apporter. « Les consolations de la religion ont constamment ramené en elle le calme et la résignation. Son confesseur la voyait souvent et elle parlait hautement du bien-être et de l'espérance qu'elle puisait dans ses entretiens. Elle priait beau-

coup en particulier et se faisait lire des livres de piété, entre autres l'*Imitation de J.-C.* » De tous ses amis, celui qu'elle eut le plus de plaisir à revoir, ce fut celui en qui elle avait trouvé déjà presque un directeur de conscience. « Elle avait désiré longtemps l'arrivée de M. de Bonald et répétait souvent qu'*il arriverait trop tard.* Son bonheur de le revoir était inexprimable. » Il est difficile de se tromper à ces témoignages. Ils attestent, non pas une conversion de fraîche date, mais un sentiment qui, depuis longtemps, avait pénétré l'être tout entier. En tout cas, et c'est ce qui nous importe — tout l'intérêt de l'histoire des derniers jours d'Elvire n'étant pour nous que de servir de commentaire aux vers de Lamartine — par là se trouve expliquée et justifiée l'inspiration toute religieuse du *Crucifix.*

Le calme se fit aux dernières heures : sur cette souffrance et sur cette exaltation une paix profonde descendit. « Elle s'est éteinte en pardonnant et en demandant pardon. » Ce fut une mort « douce, pieuse, recueillie ».

Dans les quelques lignes qu'il a jointes au *Crucifix*, Lamartine a écrit : « Mon ami, M. de V., qui assistait à ses derniers moments, me rapporta de sa part le crucifix qui avait reposé sur ses lèvres dans son agonie. » Ce n'est pas exact. Virieu n'assistait pas à cette agonie. Il n'était pas alors à

Paris. Quand il s'y achemina, il passa par Mâcon et resta un peu de temps auprès de son ami. Arrivé à Paris, plusieurs jours après la mort de Mme Charles, il s'était enquis auprès de ceux qui en avaient été les témoins; il avait recueilli de leur bouche ces détails que réclamait l'amant désolé, afin de faire saigner sa blessure. Toutefois, et quand on sait la place qu'avaient tenue dans la dernière année de Mme Charles les deux jeunes gens, on ne peut s'empêcher de trouver bien de la mélancolie à cette phrase du récit de Virieu : « En tout, elle a été très bien soignée et de toutes façons pendant les derniers temps de sa maladie. M. Ch., Mmes de Drée et de Saussay, M. de Bonald, M. Alin et même M. et Mme Mounier ont été très bons et très attentifs pour elle : il ne lui a manqué que nous deux. »

Ils lui manquèrent tous les deux.

Lamartine, lui non plus, n'était pas là, quoiqu'il ait écrit :

> Toi que j'ai recueilli de sa bouche expirante !

Et pourtant, en un certain sens, peut-on dire qu'il fût absent ? On hésitera à le lui reprocher, après avoir lu les lettres d'Alin et de Virieu : c'est ce qui en fait le prix et qui leur donne une valeur au point de vue de la littérature. Lamartine a voulu tout savoir. Il a pressé de questions ceux qui, plus

heureux que lui, avaient approché la mourante; il a savouré l'amertume de tous ces détails; il a gravé dans son esprit des images réelles. Il savait que la souffrance avait respecté la grâce tant aimée de ce visage, qu'Elvire était restée belle jusque dans la mort, que cette beauté s'était seulement spiritualisée. « Dans certains moments d'inattention où sa tête s'égarait, sa figure ne recevait qu'une impression plus forte de son âme, l'expression de ses traits devenait sublime. Son regard avait quelque chose de surhumain et l'on restait frappé d'admiration et de terreur... Aucun de ses traits n'a été défiguré. Ses chairs sont seulement devenues blanches comme de l'albâtre. Sa bouche était entr'ouverte, ses yeux à demi fermés, et il y avait sur toute sa figure une expression céleste de douceur et de repos. »

Comparez à ce passage de la lettre de Virieu les vers du *Crucifix :*

> De son pieux espoir son front gardait la trace,
> Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
> La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
> La mort sa majesté...
>
> Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
> Le souffle se taisait sur son sein endormi,
> Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
> Retombait à demi.

Vous comprendrez alors de quelle façon cette pièce fut composée, et que, pour se représenter

comme assistant à la scène funèbre, Lamartine avait à peine eu besoin de faire appel à la fiction. Par son âpreté à tout savoir, par l'intensité de son émotion, il s'était fait le témoin de cette agonie. Il aimait, il était poète, il put chanter Elvire au lit de mort — en se souvenant.

7 octobre 1905.

PATHOLOGIE DU ROMANTISME

Il y a un peu plus d'un siècle qu'on parle du romantisme et un peu plus de cent ans qu'on se demande ce que ce peut bien être. On en a donné toute sorte de définitions, après quoi le point d'interrogation n'en a pas moins continué de se poser. Celles qu'on a empruntées aux romantiques eux-mêmes sont vagues, incertaines, confuses et contradictoires, attendu qu'ils ne surent jamais clairement ce qu'ils voulaient faire et que jamais écrivains ne furent plus complètement dépourvus de sens critique. Les historiens des lettres ont proposé diverses formules, souvent heureuses, mais dont chacune avait le tort d'exclure les autres et de vouloir expliquer simplement un phénomène complexe. Donc on y a vu une réaction contre le classicisme, une explosion de jeunesse, une invasion étrangère, une poussée d'individualisme; Musset le faisait consister tantôt à ne pas se raser, et tantôt à employer beaucoup d'adjectifs. Mais qui donc pré-

tendait que le romantisme est une « maladie » ? Il se trouve que ce mot, lancé d'abord comme une boutade, pourrait bien être le plus juste et le plus profond qui ait été dit sur la question. C'est la thèse que soutient l'auteur d'un livre récent sur le *Romantisme français*[1], M. Pierre Lasserre, avec une richesse d'arguments, une abondance de vues, une verve et un éclat de style infiniment remarquables. Ce qu'il faut louer surtout, chez le jeune et très savant professeur, c'est l'indépendance de son jugement, c'en est la fermeté et la franchise. Il ne se croit pas tenu de respecter une absurdité parce qu'elle est consacrée, et d'abdiquer son goût devant les gloires réputées intangibles. Il va droit aux idoles dont le pied est d'argile. Il sonne la charge avec une impétuosité et une allégresse toutes françaises. Il a cette qualité qui fut si longtemps une chose de chez nous : la hardiesse dans le bon sens. Notons que M. Lasserre achevait son livre dans le même temps où M. Jules Lemaître préparait ses fameuses conférences sur J.-J. Rousseau; il s'y inspirait d'idées proches parentes : lui aussi, il éprouvait le besoin de réclamer contre les chimères, les billevesées, l'emphase, la déclamation et le faux. C'est un symptôme.

[1] *Le romantisme français*, essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIXe siècle, par M. Pierre Lasserre, 1 vol. in-8o (*Mercure de France*).

M. Pierre Lasserre est, de son métier, philosophe : ne lui demandons pas un livre d'historien! Il ne s'est pas astreint à suivre à travers les années le développement d'une même idée et à nous en montrer les modifications successives. Sans heurter trop rudement la chronologie, il s'est surtout soucié de l'ordre logique. Il n'a pas voulu davantage démêler les diverses influences, les actions et les réactions, l'apport du temps, des événements, des mœurs, et celui des théories et des œuvres. Il pose un principe et de ce principe il déduit des conséquences. Il élabore une doctrine et l'illustre des exemples les plus significatifs. Senancour lui servira de type pour personnifier ce qu'il appelle « la chimère du cœur » ; Benjamin Constant témoignera pour la « manie des passions » ; Mme de Staël pour le « sacerdoce de la femme » ; Chateaubriand pour la « splendeur du faux » ; Michelet ou Quinet pour le « messianisme romantique ». En un mot, M. Pierre Lasserre construit un système et emploie pour sa construction les matériaux les plus éprouvés. Il nous laisse le soin d'apprécier ce système à sa nouveauté et à sa solidité.

Il importe d'abord de préciser les termes. Ce qu'on entend généralement par le romantisme, c'est la période de l'histoire de notre littérature qui commence un peu avant 1820 et se termine un peu après 1850. Et pour en donner quelque idée,

on s'empresse de citer telles phrases de Mme de Staël et de Beyle, qui pourraient bien n'avoir aucune espèce de sens. M. Pierre Lasserre demande la permission d'élargir singulièrement ce cadre. Il remarque qu'à la date où les historiens de la littérature commencent à parler de romantisme, les œuvres les plus caractéristiques de la nouvelle façon de sentir et de penser ont déjà paru et agi : celles de Benjamin Constant, de Senancour, de Mme de Staël, de Chateaubriand, de Bernardin de Saint-Pierre, mais surtout de Jean-Jacques Rousseau — car il eût suffi de nommer celui-ci. « Rousseau n'est pas à l'égard du romantisme un précurseur, il est le romantisme intégral. Pas une théorie, pas un système, pas une forme de sensibilité ne revendiqueront par la suite la qualité de romantique ou ne la recevront, qui ne se trouvent recommandées par son œuvre. » Cela est en partie exact. Il n'y a pourtant pas lieu de modifier la division jusqu'ici adoptée. On continuera de réserver l'appellation de romantique à la période de notre littérature où l'idéal nouveau triomphe décidément de l'ancien, et, non content de modifier tous les genres, crée encore des formes inédites ; il suffit de constater que le mouvement romantique était commencé dans les âmes bien avant l'avènement du romantisme en littérature et en art. Ce mouvement date de Rousseau ; il a été déterminé com-

plètement par lui ; si d'ailleurs Rousseau avait paru dans une époque moins préparée à l'entendre, il eût été tenu pour un fou, et sa prédication n'eût éveillé pour tout écho que le mépris; mais il est venu au moment où se faisait dans les esprits un grand changement dont il a été le héraut. Ce que M. Lasserre étudie sous le nom de romantisme, c'est ainsi la « révolution générale de l'âme humaine », qui date du milieu du XVIIIe siècle et s'opère grâce à l'œuvre de Rousseau.

Voici, d'après lui, en quoi consiste cette révolution. Il y a au fond de nous un peuple tumultueux d'instincts, de désirs, de fantaisies, de frénésies. Pour les apaiser ou pour les contenir, ce n'est pas trop de toutes les barrières que l'homme a pu inventer, et de toutes les disciplines, religieuse, morale, sociale, esthétique. Le XVIIe siècle s'était appliqué à fortifier toutes ces puissances ordonnatrices. Le XVIIIe, au contraire, dans sa première partie, mettra son ardeur et son application à les détruire. Il déclare la guerre à la religion et se sert contre elle des armes qu'il emprunte à la science. Il attaque la tradition, au nom de l'idée de progrès. Il renonce à prendre dans l'observation psychologique un solide point d'appui. Il s'abandonne étourdiment à tout ce dont on s'était méfié jusque-là. Il ruine toutes les formes de l'autorité, il fait brèche à toutes les barrières. C'est par cette

brèche ouverte que vont se précipiter les forces instinctives, les énergies inférieures, jusque-là refoulées. Leur ensemble constitue cet « état de nature » dont on va commencer à parler, notion vague, confuse, et qui par elle-même pourrait parfaitement ne rien signifier, mais qui prend tout de suite un sens si on l'oppose à l'état de civilisation. Cet état de nature, on le concevra comme souverain ement bon et parfaitement heureux, parce que n'ayant jamais trouvé dans la réalité le bonheur parfait ni la bonté sans mélange, on les situe dans une région chimérique ; c'est aussi que, cessant d'y voir clair dans l'âme humaine, on n'aperçoit plus ce qu'elle apporte en naissant de mauvais. Comme on ne peut revenir à la « nature » qu'en détruisant tout ce qui, depuis qu'il y a une civilisation, a été institué pour nous en éloigner, l'idéal nouveau sera essentiellement révolutionnaire et anarchique. Les éléments qui le composent sont tout le romantisme. M. Lasserre expose ce point de vue, dès le début de son livre, en quelques-unes de ces formules ingénieuses et saisissantes qui sont fréquentes sous sa plume : « La nature humaine, dans ses attributs propres d'intelligence, de sensibilité intellectuelle, de sociabilité et de moralité, est une organisation ou, pour mieux dire, une culture, culture aussi délicate et fragile que riche, qui n'a pu réussir, comme elle ne peut s'entretenir, que

dans les milieux politiques les mieux ordonnés. Merveilleux travail de l'art, du temps et de la fortune, à ronger, à perforer et à désagréger tout d'abord dans toutes ses parties, pour qui veut se frayer le chemin de l'état primitif. Ç'a été l'activité du romantisme... Négatif de tout, il a pu se prendre pour l'affirmation suprême, appeler le désordre liberté, la confusion génie, l'instinct énergie. C'est la désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée. » Le romantisme se définirait donc : une désorganisation de l'âme dans ses facultés, de la société dans ses éléments, de l'art dans ses conditions. Tout l'intérêt du livre que nous étudions réside dans cette définition nouvelle du phénomène romantique.

La valeur d'une définition, c'est-à-dire d'une vue systématique et d'une hypothèse, se mesure au nombre des faits dont elle permet de rendre compte. Le premier est à coup sûr celui qui, parmi les nouveautés qu'apporte le romantisme, est le plus frappant : la libération de l'individu. Dans une littérature qui reflète un état d'âme et un état social ordonnés en conformité avec la raison, l'individu n'existe que par rapport, ou, si l'on veut, « en fonction » de la société. Le résultat immédiat de la rupture de l'équilibre est que l'individu reprenne son autonomie, se pose en face de la société et s'oppose à elle. Le *moi* n'a plus cons-

cience d'être haïssable, il ne s'efface plus, il ne se subordonne plus à l'ensemble : il s'en sépare, au contraire, il se distingue; il veut être lui-même et se manifester tel qu'il est. Donc, ce sera désormais l'habitude des écrivains de confier au public les particularités de leur biographie, les bizarreries de leur tempérament et les étrangetés de leur complexion. Ce ne seront que confessions, confidences, souvenirs, mémoires personnels, histoire de ma vie, tous récits pareillement consacrés à l'exaltation de celui qui les a composés pour y être le montreur de soi-même. Au surplus, dans le reste de leurs œuvres, où ils ne cessent de se raconter, de s'expliquer, de traduire leur émotion personnelle, ce sont encore leurs mémoires qu'écriront poètes, romanciers et dramaturges, quand ce n'est pas critiques et historiens. Et voilà fondée cette littérature qu'on a justement qualifiée de littérature d'impudeur!

Or, qu'y a-t-il en nous de plus individuel? Ce n'est pas la façon de connaître, mais celle d'être ému ; ce n'est pas l'intelligence, mais la sensibilité. La sensibilité varie d'un être à l'autre, et chez le même être d'un instant à un autre instant. Elle est de sa nature diverse, mobile et changeante. C'est bien elle qui, depuis le milieu du XVIII[e] siècle, fait irruption dans la littérature et occupe la scène. Elle y apparaît sous toutes ses formes, sans en

excepter celle même de sa parodie : je veux dire la sensiblerie, ce besoin de s'attendrir à tout propos, de s'apitoyer hors de tout propos, et de tomber en pâmoison. Elle déchaîne l'interminable série des déclamations vertueuses. Elle livre l'âme en proie à la passion. Les Correspondances du temps sont ici plus significatives encore que les œuvres d'imagination. Déjà les lettres de Mlle de Lespinasse n'étaient qu'un long cri de passion ; et les contemporains de cette demoiselle ne la plaignirent pas, comme eussent fait les gens du XVIIe siècle, d'être une sorte de victime du délire amoureux : ils l'en admirèrent. Mais lisez les lettres que Mlle Phlipon, la future Mme Roland, adresse à ses amies de pension, les demoiselles Cannet : cette petite bourgeoise, fille d'un modeste graveur, étouffe dans sa condition, elle est travaillée d'elle ne sait quelles aspirations ambitieuses, elle voudrait élargir les bornes du monde, elle désespère de voir la réalité égaler son rêve, et elle en souffre.

Car c'est une des conséquences du débordement de la sensibilité qu'il nous mène à souffrir. Les anciens le savaient bien. Eux dont toute la philosophie n'a consisté que dans la recherche d'un bonheur terrestre, ils enseignaient qu'il faut modérer ses désirs. Mais, laissé à lui-même, le désir a pour essence de tendre sans cesse à s'augmenter, de se

répandre sur l'infini de la création. Entre cet infini du désir et la médiocrité des résultats auxquels notre nature bornée peut prétendre, la disproportion est si grande que nous prenons en pitié la misère de notre condition. Le peu qu'il nous est donné d'atteindre nous semble ne pas valoir des efforts si disproportionnés. De là cette lassitude, ce découragement, ce dégoût de toutes choses et de la vie elle-même. De là cette mélancolie, qui n'est pas l'âpre et virile tristesse du penseur, mais ressemble bien plutôt au dépit d'un enfant malade et dont le caprice n'a pas été satisfait. Ce mal du siècle est celui dont se plaignent tous les héros célébrés par la nouvelle littérature. Et tous, les Werther, les René, les Obermann, sont des âmes de désir qui paient la peine de s'être abandonnées à une sensibilité déréglée, inquiète, et destinée à s'exaspérer par ses propres déceptions.

Excès de l'individualisme, débordement de la sensibilité, ravages d'une tristesse morbide, ces caractères du mal romantique ont été maintes fois signalés, et M. Lasserre ne fait que les rappeler. Une partie de son travail beaucoup plus neuve et où excelle son vigoureux bon sens, est celle où il dénonce la perpétuelle confusion qu'établit le romantisme entre les genres les plus différents et les notions les plus incompatibles. Prodigieux assembleur de nuages et incapable de vivre hors

de la tempête, le romantisme a dramatisé toutes les dispositions de notre nature. Exemple : on a souvent loué l'*Adolphe* de Benjamin Constant pour la sobriété de son art presque classique; mais rien de moins classique que la conception morale sur laquelle a été bâti le fameux roman. Nous y assistons en effet au drame d'une existence ravagée par l'irrésolution; et l'irrésolu était jusqu'alors un type de comédie! Inconstance, légèreté de l'esprit, frivolité du cœur, « sont des défauts de tous les temps; ce qui ne s'était pas encore vu, c'est le mode tragique de ces dispositions si peu tragiques. » Mieux encore. Une grande passion, qui envahit l'être tout entier et bouleverse une existence, est tragique; mais il n'y a rien de moins tragique qu'une série de « folies amoureuses ». M. Lasserre imagine un poète épicurien du XVII[e] siècle rencontrant ce vers de Musset :

Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Un Chaulieu, un Chapelle, un La Fontaine eût goûté ce conseil, digne d'Anacréon ou d'Horace, et approuvé ces engagements légers qui ne promettent que du plaisir sans peine. Ce qu'il n'eût pas soupçonné, c'est qu'on y pût trouver, comme fait l'auteur de la *Nuit d'août*, une occasion de souffrance sans cesse renouvelée. C'est là un des

procédés les plus habituels du romantisme : présenter comme tragique ce qui, de fait, en est le contraire. Qu'un valet devienne amoureux de la Reine, il se met dans une situation ridicule et s'expose à se faire huer; c'est donc lui que le théâtre romantique prendra pour héros d'un sombre drame. Le même théâtre nous apitoiera sur la détresse d'un vieillard amoureux, alors que jusque-là notre répertoire gaulois n'avait jamais manqué à s'égayer aux dépens du barbon. Ou encore il fera l'apothéose de la courtisane et il élira, pour le lui prodiguer, le sentiment auquel elle a le moins de droits : le respect. C'est surtout l'amour qui fait délirer la psychologie romantique. Julie, dans la *Nouvelle Héloïse*, avait, une fois pour toutes, donné le ton, lorsqu'elle avait choisi précisément l'occasion de sa faute pour parler de vertu. Il est convenu désormais que l'attachement au devoir, le respect de la foi jurée, l'honnêteté et la pudeur sont autant de faiblesses ; mais céder à l'attrait des sens est le moyen de s'élever jusqu'au sublime. Et c'est le moment d'invoquer Dieu. On n'y manque pas. Dieu est de toutes les fêtes amoureuses et parties galantes du romantisme.

Continuons cette analyse. C'est une joie de voir un écrivain honnête homme restituer enfin aux héros du romantisme leur qualité véritable, et de l'entendre appeler, à la vieille mode, « un chat un

chat et Rollet un fripon ». On sait que le romantisme a pris à tâche de glorifier le paresseux, l'impuissant, le raté. Aventuriers de profession, escrocs, bandits, forçats, assassins, bouffons, truands, le caractère commun qu'il leur reconnaît, c'est la grandeur morale. Il est temps qu'un éclat de rire ou que le dégoût fasse justice de cette imposture. Antony, un gaillard sans aucun moyen d'existence avouable, force le domicile d'une grande dame qui jadis eut quelque faiblesse pour lui sans savoir qui il était; il essaie de la violenter dans un hôtel; finalement il la tue. « Sous l'auréole que lui arrange la phraséologie du bon Dumas, je ne puis m'empêcher de reconnaître un atroce et louche personnage, qui se rencontre dans les annales judiciaires. » Didier tourne la tête à la plus belle courtisane de son temps qui, pour lui, ferme la porte à ses amants riches : « Je l'appelle l'amant de cœur. » Claude Gueux, détenu pour vol dans une maison centrale, assassine le directeur à coups de hache; on nous donne cet individu pour un être « doux, poli, modeste », mesuré dans son langage comme un lettré; s'il tue son directeur, c'est après « avoir soumis honnêtement ses raisons aux hommes justes qui l'entourent ». Ce « saint », ce « pape captif avec ses cardinaux », n'est en fait qu'un « sinistre cheval de retour ». Rolla est un niais, si Ruy Blas est un fainéant, et tous deux

sont des phraseurs. On prolongerait aisément l'énumération. Ce que M. Lasserre a mis en complète lumière, c'est que « dans le personnage sympathique du romantisme, une réalité vulgaire apparaît toujours sous la chimère dont s'est dupé l'écrivain. » A la comédie humaine le romantisme a substitué une mascarade, un carnaval et trop souvent une saturnale.

Dans une société en décomposition, personne n'est plus à sa place et certaines « individualités » prennent une importance disproportionnée. M. Lasserre en donne deux exemples : l'un, c'est la place attribuée par la littérature romantique au littérateur lui-même, et l'autre, c'est le rôle donné à la femme. Le XVIIIe siècle avait inauguré la royauté de l'homme de lettres. Désormais la personnalité de l'écrivain ne cessera d'aller s'enflant et se grossissant à plaisir. Il lui semblera que pour avoir choisi, entre diverses manières qu'il avait d'occuper son activité, celle qui consiste à aligner des phrases et peut-être à faire rimer des lignes, il a conquis une éminente dignité. Désormais il a le droit de mépriser le reste des hommes et de le prendre avec eux de haut. Ce privilège ne va pas sans souffrance; ce condamné du génie vivra hautain et solitaire comme Moïse, ou mourra, comme Chatterton, victime de l'indifférence, sinon de l'hostilité. Mais il ne manquera pas à sa destinée; il

sera le prophète, comme Olympio, et fera sur les chemins de l'humanité son métier de flambeau ; il sera le pasteur des peuples, et se guindera en homme d'État, comme Chateaubriand et comme presque tous les autres, sans en excepter Alexandre Dumas père !

De même qu'il a inventé un type de surhomme, a savoir l'homme de lettres, le romantisme a créé le type de la « femme supérieure ». Le XVIIe siècle n'avait pas manqué de femmes remarquables par l'esprit ou par le cœur, mais ni une Sévigné, ni une La Fayette n'avaient éprouvé le besoin de régenter leur époque. La première ne prétendait qu'à être l'écho d'un entourage choisi, et la seconde se cachait d'être l'un des meilleurs écrivains de son temps. Elles se méfiaient d'elles-mêmes et de leur jugement. C'est une prudence que n'auront ni Julie, ni Delphine, ni Lélia, ni Mme Roland, ni Mme de Staël, ni George Sand. Elles formuleront ce qu'on a appelé depuis les « revendications féministes, » c'est-à-dire qu'avec elles la femme commence à faire sa Révolution. Elle ne veut plus rester au rang que les mœurs, les traditions, la loi et l'expérience lui assignent. Et pourquoi s'y astreindrait-elle, puisque désormais toute hiérarchie est brisée? Aussi bien, ce qui encourage la femme à ne plus se contenter du second rang, c'est qu'elle a, en effet, déjà réussi à imposer sa supé-

riorité à l'homme. Devant la débilité d'un Saint-Preux, d'un Obermann, d'un René, d'un Adolphe, elle prend en pitié son maître de la veille. Elle reconnaît dans ces organisations nerveuses et fébriles les éléments qui jusqu'alors passaient pour être féminins : la prédominance de la sensibilité, le goût des émotions, la manie des passions, l'aspiration au bonheur. L'homme a laissé envahir son âme tout entière par la vie sensitive et spontanée, sans comprendre qu'il manquait par là à sa destinée et à son devoir. Ce qui peut être pour sa compagne le mode normal de l'existence, est pour lui diminution et dégradation. C'est ainsi qu'il a signé sa propre déchéance. Il a abdiqué. Et « lorsque la défection de l'homme abandonne à l'empire du génie féminin celles des choses privées ou sociales dont l'esprit viril est l'organisateur et le juge nécessaire », c'est un grand scandale et un pire danger.

Le signe par où se trahit la maladie d'un organisme, c'est la fièvre. L'état de fièvre est endémique au romantisme : il y a une espèce de vapeur, de brouillard, ou, si l'on préfère, de vertige romantique qui exclut aussi bien toute vision juste, précise, en accord avec la réalité. Est-il question de style? C'est l'emphase, la gesticulation, la surcharge et l'empâtement des couleurs. Sous cette accumulation d'images et cet amas de traits for-

cés, on regrette cruellement la simplicité de jadis et le sentiment de la mesure où se reconnaissaient les productions de notre esprit. Est-il question des idées? Une sorte d'exaltation mystique les fausse et les dénature par un mélange de trouble religiosité. Telle est exactement la part du romantisme dans l'interprétation de certaines idées qui sont depuis lors entrées dans notre atmosphère intellectuelle. Ces idées pouvaient enfermer un contenu positif; elles pouvaient s'adapter exactement à des réalités : le romantisme en a fait des chimères ou des monstres. Par exemple, l'idée de progrès avait fait son apparition dans la littérature bien avant que les romantiques ne fussent entrés en scène; mais ils ne pouvaient manquer d'accueillir la doctrine dans ce qu'elle a de plus aventureux, et, assignant comme terme au progrès indéfini le bonheur universel, de donner à la foi nouvelle le caractère d'un évangile. Il serait, de toute évidence, un peu puéril de faire d'un mouvement aussi considérable que celui de la Révolution française un succédané du romantisme français. Mais, pour expliquer les événements eux-mêmes de la Révolution, il faut tenir compte de l'état d'âme romantique. En outre, vis-à-vis de l'idée révolutionnaire, certains romantiques ont adopté une attitude dont les conséquences continuent de se développer sous nos yeux. Michelet,

Louis Blanc, Lamartine publient simultanément leurs histoires de la Révolution, et ils font ainsi franchir une étape décisive au pays. On était resté frappé d'effroi par les souvenirs de la période révolutionnaire : en la poétisant, non seulement ils réconcilient avec elle l'esprit public, et non seulement ils l'absolvent de ses crimes, mais ils l'affublent d'un caractère sacro-saint. La Révolution est un fait, ils la changent en une révélation. C'est une époque, ils en font une hégire. « L'œuvre propre des romantiques par rapport à la Révolution, ç'a été de la passionner, de la chanter, d'enflammer son esprit destructeur, mais aride, de leur lyrisme, de leur mauvaise religiosité, d'adresser aux principes désorganisateurs les hymnes dûs aux idées et aux forces créatrices, de la déifier, d'en faire l'objet d'un « culte » et par là d'ôter aux générations soumises à leur influence toute liberté d'examen et de critique, toute possibilité de clairvoyance à son égard. » Ces grands mots qui ont pris racine dans les intelligences modernes et peu à peu s'y sont métamorphosés en dogmes : le Culte de la Révolution, la Religion de l'Humanité, du Progrès ou de la Science, tout ce pathos est d'espèce romantique.

La contagion a d'ailleurs été universelle : bien rares sont ceux de qui on peut affirmer qu'ils en furent indemnes. Les tempéraments les plus sains,

les plus robustes, les mieux portants en furent atteints. Qui donc fut de nature moins romantique que le chef du romantisme ? Et qui fut, de goûts et d'humeur, plus bourgeoise que George Sand ? Mais par une singulière rencontre, il n'est resté en dehors du romantisme que les esprits les plus secs et les âmes les plus médiocres. De même tous les genres ont été viciés par l'intrusion du romantisme. Le roman qui vit de l'observation des mœurs et de l'étude des sentiments s'est prêté aux confidences du genre personnel, aux réclamations individualistes et aux rêveries utopiques. Le théâtre, dont l'essence est l'impersonnalité, s'est fait tout lyrique. La critique, la philosophie, les études religieuses ont été altérées par ce ferment de décomposition. Sainte-Beuve a eu sa période romantique. Il y a du romantisme chez Cousin, il y en a davantage chez Lacordaire et davantage encore chez Lamennais. Mais l'exemple le plus frappant est à coup sûr celui de Michelet, historien de génie, consacrant à l'investigation des documents un soin alors tout nouveau, et sans cesse dupe de sa sensibilité, de ses imaginations, de ses préjugés et de ses haines. Ce « cas » étant significatif entre tous, M. Lasserre s'y est attaché et acharné. Pour exprimer tout à la fois l'admiration et l'horreur que lui inspire l'historien-poète, il a multiplié les formules : « Je me divertis autant qu'un autre à Michelet, je ne le crois jamais. »

« C'est un amuseur qui se croit un prophète, etc. » Et il conclut par ce jugement qui est une exécution : « Horreur de la réalité, horreur des intelligences énergiques et des volontés créatrices,... tendresse suspecte, sans mesure et sans examen, pour tout ce qui a fait figure de révolté, de dissident ou de vain rêveur, transmutation des malades en grandes âmes prophétiques et des hommes supérieurs en fous et malades... exaltations et halètements continus de sibylle, dont la violence aurait encore plus de valeur si Michelet ne se mimait lui-même et ne s'interdisait de rien dire avec calme quand il n'est pas réellement en proie au démon ; inquiétude, brisures profondes sous une affectation alarmante de « joie » et d' « enthousiasme » ; en un mot lyrisme auquel j'accorderai toutes les épithètes qu'on voudra pour exprimer l'intensité et la violence, à condition qu'il me soit permis d'ajouter « et petitesse », voilà l'âme qui se respire dans l'histoire de Michelet. » C'est un réquisitoire. Contre un passionné M. Lasserre fait à son tour preuve de passion. Il manque au portrait, pour être vraiment ressemblant, plus d'une touche. Mais il reste que Michelet, à travers l'histoire de France, n'a su que nous raconter ses propres émotions et n'a fait que l'histoire de sa sensibilité.

Et s'il eût fallu enfin nous montrer le roman-

tisme modifiant, non plus seulement la manière d'écrire l'histoire, mais l'histoire elle-même de notre pays, combien de preuves en eût aisément trouvées M. Lasserre ! Pour n'en pas citer d'autre, quel exemple de romantisme violemment transporté dans les faits lui eût offert une étude de la politique de Lamartine ! Car si Lamartine est devenu, un beau jour, l'auteur en grande partie responsable d'une révolution, ni le progressif changement de ses idées, ni l'immensité de son orgueil ne suffit à nous le faire comprendre. Mais son individualisme a voulu qu'il devînt le centre autour duquel toute la fortune d'un pays graviterait. Depuis le temps qu'il rêvait d'un rôle politique, il s'imaginait sous les traits du sauveur d'un peuple en détresse. Comme René invoquait les orages désirés, il a voulu accumuler sur son front la tempête politique, sans réfléchir que les bouleversements où un orateur trouve l'occasion soudaine de s'illustrer, sont, pour une infinité de gens, la source d'obscures souffrances et de longues misères.

Je n'ai indiqué que quelques-uns des points qu'aborde M. Lasserre dans *le Romantisme français* ; j'ai dû laisser de côté bien d'autres questions qu'il soulève en passant. Il ne viendra à l'esprit de personne de faire à ce livre le reproche d'indigence ; l'auteur, à la manière de ceux qui ont

longtemps porté dans leur tête un sujet, y a déversé tout le flot de ses réflexions. Rare défaut, très digne d'indulgence ou d'estime. Ajoutons encore que, tel qu'il est, l'ouvrage de M. Lasserre ne peut être tenu pour une « histoire » du romantisme. Il laisse de côté tout un aspect de la question : ce sont les services que le romantisme a quand même rendus à une littérature épuisée. Il y a fait rentrer l'éloquence et la poésie; il a remis en liberté l'imagination; il a ajouté des pages éclatantes ou charmantes à notre trésor littéraire; il a renouvelé la langue et nous a rapporté la science des beaux rythmes. M. Lasserre le sait bien, et il arrive qu'en le contestant il s'amuse. Il écrit quelque part : « La rêverie est servile, vulgaire et languissante. Qui rêve ? l'esclave aux barreaux de son ergastule, la petite bourgeoise à sa fenêtre, le précepteur du château remonté dans sa chambre. Qui rêve ? un sot. » Un poète aussi... et nous ne serions pas disposés à faire bon marché des « rêveries » d'un Lamartine ou d'un Hugo. Le romantisme a éveillé les mille voix de la nature et réveillé les échos du passé. Car il est bien vrai que les romantiques ont insolemment rompu avec la tradition et fâcheusement travesti nos annales. Pourtant c'est à eux que nous sommes, par un singulier retour des choses, redevables du culte du passé et du sens de l'histoire.

Du romantisme M. Lasserre n'a voulu connaître que les sources et le caractère morbides : il a prétendu suivre dans une littérature et dans une société l'œuvre d'un ferment de décomposition, l'action d'un virus. Il y a réussi à souhait. Cette vue du romantisme, considéré comme un assaut livré à l'âme moderne par toutes les forces coalisées de désorganisation, est juste et féconde. Faut-il ajouter un dernier trait? Une étude du romantisme pris du point de vue pathologique était tout à fait opportune. Car le mal n'est pas seulement d'hier, et il s'en faut que nous en soyons guéris; il a laissé en nous des tares dont nous n'avons pas cessé de souffrir. En littérature, le goût pour l'exceptionnel et le bizarre; dans la vie sociale, l'indulgence à tout ce qui nous apparaît revêtu du prestige de la passion; en politique, le culte d'idoles malfaisantes, et dans tous les ordres de réalités le désarroi, l'incohérence et l'anarchie... Qui oserait prétendre que nous soyons délivrés de tous ces fléaux? L'âpreté avec laquelle quelques-uns de nos contemporains réclament contre ces dangereux sophismes, trahit sans doute l'inquiétude qu'ils éprouvent à constater leur survivance parmi nous. C'est au bout d'un très long temps que les principes faux développent leurs extrêmes conséquences. Nous apercevons aujourd'hui avec effroi les résultats de ce grand ébranlement qu'a subi

l'âme française au milieu du XVIIIe siècle. Qui sait ? Cette clairvoyance est peut-être, sinon le commencement, du moins la condition d'un retour à l'équilibre, au calme et à la santé.

15 avril 1907.

LE ROMAN PERSONNEL

Naguère, dans leur course éperdue à la recherche de la meilleure définition du romantisme, Dupuis et Cotonet rencontrèrent sur leur chemin le « genre intime. » Cette découverte les occupa pendant toute l'année 1831. Par malheur, ils ne parvinrent jamais à distinguer nettement les romans intimes des autres romans. « Ils ont deux volumes in-octavo, beaucoup de blanc, il y est question d'adultères, de marasme, de suicides, avec force archaïsmes et néologismes; ils ont une couverture jaune et ils coûtent quinze francs; nous n'y avons trouvé aucun signe particulier qui les distinguât. » Le « roman personnel » est proche parent du roman intime, et M. Joachim Merlant, qui vient de lui consacrer une étude [1], a relevé quelques-uns de ces « signes particuliers » que n'avaient pas aperçus ses deux notoires devanciers.

[1] *Le roman personnel, de Rousseau à Fromentin*, par M. J. Mer, ant, 1 vol. in-16 (Hachette). — *Le Roman français au XIXe siècle-avant Balzac,* par M. A. Le Breton, 1 vol. in-16 (Lecène et Oudin.)

Il est fâcheux qu'il manque à ce livre un certain degré de clarté; l'idée directrice s'en dégage mal; le point de vue auquel s'est placé l'auteur ne laisse pas apercevoir l'intérêt historique de la question. « Le roman autobiographique, écrit M. Merlant nous apparaît comme une variété du roman moral; il s'est développé en même temps que le roman d'éducation; il n'est pas étranger au roman de mœurs, il en dérive, il en est la forme la plus vivante et la plus concentrée. » Et ailleurs : « Le roman autobiographique n'a pas été autant un genre littéraire qu'il n'a été une manière de moraliser. » Le fait est que, dans son examen de chacun des exemplaires fameux du roman personnel, M. Merlant s'efforce surtout d'en développer le contenu moral. Et cela n'est pas sans surprendre un peu dans une étude qui devait être avant tout un chapitre d'histoire littéraire.

Toutefois, en réunissant un certain nombre d'utiles indications éparses dans ce livre, en profitant aussi des fines analyses que contient l'ouvrage bien connu de M. André Le Breton sur *le Roman au XIX*ᵉ *siècle*, nous pourrons esquisser la solution de quelques-uns des problèmes que soulève ce sujet. Quelle place occupe le roman personnel dans l'histoire du genre? A quelle date et dans quelles circonstances le voit-on apparaître? Quelles

formes différentes a-t-il revêtues? Quels rapports soutient-il avec la poésie lyrique ou les autres variétés de la littérature romanesque? Sous quelles influences a-t-il succombé? D'où vient qu'à plus d'une reprise on l'ait vu renaître? Ce sont là autant de questions dont on aperçoit aisément l'intérêt.

Le roman personnel est essentiellement celui où l'écrivain se confond avec son personnage principal. Soit qu'il emprunte aux souvenirs de sa propre existence un épisode dont il se borne à mettre sous nos yeux le récit, soit qu'il imagine une aventure fictive pour y encadrer son être moral, c'est toujours lui qui est en scène : il fait au public les honneurs de sa vie intérieure, il se raconte, il se confesse. Ce parti pris de concentrer sur lui seul toute l'attention a pour conséquence que l'ordonnance générale du récit en soit toute modifiée. Les autres personnages admis à y figurer n'ont de rôle que par rapport à lui; au surplus, il les élimine autant que possible, en sorte qu'on aura des romans à deux personnages, comme *Adolphe*, et même des romans où le héros reste tout seul en face de lui-même, ce qui est le cas d'*Oberman* et de *René*. L'écrivain n'aperçoit l'humanité tout entière qu'à travers son humeur et ses dispositions actuelles, et ses jugements ne sont que l'écho et le prolongement de ses émotions.

Ce genre — consacré par des chefs-d'œuvre — s'est développé chez nous dans les premières années du XIX[e] siècle. La période la plus brillante de son histoire est celle qui va de 1802 à 1816, et qui commence avec *Delphine* pour aboutir à *Adolphe*, en passant par *Oberman* et *René*. Après 1830, il trouve un regain de faveur; c'est le temps de *Volupté*, d'*Indiana*, de la *Confession d'un enfant du siècle*. Mais déjà dans la littérature romanesque d'autres tendances prévalent, qui l'emporteront sur la tendance personnelle. Ou, pour mieux dire, le roman, après cette excursion sur des terres qui ne sont pas les siennes, prend conscience de lui-même et revient à sa destination naturelle.

Il est aisé de voir en effet que, pour devenir personnel, le roman est obligé de dévier et de s'écarter de sa définition. Car on a coutume de dire que le roman est le genre le plus souple, qu'on y peut faire tout entrer, et qu'il admet tous les sujets comme toutes les manières de les traiter. C'est une théorie commode et qui est assurée de recueillir le suffrage de tous les romanciers. Combien sont-ils qui ne se sont faits romanciers que pour être libres de suivre leur seule fantaisie! Mais il y a quelque chose de supérieur à la fantaisie de chaque écrivain, si grand qu'il puisse être, et c'est la loi du genre, c'est l'idée qui tend à s'y réaliser et qui par sa permanence fait l'unité

de son développement et rend compte de ses modifications, de ses progrès ou de sa décomposition. Le roman dérive de l'épopée, il confine à l'histoire : c'est dire qu'il est, de sa nature, impersonnel. C'est le caractère que M. Brunetière déterminait justement, lorsqu'il écrivait, à propos des romans de Mme de Staël : « Le roman est avant tout l'imitation de la vie moyenne ; la vérité en est faite surtout de l'intelligence des intérêts ou des sentiments des autres, et on n'y atteint, comme en tout, le premier rang, qu'à la condition de savoir s'aliéner soi-même. » Pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle, le roman, quelles que fussent d'ailleurs ses imperfections au temps de Mlle de Scudéry, et quelle que fût la part de lui-même qu'engageât dans son œuvre l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ou celui de *Manon Lescaut,* s'était, d'une façon générale, conformé à cette loi. Sous quelle pression et par quels degrés va-t-on le voir s'en écarter ?

Depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, et à l'appel de Rousseau, l'orientation de la littérature avait changé. De classique, c'est-à-dire d'impersonnelle qu'elle avait été, elle devenait personnelle et romantique. Le Moi qu'on avait si longtemps caché, contraint, étouffé, réclamait sa revanche. Le lyrisme était dans les cœurs et dans les esprits. Il était en quête de ses moyens

d'expression. Il cherchait un genre propre à le recevoir. La poésie n'était pas encore en possession de sa langue et de son rythme. Le théâtre, même anémié, n'avait pas cessé d'être sous la discipline ou sous le joug de la tragédie. Seul le roman offrait un terrain favorable. Il s'y était produit une nouveauté qui ne modifiait encore que la forme, mais qui pouvait servir de préface à une modification plus profonde. Depuis que Courtils de Sandras avait publié de prétendus *Mémoires* de M. d'Artagnan, le roman affectait volontiers la forme des mémoires, du récit personnel. C'était pour l'auteur non pas une occasion de se confesser au public, mais un procédé en vue de donner l'illusion de la réalité. Le « je » apparaît dans *Gil Blas*, dans *Manon Lescaut*, dans *la Vie de Marianne*, dans *le Paysan parvenu*. Le succès de *Clarisse Harlowe* et de *la Nouvelle Héloïse* met à la mode le roman par lettres. Ajoutez qu'un goût essentiel à notre race réclamait de nouveau satisfaction. Nous sommes, nous autres Français, curieux de l'intérieur des âmes : nous voulons savoir ce qui s'abrite dans les replis de la conscience et ce qui se dérobe au plus profond des cœurs. Cette analyse psychologique, dont avait vécu notre tragédie, comme les livres de nos moralistes, avait été négligée par la littérature du XVIIIe siècle. Elle faisait sa rentrée dans le roman. Mais si l'on recommence à sonder

les cœurs, sur qui, mieux que sur nous-mêmes, pourrions-nous faire ce travail d'analyse? « Connais-je quelqu'un aussi bien que je me connais? demande Restif de la Bretonne. Si je veux anatomiser le cœur humain, n'est-ce pas le mien que je dois prendre? » Enfin l'avènement d'une société qui ignore les scrupules d'antan permet bien des nouveautés qui jusqu'alors étaient tenues pour impossibles. Jadis on eût trouvé du plus mauvais goût d'entretenir le public de ses affaires privées et de l'initier à ses misères intimes. Mais le goût, les convenances, la politesse sont autant de conventions qui ont craqué avec l'ancien ordre social. — Ainsi par l'emploi du récit à la première personne et du roman épistolaire, par le retour à l'analyse morale, par la rupture des entraves traditionnelles, les voies étaient préparées. Le sillon était tracé : le Moi s'y est précipité. Et la vogue du roman personnel s'est déchaînée.

A vrai dire, ce qu'on entend désormais par psychologie est exactement le contraire de ce qu'on avait jusque-là désigné de ce nom. Nos moralistes s'étaient efforcés de donner du monde et de la vie une interprétation valable pour tous, de démêler à travers les variétés individuelles les traits communs, et d'atteindre, suivant le mot de Montaigne, à la « forme de l'humaine condition ». Maintenant au contraire, on néglige tout ce fonds commun,

pour ne s'attacher qu'aux singularités. Ce sont elles qui intéressent. On ne veut pas être confondu avec la foule : ce qui nous en tire mérite seul l'attention. « Personne n'a souffert comme toi, » dit Charlotte à Werther. « Peut-être nul homme n'a-t-il éprouvé tout ce que j'ai senti, » dit Oberman, et il s'en sait gré. Pour se déterminer et se poser, le Moi estime que le seul moyen est de se séparer de la communauté, et de s'en distinguer. Tel est justement le premier caractère des romans personnels : on ne nous y présente qu'une humanité en dehors des voies communes, que des types d'exception.

Toute singularité est une monstruosité. Tout écart de la règle crée un danger de maladie. Il serait aisé de montrer que les héros du roman personnel, à quelque titre que ce soit, sont tous des malades. Ils ont d'abord la maladie de l'orgueil, l'hypertrophie du Moi. Delphine brave l'opinion; c'est dire qu'elle a assez confiance en elle-même, en sa valeur morale et en la fermeté de son jugement, pour s'opposer au sentiment de tous et pour s'affranchir de règles qui ont été lentement élaborées pendant des siècles par le travail de la conscience universelle. Corinne ne cesse de se décerner à elle-même le titre de femme supérieure; et non seulement elle ne doute pas un instant de cette supériorité, non seulement aucun instinct ne

l'avertit que cette supériorité, fût-elle réelle, se réduirait encore à de bien minces avantages, mais elle croit que cette supériorité l'élève au-dessus des règles de vie usitées pour le commun des mortels. Lélia aura même admiration pour son propre génie, et même confiance en soi. Oberman, c'est, à prendre le mot dans son sens littéral, l'homme supérieur, le surhomme. Toute la doctrine du surhomme est déjà en germe dans les romans personnels, et Nietzsche a pu l'y aller reprendre. Si René, par apitoiement sur ses maux, se qualifie d'enfant débile, il a soin de se faire décerner par Chactas l'épithète de « grande âme ». Et si Adolphe s'accuse de faiblesse, il garde à part lui la conviction que c'est une faiblesse distinguée dont peu d'hommes seraient capables. L'orgueil est le mal initial qui domine toute la psychologie de ces héros drapés dans l'admiration d'eux-mêmes.

Et la maladie chez eux prend toutes sortes d'autres formes. Werther finit par le suicide. Or on souffre d'aimer et on se désespère d'avoir perdu celle qu'on aime : on ne se tue pas par amour. Les amoureux qui se tuent, c'est qu'ils portaient en eux depuis toujours cette horreur de la vie pour laquelle le dépit amoureux a seulement été une occasion de se manifester. *Oberman* est la confession d'un homme qui, physiquement, était un

infirme. Cette infirmité se traduit dans l'ordre moral par les hésitations, les incertitudes, l'impuissance à fixer sa propre pensée, à retenir sa propre personnalité qui sans cesse se dissout et lui échappe.

C'est par ce côté morbide qu'Oberman, trente ans après l'apparition du livre de Senancour, continuait de séduire une génération pour laquelle Sainte-Beuve portait la parole. Le critique notait, dans la Préface de l'édition de 1833, cette disposition mélancolique et souffrante du pauvre héros, l'effort fatigué de ses facultés sans but, son étreinte de l'impossible, son ennui. « Ce mot d'ennui, pris dans l'acception la plus générale et la plus philosophique, est le trait distinctif et le mal d'Oberman : ç'a été en partie le mal du siècle, et *Oberman* se trouve ainsi l'un des livres les plus vrais du siècle, l'un des plus sincères témoignages dans lesquels bien des âmes peuvent se reconnaître. » Sainte-Beuve voit en lui le type de ces sourds génies qui avortent, de ces existences retranchées, nous dirions : de ces ratés. « J'en appelle à vous tous qui l'avez déterré solitairement, depuis ces trente années, dans la poussière où il gisait, qui l'avez conquis comme votre bien, qui l'avez souvent visité comme une source à vous seuls connue, où vous vous abreuviez de vos propres douleurs, hommes sensibles et enthousiastes, ou méconnus et ulcérés,

génies gauches, malencontreux, amers ; poètes sans nom, amants sans amour ou défigurés. » Le cas de René est tout au moins une « crise », une exaspération de la sensibilité sous l'aiguillon du désir. « J'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles... Je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur. »

Il y a un mal créé par l'abus de l'observation intérieure et l'habitude du repliement sur soi. Ce mal de l'analyse est celui dont souffre Adolphe. Parce que ce monde est imparfait et que c'est le règne des apparences, toute action suppose une part d'illusion et de duperie : Adolphe est victime de son impitoyable clairvoyance. Comment goûter les prémices d'un sentiment dont on escompte déjà la fin ? Comment savourer un plaisir, dont on sent déjà le regret au cœur et l'amertume aux lèvres ? Entre toutes les opinions dont chacune lui présente un point faible, entre tous les partis dont chacun le frappe par ce qu'il a de désavantageux, Adolphe est incapable de choisir. Il craint de ne

pas obtenir ce qu'il demande et se repent de l'avoir demandé. Il délibère quand il faudrait se décider, il se juge quand il faudrait agir ; en perpétuel désaccord avec lui-même, il se sent misérable dans sa faiblesse. Ainsi il se torture et fait souffrir les autres. Ironie, timidité, débilité, mots presque synonymes. S'il fallait maintenant recueillir la confession d'Amaury ou celle d'Octave, ce que leurs aveux nous dévoileraient, ce seraient des tares d'un ordre singulièrement plus bas et plus déplaisant. La sensualité, une sensualité tour à tour grossière ou perverse, voilà la bête qui ronge les entrailles d'Amaury. Et on ne sait ce qu'il y a de plus désobligeant à imaginer, ou les vulgaires jouissances par lesquelles il nous donne à savoir qu'il apaise les exigences de ses sens, ou les satisfactions incomplètes dont l'approche de Mme de Couaen, de Mme R..., de Mlle de Liniers, lui procure le plaisir décevant. Quant à Octave c'est le débauché, prisonnier de son vice, chez qui, à des intervalles réguliers, remonte la boue de ses expériences ignobles, tandis que l'épuisement nerveux se traduit par des colères qui sont un commencement de folie.

Ces orgueilleux et ces malades sont des tristes. Ils ne cessent d'étaler leur mélancolie, et leur plus grande jouissance vient de s'y complaire. Ils se remettent sans cesse sous les yeux les raisons

qu'ils ont de se plaindre et de souffrir, et ils en viennent à tirer vanité d'être des privilégiés de la souffrance : « une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite. » De l'un à l'autre, on peut voir différer l'espèce de la souffrance. René aspire aux orages de la passion : « levez-vous vite, orages désirés ! » et c'est l'attente qui en est pour lui douloureuse et pénible. Chez Oberman, comme chez Werther, c'est le tourment de l'infini dont l'âme est tout accablée : ils se désespèrent de ne pouvoir échapper aux conditions mêmes de la vie, comme le prisonnier qui se heurte et se meurtrit aux murs de sa prison. Mais, chez tous, on constate une même raison profonde, une même cause initiale d'où procède leur inguérissable souffrance. Parce qu'ils se croient des êtres exceptionnels, ils prétendaient à une destinée d'exception. Ils refusent de s'incliner devant la loi. Hypnotisés dans la contemplation d'eux-mêmes, ils ont cru naïvement que tout devait se plier à leur caprice et ils ne se résignent pas à se soumettre aux choses. Éperdus d'égoïsme, ils ont commis une double erreur : ils se sont assigné, comme but de la vie, le bonheur ; et ce bonheur ils n'ont pas compris qu'à moins d'être un mot vide de sens, il doit résider dans l'harmonie de l'individu avec l'ensemble, et dans la conformité à l'intérêt général.

Leurs souffrances les mènent tout droit à la ré-

volte. Car ils ne songent pas un instant à s'accuser eux-mêmes des tourments imaginaires qu'ils se créent; mais ils s'empressent d'en faire le crime de la société. C'est elle qui ne leur a pas réservé la place à laquelle ils avaient droit : elle ne les a pas compris, elle ne leur a pas rendu justice, étant, par définition, sotte, ignorante et hypocrite. De là à déclarer que la société est mal faite et que la nécessité s'impose d'en réformer les institutions fondamentales, il n'y a qu'un pas. René, Oberman, Adolphe, Octave, évitent de le franchir, parce qu'ils sont surtout des rêveurs absorbés dans la contemplation de leur chimère. Peut-être aussi parce qu'ils sont des hommes et qu'ils ont un esprit muni de culture : l'habitude de la réflexion, la connaissance de l'histoire leur ont appris qu'un bouleversement social est parfaitement inefficace pour amener le bonheur de l'individu. Les femmes ignorent ce genre de scrupules. Elles vont jusqu'au bout de leurs théories et de leurs passions. C'est pourquoi les héroïnes du roman personnel, une Delphine et une Corinne, et encore plus une Indiana, une Valentine, réclament bien haut une refonte sociale. La réclamation est plus voilée chez Mme de Staël, parce que celle-ci est une grande dame, qu'elle a connu l'ancienne hiérarchie sociale, et qu'elle a trop souffert par la Révolution pour ne pas comprendre que ces grands changements

ont leurs dangers. George Sand qui, par sa mère, est tout près du peuple, donne à ses revendications tout l'emportement, toute la violence plébéienne. C'est ainsi que notre « féminisme » est sorti tout armé du roman personnel.

Isolement, souffrances et révoltes de l'orgueil, tristesse maladive, réclamations passionnées, manie anti-sociale, c'est tout le romantisme et tout le lyrisme. Aussi serait-il aisé de découvrir, à travers les pages souvent troublantes des plus fameux romans personnels, tous les thèmes que nous retrouverons dans la poésie lyrique à partir de 1820, les plus nobles, ceux par exemple qui proviennent du tourment métaphysique, comme les plus médiocres aussi et ceux qui ne sont que déclamation toute pure. Le morne, l'ennuyé, l'ennuyeux Oberman est, par instants, un paysagiste exquis ; et elle est du sec et sceptique Adolphe, la page si tendre : « Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre ?... » Mais il suffit de lire *René :* on constate à chaque développement que, pour en faire une *Méditation* ou une *Harmonie*, il n'y manque vraiment que la cadence du vers et la rime. C'est le goût de la rêverie qui s'éveille à tout propos. « Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au

souffle du Nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait. » C'est le sentiment des harmonies de la nature et de l'accord secret qui apparie ses tristesses aux nôtres. « Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne... » Voici la poésie des ruines. « Je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce... Souvent j'ai cru voir le Génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés. » La poésie du christianisme, de son culte, de ses monastères et de ses cloches : « J'ai souvent entendu dans les grands bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine... J'erre encore, au déclin du jour, dans les cloîtres retentissants et solitaires. » Pour René comme pour tous les romantiques, le poète est un inspiré, l'artiste un être à part. Tout à la fois il goûte la douceur de la solitude et il ressent l'âpre douleur de l'isolement. Il médite sur la mort, et la leçon qu'il en tire est celle de l'immortalité. Il aspire à une félicité qui n'a pas de nom au terrestre séjour : « Hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. » Mais à quoi bon poursuivre ? Il faudrait tout citer. C'est déjà toute la matière des chants de nos grands lyriques. C'est la poésie de demain qui s'annonce, et qui s'essaie dans un langage à peine moins harmonieux, dans cette prose dont la musique éveille

en nous tout un monde d'émotions mystérieuses.

On voit ainsi quel a été le rôle du roman personnel dans l'histoire de notre littérature contemporaine : ç'a été de donner au lyrisme déjà tout prêt à éclater une expression telle quelle, en attendant que le langage poétique, définitivement organisé, fût en mesure de lui apporter sa forme définitive et sa séduction souveraine. Il a précédé et préparé l'éclosion du lyrisme. C'est bien pourquoi nous voyons que son grand moment est entre 1800 et 1820. Du jour où la poésie lyrique est constituée, il n'a plus sa raison d'être : on constate en effet que, pendant les dix années qui suivent, sa vogue a diminué, et que le genre bat en retraite deux fois vaincu par le succès de la poésie lyrique et par celui du roman historique. Si l'on veut se convaincre d'ailleurs à quel point la matière du roman personnel est plus lyrique que romanesque, et mieux en accord avec la loi du poème qu'avec celle du roman, il n'est que de voir ce que devient un même sujet traité par les moyens de la poésie lyrique ou par ceux du roman personnel. A côté du *Lac* et du *Crucifix*, qu'est-ce que *Raphaël?* Et qui se plaindrait qu'on eût perdu la *Confession d'un enfant du siècle*, à condition qu'on eût conservé les *Nuits?* Après la Révolution de 1830, dans la fièvre universelle qui s'est emparée des esprits, et alors que le lyrisme s'est insinué dans tous les genres,

il pénétrera le roman comme le drame; le roman personnel qui maintenant s'appelle tantôt le roman intime, tantôt le roman byronien, va retrouver une faveur de quelques années. Pourtant, et dans cette dernière phase de sa carrière, on se rend compte qu'il n'a plus la même confiance que jadis en sa propre vertu, qu'il ne se suffit plus à lui-même, et qu'à l'attrait de la confidence les écrivains éprouvent le besoin de joindre un autre genre d'intérêt. L'auteur de *Volupté* cherche à tirer de l'observation intérieure quelque chose qui la dépasse. Celui de la *Confession d'un enfant du siècle* n'a pas osé nous présenter son récit comme ayant seulement la valeur d'une aventure personnelle : il a prétendu en rattacher le souvenir à des influences qui dominent tout le siècle, lui prêter une portée générale. Le lien est des plus factices; mais cela même est significatif. Pour ce qui est de George Sand, dès ses premiers romans, les souvenirs personnels se sont accompagnés de revendications et complétés par l'appareil de la thèse sociale.

Désormais le roman personnel a terminé son développement et achevé sa carrière : il va céder la place au roman impersonnel qui est le roman de mœurs. La transition de l'un à l'autre sera faite par le roman historique d'abord. Car, si la grande vogue du roman historique est antérieure à 1830, nous ne saurions oublier que le roman de Walter

Scott a mis Balzac sur la voie qu'il avait jusqu'alors vainement cherchée, et que le roman historique se continue donc par le roman réaliste. Balzac lui-même l'a reconnu hautement et n'a pas ménagé à Walter Scott l'expression de sa reconnaissance. C'est en 1829 que commencent à paraître les romans dont l'ensemble formera la *Comédie humaine*. Vers le même temps, Stendhal, en publiant *le Rouge et le Noir*, montrera comment on peut utiliser la psychologie, non pas seulement pour initier le public à ses propres misères, mais pour représenter par un type vivant d'une vie indépendante un certain aspect de l'âme d'une génération. D'autre part, le service qu'a rendu à Balzac le roman historique, le roman socialiste l'a rendu à George Sand. Et si le *Meunier d'Angibault* et les *Compagnons du Tour de France* sont aujourd'hui complètement illisibles, du moins leur sommes-nous redevables d'avoir fait oublier à George Sand les souffrances de la baronne Dudevant, d'avoir appelé sa sympathie sur d'autres misères, d'avoir élargi et rasséréné son âme.

Le roman personnel a eu une brillante fortune. A vrai dire, ce qui en a fait le succès auprès des contemporains est aujourd'hui ce qui nous laisse le plus indifférents. L'intérêt de curiosité et d'actualité en a disparu ; et nous ne reconnaissons plus en nous les états d'âme si particuliers, si spéciaux

à un moment, dans la peinture desquels il s'est confiné. Mais son intervention n'a pas été inutile aux progrès de l'art même du roman, et il a contribué pour sa part à faciliter l'avènement du roman de mœurs. Pour pouvoir raconter ses propres aventures et se mettre lui-même en scène, le romancier a dû rapprocher le récit de la réalité et renoncer aux fictions trop invraisemblables. En outre, le roman personnel a réconcilié la littérature avec le goût de l'analyse intérieure, il a fait entrer dans le roman les préoccupations supérieures de l'ordre métaphysique et la discussion des problèmes sociaux.

Ajoutons qu'il s'en faut que ce genre soit un genre mort. Aux époques où la tendance lyrique prédominera en littérature, il n'est pas impossible qu'il reprenne une vitalité nouvelle. D'ailleurs, il restera toujours la forme à laquelle auront recours ceux qui éprouveront, pour une fois, le besoin d'adresser au public une confidence légèrement voilée et romancée. Il n'est personne qui, à condition d'avoir un certain talent, ne puisse écrire un bon roman ; la difficulté commence au second. C'est la remarque que faisait Sainte-Beuve alors que le caractère trop personnel du premier roman de George Sand lui inspirait de prudentes inquiétudes. « Toute personne qui dans sa jeunesse a vécu d'une vie d'émotions et d'orages

et qui oserait écrire simplement ce qu'elle a éprouvé, est capable d'un roman, d'un bon roman... Mais de là au don créateur et magique des Lesage, des Fielding, des Prévost, des Walter Scott, il y a évidemment une distance infinie. » Sainte-Beuve s'était un peu trop hâté de s'inquiéter. Il se trouva que George Sand avait le don créateur ; aussi renonçait-elle bientôt au roman personnel. Mais, en aucun temps, il ne manquera pas de gens soucieux de faire un jour leur examen de conscience et de le faire en public, de prolonger par le récit le souvenir d'un épisode qui a marqué dans leur vie, ou de dessiner d'eux-mêmes un portrait idéal. Ce sont eux qui continueront de recourir au genre personnel et intime. Plus lyrique que romanesque, voisin du poème sans en avoir la valeur d'art, et du roman de mœurs sans en avoir la signification objective, le roman personnel est la forme de roman à l'usage des écrivains qui ne sont pas romanciers.

15 juin 1905.

ROMANS DE FEMMES[1]

Il a paru, depuis quelques temps, un nombre considérable de romans français écrits par des dames, et plusieurs se sont imposés à l'attention. Ce phénomène n'a pas laissé de causer une certaine surprise, et on s'est ému entre littérateurs. Les romanciers se sont montrés inquiets de cette concurrence qu'ils n'avaient pas prévue; les critiques ont noté avec soin l'événement. Ni les uns ni les autres n'ont réfléchi que cette prétendue nouveauté est aussi vieille que l'histoire elle-même du roman. De tout temps en effet on a compté parmi les faiseurs de romans presque autant de femmes que d'hommes. Laissons de côté celles dont les noms sont devenus fameux par la gloire du talent ou par l'illustration du ridicule; voici pour les premières années du XVIIIe siècle Mlle de la

[1] Mmes Marcelle Tinayre : *L'oiseau d'Orage ; Hellé ; la Maison du Péché*; *la Vie Amoureuse de François Barbazanges*; *La Rebelle.* — Gérard d'Houville : *L'Inconstante ; Esclave.* — Comtesse Mathieu de Noailles : *La Nouvelle espérance ; Le Visage émerveillé ; La Domination,* chez Calmann-Lévy.

Force, Mmes de Tencin, de Murat, d'Aulnoy, pour les premières années du XIXe Mme Cottin, Mmes de Souza, de Krudener, de Duras. Il suffit de feuilleter les répertoires pour constater qu'il n'y a pas d'année qui n'ait apporté son contingent de romans féminins, adoptés pour un temps par le succès et par la mode.

Rien de moins surprenant, quand on y songe, et il suffit de remarquer que le genre est, par sa nature même, tout acquis à l'influence féminine. Les femmes sont grandes lectrices de romans, et, ils ne sont pas tous écrits par elles, du moins est-ce le plus souvent pour elles qu'on les écrit. Après en avoir beaucoup lu, la fantaisie peut bien leur venir d'en composer à leur tour. Elles ont de l'imagination et elles savent observer : la faculté de rêve s'allie chez elles avec l'esprit de finesse; elles voient juste, et ce qu'elles n'ont pas vu, elles sont merveilleuses pour le deviner. Tandis que les hommes sont volontiers sollicités par la réflexion abstraite, par le jeu des idées ou les études savantes, elles sont uniquement intéressées par le spectacle de la vie. Il est rare qu'elles n'aient pas quelque souvenir qu'elles trouvent un plaisir, souvent amer, à revivre en le racontant; il est plus rare encore qu'elles ne soient pas tentées de refaire par l'imagination leur vie d'après un idéal que la réalité a déçu. Avec beaucoup de sincérité et

un peu de cet agrément qu'a si souvent la plume féminine, on peut aisément faire un bon roman. La difficulté commence au second; mais on en est quitte pour ne pas recommencer, ou pour bénéficier de la longue indulgence que vous vaut un premier succès. C'est pourquoi si les femmes n'ont presque jamais réussi, ni dans la poésie, ni au théâtre, ni dans la philosophie, ni dans l'histoire, elles occupent au contraire une si belle place dans la littérature romanesque.

Il est vrai seulement que, pendant une période toute récente de notre histoire littéraire, les femmes s'étaient écartées du roman : c'était le temps où le naturalisme triomphant lui avait imposé ses habitudes de grossièreté. L'esprit féminin, en littérature, n'est pas nécessairement respectueux de la morale, ni de l'honnêteté, ni de la décence, et nous en aurons bien la preuve; mais il répugne à la brutalité. Pendant vingt ans, le roman a, de parti pris, négligé de rechercher le suffrage des femmes : on a bien vu ce qu'il y avait perdu. Au surplus ce n'était qu'un accident, et le genre n'a pas tardé à rentrer dans ses voies. Si les femmes n'avaient guère lu qu'avec répugnance Zola et même Maupassant, elles accueillirent avec enthousiasme les livres où elles trouvaient à satisfaire leurs goûts de toujours. Elles lurent Bourget qui leur parlait avec tant de gravité des problèmes qui les inquiètent

le plus, et Loti qui évoquait devant leur imagination ravie le mirage des pays lointains, comme pour prêter à leurs rêves un décor multiple et changeant, et Anatole France à qui elles pardonnèrent son ironie, charmées par la grâce fluide de son style. Elles en lurent d'autres encore et apprirent de chacun d'eux les procédés du métier. Les femmes sont, en art, médiocrement créatrices; mais elles excellent à s'assimiler les résultats acquis. Ici comme partout elles suivent la mode. Assoupli par des tentatives si diverses, le roman est devenu un genre aisément maniable; les femmes se sont empressées de s'en servir pour contenter l'envie qu'elles avaient de se mettre en scène.

Un attrait de beaucoup de leurs livres, c'est qu'on n'y sent pas l'effort du professionnel. Ce sont à peine des livres: ils n'ont été pour leurs auteurs qu'un divertissement élégant, quelque chose comme une causerie à l'heure du thé, ou une partie de bridge. Cela même en fait l'agrément et l'originalité. Que de fois n'avons-nous pas regretté que certains romans n'eussent de mondain que le titre! Au contraire ces romans, dus à des femmes du monde, nous arrivent tout imprégnés de l'atmosphère où ils furent conçus. Ils nous renseignent sur certains états d'esprit, et se trouvent, sans y avoir tâché, avoir une valeur de documents. Combien sont précieux, à ce point de vue, les romans

de Mme la comtesse de Noailles! Vivant dans un monde qui est précisément celui où les nouvelles modes intellectuelles sont tout de suite adoptées et exagérées, elle excelle à en reproduire la physionomie. Songez en effet à quelle gymnastique sont condamnées ces malheureuses qui veulent suivre ce qu'on appelle le mouvement des idées et de l'art, et combien il est naturel qu'elles en éprouvent quelque courbature! Il leur a fallu en quelques années s'initier aux esthétiques et aux morales non seulement les plus bizarres, mais les plus contradictoires. Elles avaient à peine commencé de tolstoïser, qu'il leur fallait devenir ibséniennes ou nietzschéennes. En même temps qu'à la musique de Wagner, elles ont dû s'initier à une peinture et à une poésie nouvelles. Ce n'est pas seulement en art, c'est en sociologie, en philosophie, en politique qu'elles assistent à la prédication d'évangiles imprévus. Le féminisme est bien porté, et le socialisme est à l'usage des classes riches. On devine quel chaos toutes ces doctrines disparates peuvent faire dans des cerveaux mal préparés pour les accueillir. Quelle incohérence! Quel fatras! Quelle prétention! Telles qui eussent été de délicieuses perruches se métamorphosent en d'insupportables pédantes. C'est cette note de modernisme que Mme de Noailles a voulu donner dans ses livrets au premier abord si décon-

certants ; elle y réussit jusque par l'affectation qu'elle recherche dans son style et par l'exotisme de son langage.

Elle non plus, l'auteur de l'*Inconstante* et de l'*Esclave* ne se soucie pas que ce soit un métier de faire un livre. Seulement, comme elle est artiste jusqu'au bout des ongles, il lui suffit de laisser courir la plume. A l'appel d'on ne sait quel démon intérieur, accourent les mots harmonieux, les formes élégantes, les nuances délicates. On croyait que le roman à garçonnière était un genre bien usé : d'un coup de sa baguette magique elle l'a rajeuni.

J'en pourrais citer bien d'autres. Mais justement ce qui distingue des autres Mme Marcelle Tinayre, c'est qu'avec elle nous avons affaire, et dans toute la force du terme, à un écrivain : elle a, depuis dix ans, déjà fourni une carrière et fait une œuvre de romancière. Il y a dans son talent une part considérable de volonté. Elle a travaillé les classiques du genre et elle s'en souvient. A chaque instant, on trouve chez elle des réminiscences de ses lectures, et souvent, tandis qu'elle regarde la vie, les spectacles lui en apparaissent à travers la littérature et déjà transposés. Elle reconnaît les types ou les descriptions des livres, et ne manque pas de nous les signaler : « Ce jeune homme n'avait rien du Sorel de Stendhal... Je suis aussi grotesque

que le petit clerc de notaire qui courtise Mme Bovary... Il représentait assez bien l'Hippolyte de M. Racine... C'était un de ces couples comme on en voit dans les Nouvelles de la Reine de Navarre..., etc. » Elle rencontre, dans les rues ou dans les maisons, des personnages de Balzac, d'Eugène Sue, de Maupassant. Dans chacun de ses livres; et quelle que puisse y être la part du souvenir ou de la confidence — la littérature féminine est le plus souvent de la littérature personnelle — on voit bien qu'elle s'est proposé de « traiter un sujet » et de donner à ce sujet une sorte de portée générale. Et chacun représente, sinon un progrès de son talent, du moins un effort pour le renouveler. *L'Oiseau d'orage*, un de ses plus anciens romans, ne se distinguait que par la sobriété du récit et les qualités du style, de beaucoup de romans où la femme, dupée par l'égoïsme de l'amant, revient à son mari comme au maître et au sauveur. Dans *Hellé*, la donnée était plus neuve, et on commençait à voir poindre les idées qui par la suite vont, dans l'œuvre de la romancière, ou s'épanouir, ou s'exalter et se raidir en se précisant. Au lendemain de la *Maison du péché*, et comme pour se reposer d'un si gros effort, Mme Tinayre s'amuse à une fantaisie rétrospective, la *Vie amoureuse de François Barbazanges;* elle va vivre, un temps, parmi les choses d'autre-

fois pour revenir à celles d'aujourd'hui avec une curiosité plus aiguisée. Après quoi, enhardie par le succès de ses précédents livres, elle ne craindra pas, dans la *Rebelle*, le dernier en date, d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de la présenter, cette fois, sous une forme dure et provocante. Et enfin il lui est arrivé, au cours de son œuvre, de réaliser une de ces réussites, dont on peut dire, si l'on veut, que ce sont d'heureux hasards, mais de ces hasards dont bénéficient ceux-là seuls qui les ont mérités à force de labeur et d'application. La *Maison du péché* est un de ces livres où un écrivain donne sa mesure, où un artiste manifeste toute sa personnalité et réunit dans un harmonieux mélange tous les éléments dont son art se compose.

C'est d'abord chez Mme Tinayre le talent du récit. S'il y a dans ses livres une part de réflexion, ou plutôt si l'on y devine toute sorte d'intentions, et si sa littérature est éminemment « tendancieuse », elle sait que les idées doivent dans le roman fournir seulement l'atmosphère, qu'elles ne doivent jamais ni se présenter sous forme abstraite, ni s'étaler en dissertations, mais qu'un roman est avant tout une aventure contée de façon à nous intéresser, un chapitre de vie présenté de façon à nous émouvoir. Elle a le don de la vie, et les personnages qu'elle met en scène sont, non pas des entités, mais des êtres de chair et de sang ; ou,

pour mieux dire, parmi ses personnages on fait aisément le départ entre ceux qu'elle a imaginés pour le besoin d'une thèse, et ceux qu'elle a transportés tout chauds de la réalité dans le livre. Par exemple, dans la *Maison du péché*, M. de Chanteprie est un fantoche, fabriqué de toutes pièces, à coups de citations et de passages colligés dans les auteurs : pas une goutte de sang n'a jamais couru dans les veines de ce personnage schématique, et qui fait songer à ces préparations artificielles qu'on vend chez les spécialistes. Au contraire, Fanny c'est la vie elle-même : il n'y a chez elle pas une joie et pas une colère, pas une souffrance, pas une volupté qui ne nous donne l'impression d'avoir été éprouvée. De même, dans la *Rebelle*, j'essaie vainement de me représenter Noël Delysle, en face de cette Josanne Valentin, si individuelle, si ressemblante à elle seule ! De façon générale, les personnages d'hommes sont dans les livres de Mme Tinayre conventionnels et inexistants, les personnages de femmes sont débordants de vie. Et c'est bien ce qui nous y plaît.

Ces romans sont modernes, d'un modernisme très aigu : les idées et les situations, tout y est marqué à l'empreinte d'aujourd'hui ; on y devine, à un rare degré d'intensité, le goût de la vie actuelle et des choses de maintenant, l'aspiration à un nouvel ordre de choses. Et pourtant on n'y a

jamais l'impression de se trouver dans un monde né d'hier, dans une société sans histoire. Au contraire l'image du passé y est sans cesse et partout présente. Elle nous apparaît inscrite sur le visage des vieilles demeures, qui reçoivent d'elle leur charme de tristesse et de poésie. « Ici on pense aux hommes du passé, à ceux qui élevèrent ces tours, à ceux qui hantèrent ces logis mornes, ces rues désertes. » Ce passé, c'est lui que nous retrouvons dans les croyances, dans les habitudes, dans les gestes hérités : il est au fond de chaque être et il n'a pas cessé de conserver toute son énergie et toute sa vertu. Qu'un jeune homme tende de toutes ses forces intactes vers les joies d'une vie illuminée par l'amour, qu'une jeune femme prodigue toutes les ardeurs de la passion, tous les enchantements de la tendresse et de la beauté, quelque chose sera plus fort que l'attrait qui les entraîne l'un vers l'autre et que la commune volonté de ces vivants ; et ce quelque chose c'est une idée d'autrefois, c'est l'idéal de renoncement vers lequel s'efforçaient des hommes qui sont morts depuis longtemps. Une fois de plus se vérifie le mot que l'humanité est composée de plus de morts que de vivants ; du côté des morts est la force victorieuse.

Ces romans sont très parisiens, décrivant des coins fort spéciaux du monde parisien. L'héroïne

de la *Maison du péché* fréquente ce monde composite qu'on ne voit nulle part ailleurs qu'à Paris, « ce monde qui touche à tous les mondes, où l'on trouve des artistes, des hommes de lettres, des amateurs, des bohèmes, des journalistes, des bourgeois intelligents, d'anciens ministres, de jeunes députés, de très honnêtes femmes et des femmes demi-galantes, des gens presque illustres et des gens presque tarés ». Je crois que la présence des très honnêtes femmes a été ajoutée ici pour la nécessité du contraste... Peu importe, au surplus. La *Rebelle* est en quelque manière le roman de la femme journaliste; on y passe des bureaux du *Monde féminin* dans la salle d'un restaurant où de vagues étudiantes ont leurs habitudes; des chapitres entiers du récit ont une odeur d'encre et d'autres une odeur de crémerie. Mais autour de ce Paris il y a toute la province. L'action de l'*Oiseau d'orage* nous promène d'Oléron à Marennes et à Rochefort. Hellé a été élevée dans le domaine de la Châtaigneraie, situé dans le midi de la France. La maison où vécut Rosalba-Rosalinde se trouve à Hautfort-le-Vieux, localité qui, pour n'être pas très éloignée de Paris, n'en est pas moins très provinciale. François Barbazanges n'est jamais sorti de sa bonne ville de Tulle, et dans la *Rebelle* les meilleures pages sont celles qui dépeignent les ruelles de Chartres, à moins que ce ne

soient celles où sont décrits les environs du Panthéon, cette province en plein Paris. De la province M[me] Tinayre connaît les mœurs, l'esprit, le langage. Elle sait en dessiner les types et nous en fait entendre les propos. Le capitaine Courdimanche et M[lle] Miracle sont des gens qui ont pris racine à l'endroit même où les a vus l'auteur : pour les rencontrer, nous n'aurions qu'à faire le voyage, et nous pourrions aussitôt nous mêler à leur conversation. Des scènes provinciales aux peintures champêtres, la transition se fait comme d'elle-même. M[me] Tinayre a un vif sentiment des choses de la campagne et, comme on dit, de la poésie de la nature. Cette poésie, dans ses récits, ne se sépare jamais d'une autre avec laquelle elle est si intimement associée qu'on en arrive à ne plus faire la différence ; la nature extérieure n'est, chez elle, que le décor de l'amour. Elle sait dire les mille aspects de douceur, de langueur ou d'éclat que prennent les paysages ; mais elle les montre si bien liés aux émotions amoureuses, qu'on est tenté d'y voir autant d'illusions créées par l'amour, la fantasmagorie infiniment nuancée que projette le sentiment. Art du récit, peinture de la vie dans des milieux ou parisiens ou provinciaux, poésie de la nature champêtre et d'une certaine sorte d'amour, voilà ces éléments d'un talent qui humilie celui de tant de nos romanciers !

A ces romans écrits par des femmes il est naturel que nous demandions des renseignements sur la femme d'aujourd'hui. Si nous en croyons donc les historiographes qui ont les meilleures raisons pour la connaître, la femme d'aujourd'hui ne vit que pour l'amour. En cela, sans doute, elle ressemble à la femme de tous les temps ; pourtant il y a une différence. Jusqu'ici, tout en poursuivant son rêve amoureux, la femme admettait que l'amour dût compter, ne fût-ce que pour en souffrir, avec toute sorte de contraintes. Elle connaissait l'inquiétude, le trouble, la honte, le repentir. C'est à toutes ces vieilles idoles — ou à toutes ces rengaines — que la femme vient de signifier une bonne fois leur congé. Les héroïnes qu'a pu observer M[me] de Noailles sont possédées par l'amour comme par une espèce de frénésie. Dans la *Nouvelle espérance*, M[me] de Fontenay éprouve pour un certain Philippe Sorbier, professeur, une passion soudaine, inexpliquée, qui déconcerte les prévisions humaines et qui est parce qu'elle est. Le jour où elle apprend que son amant a femme et enfant, elle se demande quels droits peuvent bien prétendre sur lui cette femme et ce fils. Une telle maladie ne peut avoir qu'un dénouement funèbre : et c'est en effet au suicide qu'aboutit cette étrange personne. Dans le *Visage émerveillé*, c'est une religieuse qui succombe à l'amour. L'auteur

ne peut avoir ignoré ce qu'un pareil sujet a de déplaisant, de pénible et de regrettable ; mais ne fallait-il pas montrer la religion elle-même faisant cortège à l'amour? Et la *Domination* est l'histoire d'un moderne Don Juan dans les bras de qui tombent aussi immanquablement les grandes dames, les femmes de chambre et les jeunes personnes bien élevées.

Pour l'*Inconstante* de Gérard d'Houville, l'amour n'a pas ce caractère de fatalité, cette violence dévastatrice : c'est un jeu, le plus agréable qui soit, et un jeu innocent. Gillette était « inconsciente et tendre, avec une petite âme — si c'en était une — délicatement païenne, dans un long corps charmant de grâce et comme étiré par une perpétuelle paresse ». Au rendez-vous où l'attend son amant, elle arrive souriante et calme « avec la sérénité d'une mauvaise conscience ». On se doute que le souvenir de ce divertissement n'éveillera chez elle aucune espèce de remords. « Pas une fois, Gillette, dans sa naïveté sauvage, ne pensa qu'elle avait peut-être fait quelque chose de mal. Elle ne croyait même pas, en rentrant chez elle un peu languissante, qu'elle eût rien à se reprocher. Elle revit Vernoy avec amitié, s'enquit de sa journée, et ce fut vraiment sans hypocrisie qu'elle lui dit en mangeant son potage : « Comme il faisait « bon tantôt ! » Gillette avait une âme simple. »

Disons qu'elle a libéré cette âme de toutes les entraves, aussi allègrement que tout à l'heure chez son amant elle rejetait tout ce qui voile sa nudité. Elle s'est dévêtue de toute morale.

Elle est d'ailleurs, cette Gillette, remplie de douceur et de mansuétude : on ne se fâche pas contre ce qu'on ignore, on ne part pas en guerre contre ce qui n'existe pas, et pour elle rien n'existe de ce qui pourrait contrarier sa fantaisie. Il n'en est pas de même avec les héroïnes de Mme Tinayre ; chez elles l'instinct se fortifie de la réflexion et de la volonté, se change en une conviction, en une foi ardente autant que raisonneuse. Le *Credo* en est simple ; l'article unique, vingt fois répété, en consiste à donner à la vie pour seul but le bonheur par l'amour. « Fanny était une païenne. Elle bornait son désir et sa curiosité au monde visible où elle ne cherchait que le bonheur. Elle ne comprenait pas qu'on eût fondé des systèmes de morale sur la vertu purificative de la douleur ; elle n'éprouvait aucune velléité de se racheter par l'épreuve, ne se croyant pas déchue ; et tous les romanciers russes réunis n'auraient pu la convertir à la religion de la souffrance humaine... La religion de l'amour, celle-là suffit à remplir notre vie... La femme normale, la femme que je crois être, ni mystique ni dépravée, n'a pas d'autre bonheur que d'aimer et se donner... Si les morts pouvaient

parler, ils nous diraient assurément qu'il n'y a pas d'autre sagesse que de vivre en joie et de cueillir le jour, etc. » Ce nouveau fanatisme est intolérant, comme il convient ; c'est avec une âpreté extraordinaire, avec une violence haineuse qu'il se dresse contre tout ce qui lui fait obstacle et qu'il fonce sur l'ennemi.

Le plus redoutable de ses ennemis est, à coup sûr, le christianisme. N'a-t-il pas fait de l'amour un péché ? C'est lui qui est venu tout gâter, quand il aurait été si simple de vivre, d'aimer, d'être heureux, sans penser aux choses de l'autre monde ! C'est lui qui a terni les couleurs brillantes de l'éternelle Isis, en projetant sur toutes choses l'ombre de la mort. Aussi est-ce contre le christianisme que l'auteur d'*Hellé* et surtout de la *Maison du péché* a concentré tout son effort. Pour le mieux combattre, elle l'évoquera sous la forme la plus rigoureuse, la plus opposée à notre moderne façon de sentir, et qui semble la plus inhumaine. Elle imaginera, comme une vision de cauchemar, elle fabriquera, comme un monstre à faire peur aux gens, un christianisme sombre, farouche, de la conception duquel elle élimine tout ce qui n'est pas l'anathème jeté aux voluptés charnelles. Elle l'incarnera tantôt dans le personnage de M. Forgerus, le précepteur de M. de Chanteprie, auquel est réservé le rôle de devenir un jour son bourreau, tantôt dans

celui de M[me] de Chanteprie, la mère, vieille dévote abêtie par les pratiques, et tantôt enfin dans celui du jeune Chanteprie, faible, hésitant, et pour qui il nous est bien impossible de ne pas éprouver la pitié qu'inspire toujours le spectacle de la lâcheté. Et afin que nous conservions contre ce christianisme une plus complète et plus durable rancune, c'est lui qui sera définitivement vainqueur ; c'est lui qui mettra au supplice les êtres qui nous sont devenus chers ; c'est lui qui tuera M. de Chanteprie et jettera sa maîtresse à l'abjection.

Encore, le dogme étant posé, peut-on comprendre les préceptes de la morale religieuse. Mais au nom de quels principes la morale profane peut-elle absoudre ou condamner? N'est-il pas scandaleux qu'il y ait un code des convenances auquel il est aussi dangereux de se heurter qu'aux tables mêmes de la loi ? Les convenances, voilà ce qui fait que les jeunes filles reçoivent une éducation si misérable, — les convenances et aussi les sentiments de famille. Songez qu'on les élève en vue de la famille ! Cela est proprement un crime. « On concentre sur le foyer familial toutes les énergies de l'âme féminine, et c'est pourquoi elle ne voit rien au delà... Il n'est point de famille qui ne se croie frustrée, si la femme ne s'asservit à elle uniquement. C'est la tare du sentiment familial, cet égoïsme à plusieurs. » Les héroïnes de M[me] Tinayre ne sont pas élevées de

cette façon pudibonde, égoïste, timorée, d'autant que l'auteur a soin de ne les former que par une discipline toute masculine. Hellé est confisquée par son oncle, un vieil helléniste, qui la soustrait à toute influence religieuse et s'applique à faire d'elle une païenne. Fanny, fille d'un artiste, est lancée par lui dans un monde d'artistes et de gens de lettres. « On a remué beaucoup d'idées devant moi. Que de paradoxes bizarres, que de discours singuliers et profonds j'ai entendus quelquefois ! » Ceux qui avaient connu le père de Fanny ne laissaient pas de concevoir quelques inquiétudes : « N'avait-elle pas elle-même posé demi-nue et peut-être toute nue devant son père qui l'aimait un peu, beaucoup, passionnément ? » Les mères de famille n'aiment pas beaucoup ce genre de jeunes filles, quand il s'agit de choisir une compagne pour leurs fils. Aussi les mères sont-elles fort malmenées dans les romans de Mme Tinayre, et le moindre danger qu'elles courent est d'y être représentées comme ridicules. — Religion, morale, convenances, sentiments de famille, c'est en les répudiant qu'on est la « femme des temps nouveaux ».

Ce type est celui que nous voyons se développer à travers les trois romans principaux de Mme Tinayre. Hellé est une jeune fille, chef-d'œuvre d'une éducation saine : elle a été tenue en garde contre

les idées de devoir, de sacrifice, et autres « mensonges conventionnels ». Le moment venu de se marier, elle arrête son choix sur un certain Antoine Genesvrier, orateur d'Universités populaires et beau ténébreux de l'intellectualisme, tout prêt pour jouer dans les romans féministes le rôle que tenait dans ceux de Georges Ohnet le jeune ingénieur. Souhaitons que pour cet austère réformateur l'apostolat n'ait pas été tout bonnement, comme pour tels de ses pareils, un moyen bien moderne de courir la dot. Pourtant nous ne sommes pas très rassurés. Comme toutes les personnes sans éducation, Hellé confond le manque d'usages avec la noblesse du caractère : elle se prépare des déceptions. — Fanny Manolé est veuve d'un affreux mari et vit dans un monde interlope. C'est une personne très avertie. Elle apparaît un beau jour, et pour la troubler, dans la chaste existence du jeune de Chanteprie, car dans ces romans ce sont les femmes qui ont « vécu » et les hommes qui sont innocents. Fanny n'épousera d'ailleurs pas cet Eliacin ; l'auteur s'est rendu compte que c'eût été tout de même trop fort ; elle s'est contentée de nous apitoyer sur le compte de sa malheureuse héroïne. — Dans la *Rebelle*, au contraire, elle n'a pas accepté que Josanne fût une sacrifiée ; elle l'appelle à la révolte pour la récompenser finalement. C'est ici que nous voyons la « femme nouvelle » dans l'exercice de

ses droits. Josanne est mariée à un homme qui n'a vis-à-vis d'elle aucune espèce de tort, sauf celui d'être malade : elle prend pour amant un jeune homme bien portant, et, un enfant étant né de leurs amours, elle en fait endosser à son mari la paternité. Devenue veuve, elle consent à faire le bonheur d'un certain Noël Delysle, en lui apportant ce passé et cet enfant dont il sera le troisième père. C'est donc que la femme nouvelle fait exactement ce que faisaient ses aînées, quand elles se conduisaient mal. Mais elle réclame en outre la considération...

Le féminisme ainsi compris est le paradoxe du moment. Il passera, comme a passé la mode des culottes pour bicyclistes. C'est pourquoi nous serions désolé que M[me] Tinayre s'attardât dans un genre dont elle a tiré tous les effets qu'il pouvait comporter, et nous souhaitons qu'au lieu de compromettre son talent dans ces « singularités », elle nous donne désormais les romans de véritable humanité qu'elle est capable d'écrire.

Demandez-vous en effet ce que peut être la femme, privée de tout ce qui avait fait jusqu'ici sa dignité et sa poésie, sa force et sa grâce. Nous hésiterions peut-être à l'écrire ; mais cet embarras nous est épargné, puisque nos romancières elles-mêmes ont soin de qualifier leurs héroïnes en les appelant des « femmes d'amour ». Demandez-vous ce que

peut être cet amour débarrassé de tout ce qui le gêne! Un seul nom lui convient: c'est la sensualité toute nue. Mais alors je crains qu'une fois de plus, et au moment où elle se montre si jalouse de s'affranchir, la femme ne soit dupe. Car il s'en faut que ce genre d'amour-là soit pour elle synonyme de libération : tout au contraire, ce qu'il lui prépare c'est la pire des servitudes. Il semble que nos romancières en aient — elles-mêmes ! — l'intuition, et qu'elles l'avouent dans leurs derniers livres. Si le roman de Mme de Noailles, *Domination*, veut dire quelque chose, il signifie que l'homme s'asservît la femme par les sens. C'est un cas de même espèce que nous présente l'*Esclave* de Gérard d'Houville. Une Mme Grâce Mirbel, créole de la Nouvelle-Orléans, a eu pour amant Antoine Forlier. Celui-ci, un beau jour, l'a quittée, sans raison, sans grief, sans explication; il est resté pendant quatre ans sans donner de ses nouvelles. Il revient ; Mme Mirbel a auprès d'elle un petit cousin, Charlie, qui l'adore. Ce malheureux, provoqué en duel par Antoine, est blessé grièvement : Mme Mirbel l'a vu tout saignant et gémissant. Donc, quand elle se retrouve en face de l'homme qui l'a abandonnée, trahie, outragée, humiliée, elle se jette dans ses bras, elle se cramponne à lui. « Orgueil, ressentiment, douleur, remords, loyauté, tendresse, tout était refoulé par l'amour triomphant. Sans lui, rien n'était plus.

Antoine souleva la tête de l'amante reconquise. Il regarda tout au fond des yeux verts, et il comprit que la lutte était finie et que l'esclave amoureuse revenait au joug de son maître. » Mais quoi! la « Rebelle » elle-même est obligée de convenir que sa rébellion expire devant la loi de nature. Quand elle s'abandonne à Noël Delysle, la félicité que Josanne éprouve, c'est celle de se sentir dominée, maîtrisée par lui. « Elle songeait avec délices : Mon maître, mon maître chéri! Je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre. Je ne suis qu'une chose, une très petite chose dans vos chères mains... La rebelle s'est rebellée contre la société injuste et non pas contre la nature; elle ne s'est pas rebellée contre la loi éternelle de l'amour. » Cette loi, nous la connaissons : c'est celle qui, dans la forêt primitive, assure la domination du mâle sur la femelle. Le travail des siècles avait essayé d'en combattre la barbarie par tout ce qu'il y a de pur dans la poésie, d'idéal dans l'art, de sacré dans la famille et de divin dans la religion. Il avait ainsi constitué à la femme une royauté dont on pensait qu'elle dût être la plus jalouse gardienne. Qui eût cru qu'elle eût un jour aspiré à s'en dépouiller elle-même ?

Ces dames nous répètent avec complaisance que leurs romans marquent, sinon un progrès, du moins une étape de la morale, une phase de son

évolution. Quelqu'un à qui on demandait naguère ce qu'il pensait de la morale de Dumas fils, répondit : « J'aime mieux l'autre. » Cette autre morale est celle qui ne change pas, précisément parce qu'elle est la morale ; ce qui va sans cesse se renouvelant et se diversifiant suivant tous les accidents de la décomposition sociale, ce sont les manières d'y manquer. Les romans féminins ont créé une forme nouvelle de l'immoralité.

On n'est trahi que par les siens. Il y a des choses qu'un homme n'ose guère écrire et qu'en effet aucun romancier n'avait encore écrites. Je sais bien que nous avons à notre actif tout un lot de romans licencieux ; mais oublions cette catégorie de productions qui sont la honte de la littérature. Chaque fois qu'un romancier met dans son livre un type de femme, si même il la représente comme coupable, perverse ou malade, son irritation ou sa pitié témoigne de l'idée qu'il se fait de la femme; chaque fois qu'il parle de l'amour, et si même il en décrit les profanations, il donne à entendre que l'amour véritable habite d'autres régions, et qu'il commence aux limites mêmes où cessent de régner exclusivement les sens. Les femmes sont plus hardies. C'est pourquoi, sans méconnaître ce que leur doit le roman, nous nous réjouissons qu'il ne soit pas remis uniquement entre leurs mains. Les hommes n'y apporteront pas plus de charme et

d'agrément que les plus distinguées d'entre elles n'en ont mis dans leurs récits; mais ils empêcheront qu'on ne voie disparaître de la littérature un élément qui, à notre gré, doit y être maintenu : le respect de la femme.

15 mai 1906.

LA LITTÉRATURE DE VOYAGES

L'été venu, il arrive que l'hiver continue. Peu importe. Malgré le froid, le vent, la pluie, chaque année nous assistons pareillement à un exode universel. On part et le plus loin possible ; on va de préférence où l'on n'était pas encore allé ; on veut voir du pays ; on a la curiosité jamais lasse, ou, pour mieux dire, l'inquiétude du nouveau. Il n'en était pas ainsi autrefois. Nos pères étaient gens d'habitudes ; à la belle saison, ceux qui avaient des terres s'y installaient, les bourgeois aisés s'en allaient à leur maison des champs, les petites gens restaient à la ville. Il ne semble pas que personne s'en portât plus mal, ni que la vie en fût plus courte ou moins gaie. Mais quoi ! La ville, en été, nous est devenue intolérable, et la campagne prochaine dont beaucoup, il y a quelque trente ans, se contentaient encore, a cessé de plaire ; nous nous y ennuyons : c'est pourquoi nous préférons courir les routes. La tendance est si

forte et si générale, qu'on s'essayerait vainement à la combattre.

J'entendais un jour un moraliste chagrin gourmander ses contemporains : « A quoi bon, disait-il, tout ce mouvement que vous vous imposez ? Pourquoi mettre tant de lieues au bout de tant de kilomètres ? Où que ce soit, vous ne trouverez jamais qu'un peu de terre, quelques gouttes d'eau, un coin de ciel : car les Océans et les Himalayas sont un point dans l'immensité. S'il vous plaît d'admirer l'œuvre du Créateur, elle est tout entière dans chacun de ses aspects ; il n'est pas d'aube se levant sur le plus modeste des champs, il n'est pas de soleil se couchant sur la moins pittoresque des villes, qui n'en révèle toute la splendeur. L'ennui, ne craignez-vous pas de le retrouver à toutes les étapes et à toutes les escales ? C'est en vous qu'il réside et vous êtes à vous-même votre compagnon de voyage ! Vous pensez avoir bien gagné de prendre un peu de distraction ; mais votre vie si affairée, si compliquée, si surchargée d'inutilités, n'est-ce pas une perpétuelle distraction où tout vous distrait, en effet, de ce qui est le propre de l'homme, né pour réfléchir et vivre par l'esprit ?... »

Ce discours n'eut aucun succès ; l'accent en était triste et suranné ; on renvoya le prêcheur à son prône. « Tout cela était bel et bien, lui répondit-on justement, quand nous n'avions ni

les chemins de fer, ni les bateaux à vapeur, ni les automobiles. A l'heure qu'il est, on n'a plus que le plaisir du voyage, sans en savoir les difficultés. Le progrès a changé les conditions de la vie et la face du monde. Il a mis à nos portes ces merveilles de la nature et de l'art, que naguère nous étions réduits à entendre célébrer par ceux qui revenaient de loin. Il faudrait être d'un naturel bien peu curieux, et d'un sang bien épais, pour ne pas être tenté d'y aller voir... » Cela est sans réplique. A l'instant donc où tout le monde a le voyage en tête, parlons, nous aussi, de voyages !

S'il n'y avait pas les Mémoires et les livres d'histoire, pour lesquels nous continuons d'avoir une passion sans égale, on pourrait dire des récits de voyages qu'ils sont notre « gibier en matière de livres ». Leur attrait est de même nature que celui des récits historiques, et il n'est personne qui n'y soit accessible. Pour les jeunes gens, ils ont ce charme d'être aussi romanesques que les romans, et pour les lecteurs plus âgés celui d'être plus réels. Il vient un moment dans la vie où l'on se dégoûte de la fiction, où l'on demande avant tout aux choses, pour qu'elles nous intéressent, d'être arrivées. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire ; mais c'est un fait. Les récits de voyages, comme les Mémoires — encore que l'invention y ait bien sa part — donnent satisfaction à ce goût du réel. Je sais des lec-

teurs qui y prennent plus de plaisir qu'au voyage lui-même. C'est le voyage, non seulement sans le wagon et sans le roulis, mais le voyage expliqué, commenté, mis en scène. Ces livres sont pleins de descriptions ; et combien de gens, pour qui le monde extérieur n'existe pas, avoueraient, s'ils étaient sincères, n'en avoir jamais perçu les images qu'autant qu'elles leur étaient présentées par les écrivains ! Ils sont pleins de traits de mœurs singulières ; et qui sait si ces étrangetés ne nous eussent fort incommodés ? Combien d'entre nous sont à tel point prisonniers de leurs habitudes, que tout ce qui les y dérange les chagrine, au lieu de les amuser ! Ils abondent en curiosités morales ; et combien sommes-nous qui, par vanité ou paresse d'esprit, dédaignons d'entrer dans l'âme d'autrui, ou ne voulons pas nous en donner la peine, ou nous en sentons incapables ! Ces récits sont des récits d'aventures, alors même qu'ils ne sont signés ni par Alexandre Dumas, ni par Mayne-Reid, ni par Stanley. A tout le moins, sont-ils ponctués d'incidents ; et les plus désagréables ne risquent pas de nous chagriner, puisque ce sont d'autres qui en ont souffert. C'est ici que se vérifie le mot splendidement égoïste du poète : *Suave mari magno*... Il y a de l'imprévu, de la variété, je ne veux pas dire du décousu. D'un sujet on passe à un autre : d'un paysage à un intérieur, d'une marine à un sous-

bois, d'un mariage à un enterrement, et d'une séance de Parlement à une parade de carnaval. Ajoutez qu'on a la satisfaction de songer qu'on s'instruit. On s'instruit en s'amusant, ce qui est l'éternelle chimère des pédagogues ; on acquiert des idées nouvelles ; on fait provision d'hypothèses; on change de préjugés.

Aussi pas un livre de voyages, fût-il médiocre, qui ne trouve des lecteurs. Les meilleurs sont accueillis avec une ferveur marquée. Je ne crois pas qu'on en eût jamais fait autant qu'aujourd'hui, ni qu'on y eût dépensé autant de talent. Mais surtout, et c'est ici ce qui doit nous intéresser, il est aisé de voir que de quelques-uns de ces livres se dégage une conception assez nouvelle de cette sorte d'écrits. Un art s'y essaie qui n'est plus seulement l'art de décrire et de conter, mais qui, plus complexe, plus riche en ressources, réalise un objet de plus de conséquence. A de certaines conditions, les récits de voyages deviennent œuvre de littérature ; c'est un genre qui n'a pas eu encore pleine conscience de sa définition et de ses moyens. Nous voudrions, en nous aidant de quelques spécimens choisis à dessein, indiquer ce que doit ou ce que peut être la « littérature de voyages ».

Ils sont nombreux, ceux de ces livres qui mériteraient d'être loués, et que nous aimerions à citer. Mais justement, ils sont trop. Contentons-nous d'en

prendre quelques-uns qui nous fourniront d'exemples à l'appui de l'idée que nous souhaitons de faire prévaloir.

M. André Chevrillon est historien, philosophe et poète. Neveu d'Hippolyte Taine, il est vraiment, par l'esprit, « de la famille ». Formé par la discipline du maître, il sait comme lui aller droit au petit fait significatif et qui porte témoignage pour tout un ensemble. Il a comme lui le culte du détail précis et la hardiesse à généraliser. Il observe et il ordonne ses observations en système. Ce goût des idées ne l'empêche pas d'avoir une des visions les plus concrètes qui soient. Ses descriptions sont chargées de traits et de couleurs. Ses principaux ouvrages, *Dans l'Inde*, un livre devenu classique, *Sanctuaires et paysages d'Asie*, *Terres mortes*, *Crépuscule d'Islam*[1], contiennent des pages de grande allure et d'un solide éclat.

M. Maurice Maindron est-il davantage un savant ou un littérateur? Ses études de naturaliste lui ont donné, au lieu de la vaine superstition de la science qui égare aujourd'hui tant d'ignorants, les méthodes de recherche et les habitudes d'esprit scientifiques. Elles l'ont amené à choisir, entre les différents procédés de l'art littéraire, ceux qu'il a adoptés. Il

[1] André Chevrillon, *Dans l'Inde ; — Terres mortes; — Sanctuaires et paysages d'Asie; — Crépuscule d'Islam*, 4 vol. in-16; Hachette.

s'est mis à l'école des écrivains les plus véritablement probes. Sa prose fait songer à celle de Gautier. Grand admirateur de Heredia, il a emprunté à l'auteur des *Trophées* le secret de son exactitude et de sa précision. Il a donné des romans dont l'action s'encadre dans les époques d'autrefois, et a eu soin de ne pas baptiser ses « récits du temps passé » de ce nom de romans historiques qu'a discrédité l'école de la fantaisie et de l'à peu près. Ne le chicanez ni sur un trait de mœurs, ni sur un détail de costume, ni sur une partie d'armures ! vous y perdriez votre temps. Doué, à un vif degré, du don d'évocation, M. Maurice Maindron est un des hommes qui écrivent aujourd'hui la meilleure langue française, d'un style plein, serré et dru. C'est le premier mérite de ces *Lettres écrites de l'Inde* qu'il vient de réunir en volume [1].

M. André Bellessort est un écrivain du talent le plus souple, et placé très haut dans l'estime des connaisseurs. Il s'était fait d'abord apprécier par un roman très délicat : *Reine Cœur*, et par de beaux vers : *Mythes et poèmes* et *La Chanson du Sud*. Conteur savoureux, excellent humaniste, il aurait pu être romancier ou historien des lettres ; mais il se sentait irrésistiblement attiré vers les « pays étranges ». Il a parcouru tour à tour

[1] Maurice Maindron, *Dans l Inde du Sud*, 1 vol. in-18 ; Lemerre.

l'Amérique du Sud, la Norvège, la Roumanie, le Japon. Il en a vu qui sont du Nord et qui sont du Midi. Dans les relations qu'il nous en a rapportées, il a mis partout la même curiosité intelligente, la même variété d'information, la même verve et le même agrément de récit. Entre ses livres, deux surtout font autorité et sont dans toutes les mains. *La Société japonaise* et *Les journées et les nuits japonaises*[1] contiennent du Japon d'hier et d'aujourd'hui l'image la plus pittoresque et la plus suggestive. Voilà donc des écrivains venus d'origines très diverses et formés très différemment ; pourtant ils conçoivent l'art d'écrire des livres de voyages d'une manière à peu près pareille, et qu'on peut définir en disant qu'elle est également éloignée de la manière classique et de la manière romantique.

On se tromperait fort, si l'on croyait que nos siècles classiques aient manqué de récits de voyages, ou que ces récits manquent d'intérêt. Il faut relire, dans l'excellente édition que vient de nous en donner M. Louis Lautrey, le *Journal de voyage*[2] de Montaigne. On a trop dit que c'est surtout le journal de la santé, des cures, des diges-

[1] André Bellessort, *La Jeune Amérique ; — En escale ; — La Roumanie contemporaine ; — La Société japonaise ; — Les Journées et les nuits japonaises*, 5 vol. in-16 ; Perrin.

[2] Montaigne, *Journal de voyage*, publié par Louis Lautrey, 1 vol. in-12 ; Hachette. — Voir Introduction, p. 50.

tions et des coliques de Michel Eyquem. Et comment supposer que l'auteur des *Essais* laissât perdre une occasion d'exercer son universelle curiosité ? Il est sensible à la beauté de la campagne ; il dessine les paysages au courant de la plume, d'un trait qui en marque le caractère essentiel. Il note les cérémonies et les costumes. Surtout il observe les hommes, leurs croyances, leurs coutumes et leurs « polices ». Il assiste dans des décors variés à cette comédie humaine qu'il ne se lasse pas d'étudier. Il n'est indifférent ni à la technique des arts, ni aux inventions de l'industrie, ni, pour ainsi dire, à rien de ce qui intéresse le voyageur d'aujourd'hui. Car nous nous attribuons un tas de découvertes qui sont vieilles comme le monde : combien de modes littéraires nous paraissent nouvelles, et dont on s'est avisé de tout temps ! Devant les ruines de Rome, Montaigne disait « qu'on ne voioit rien de Rome que le Ciel sous lequel elle avoit été assise et le plant de son gîte ; que ceux qui disoient qu'on y voioit au moins les ruines de Rome en disoient trop : car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à la mémoire : ce n'étoit rien que son sépulcre ;... que ces petites montres de sa ruine qui paressent encore au-dessus de la bière, c'étoit la fortune qui les avoit conservées pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de

siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitéré à tant de fois à sa ruine n'avoient pu universellement éteindre [1] ». Sainte-Beuve n'a pas manqué de souligner ce « langage auguste et magnifique ». Mais n'avons-nous pas coutume de faire honneur à notre sensibilité moderne de cette mélancolie qui rêve devant les ruines ?

Passons au XVIIe siècle : il est bien vrai que ni Pascal, ni Corneille, ni Racine, ni Molière, ni La Bruyère n'ont éprouvé le besoin de sortir de chez eux. L'exotisme représente un ordre de curiosités auquel ils sont restés parfaitement étrangers, il faut le reconnaître. C'étaient des gens à recommencer sans cesse, aux régions du cœur et dans le cercle de la société, un voyage toujours nouveau et à y voir toujours plus de pays. Mais le siècle ne s'achèvera pas sans que Regnard quitte ses champs de la rue Richelieu, pour s'aller faire prendre prisonnier par les pirates barbaresques et monter jusque chez les Esquimaux, afin d'y boire, lui gourmet, de l'huile de phoque; et bientôt, par force ou par goût, par nécessité ou par mode, les gens de lettres et les gens du monde, Montesquieu, Voltaire, le président de Brosses et tant d'autres, prendront le chemin de l'Angleterre ou de l'Italie, jusqu'au jour où sa mauvaise étoile et notre bonne fortune mèneront Bernardin de

[1] *Op. cit.*, p. 230.

Saint-Pierre découvrir dans l'Ile de France des sensations vraiment inédites, avec l'art de les traduire.

Au surplus, le XVIIe et le XVIIIe siècle ont eu leurs voyageurs de profession : Bernier qui va chez le Grand Mogol, Tavernier qui va en Turquie et aux Indes, Chardin qui parcourt la Perse, et ces admirables Pères Jésuites. Ceux qui manient aujourd'hui leurs ouvrages volumineux, et qui, refaisant après eux le même chemin, sont amenés à contrôler leurs assertions, sont unanimes à leur rendre hommage. Appartenant à un temps où c'était l'usage de bien faire ce qu'on faisait, ils savaient à merveille leur métier de voyageurs et s'en acquittaient en conscience. Aussi perspicaces que sincères, ce qu'ils ont vu, ils l'ont bien vu et ils l'ont rapporté avec simplicité. C'étaient, a-t-on dit, des manières d'encyclopédistes qui avaient non seulement des clartés de tout, mais des connaissances assez précises sur presque toutes les sciences de leur époque. On a très finement caractérisé leur manière d'observer, en notant que les « hommes qu'ils avaient sous les yeux les intéressaient, non pas en qualité de fantoches chatoyants, mais en qualité d'hommes ». Ils en ont tracé des portraits dont les grandes lignes subsistent... Et pourtant, on peut écrire toute l'histoire littéraire de ces deux siècles sans prononcer leurs noms ; personne, hors les spécialistes,

ne lit plus leurs livres. Que leur a-t-il donc manqué ?

M. Bellessort — qui les connaît bien — va nous le dire, mais toutefois en leur faisant gloire de ce qui est précisément leur insuffisance. « Nous leur sommes très inférieurs, écrit-il, et je vois à cette infériorité plusieurs causes, dont la première serait peut-être notre souci de la « littérature ». Les anciens voyageurs en étaient fort éloignés. Ils ne s'inquiétaient pas de briller par le style ou l'esprit. Le lyrisme et l'amour artistique de la phrase, que nous avons hérités des Romantiques, ne déformaient point leur vision des pays qu'ils traversaient [1]. » Il est impossible de parler à la fois plus juste et plus faux. Ces voyageurs ne savaient ni choisir, ni comparer, ni ordonner leurs tableaux ; leurs relations sont confuses, lentes ; les grandes lignes ne s'en détachent pas ; rien n'y est en relief : riche matière, mais dépourvue de mise en œuvre. Où prend-on que ce puisse être un mérite? La « littérature » n'est nullement — comme les illettrés auraient tant d'avantage à nous le faire croire ! — une vaine rhétorique et une invention normande destinée à fausser la réalité sous le prétexte de l'embellir.

[1] Voir pour tout ce paragraphe : André Bellessort, *Un voyageur du XVIIIe siècle au Japon.* Bulletin de la Société normande de Géographie (1899).

Elle est tout le contraire. Elle est un système de procédés pour égaler l'idée par l'expression et l'objet par l'image ; elle est un ensemble de moyens pour dégager l'âme des choses, et en fixer l'image sous l'aspect de l'éternité. A l'entendre en ce sens, c'est, chez les anciens voyageurs, leur irrécusable infériorité, qu'ils aient manqué de « littérature. »

Avec Chateaubriand, les voyages entrent dans la littérature. Il se peut bien qu'il ait emprunté aux missionnaires quelques-uns des matériaux dont il a composé son *Voyage en Amérique;* ils n'existent à nos yeux que pour avoir été vivifiés par le grand enchanteur, et avec l'espèce et le degré de vie qu'ils en ont reçus. Si Chateaubriand n'a peut-être pas vu autant d'Amérique qu'il en décrit, il avait vu la campagne romaine : la description qu'il en donne est poétique à coup sûr, mais d'une poésie qui a pour essence la vérité. Et si les récits de voyages ont d'abord pour but de nous transporter dans un autre pays et de nous imprégner de son atmosphère, on comprendra le service rendu par ces pages merveilleusement évocatrices. Pourquoi faut-il que celui qui dotait ainsi la littérature d'un genre nouveau, l'ait fait dévier dans le sens où lui-même penchait et détourné de sa définition et de son objet? Aucune des innovations romantiques n'est sans mélange et sans alliage. Parce qu'il avait le sens de l'extérieur et celui du relatif, le

romantisme a créé la littérature de voyages ; mais parce que, d'autre part, il était irrémédiablement subjectif, il l'a, pour un temps, écartée du but auquel elle toit tendre.

Dans la préface de *l'Itinéraire,* Chateaubriand nous avertit de le regarder « moins comme un voyage que comme des Mémoires d'une année de sa vie ». Il est allé chercher des images pour écrire *les Martyrs,* et aussi chercher de la gloire pour se faire aimer. « C'est l'homme beaucoup plus que l'auteur que l'on verra partout ; je parle éternellement de moi. » C'est lui en effet que nous apercevons méditant sur les fûts brisés des temples de la Grèce ou dans les sanctuaires de Palestine, comme il a fait naguère dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, parmi les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie. Ce sont les aventures de sa sensibilité qu'il nous conte. Il est le centre autour duquel s'organisent les spectacles de l'univers ; et ces spectacles n'ont pas de valeur en eux-mêmes : ils n'en prennent qu'en se reflétant dans son âme. Nous en dirions tout autant du *Voyage en Orient* de Lamartine. L'impulsion est donnée. La littérature de voyages est créée, mais sous les espèces de « l'impressionnisme ». Certes, la méthode n'est pas à rejeter purement et simplement ; mais il faut savoir ce qu'on peut en attendre : elle vaut exactement ce que vaut celui

qui l'emploie. Un poète, tel qu'est Pierre Loti, en tirera de merveilleux effets : ce que nous aimons, dans ses livres, c'est à voir parmi des décors variés flotter son rêve. En revanche, combien ce genre nous a-t-il valu de frivoles bavardages et de niaiseries prétentieuses !

Tout le progrès qui s'est fait dans la littérature de voyages a consisté à la dégager de cet impressionnisme. Plusieurs y ont contribué dont les ouvrages marquent autant d'étapes. C'est Théophile Gautier promenant à travers l'Espagne ou la Russie son indifférence admirative. C'est Taine appliquant à l'étude de la société et des arts en divers pays les mêmes théories par lesquelles il rendra compte des œuvres de la littérature ou des événements de l'histoire. Ç'a été surtout Fromentin, dont quelques indications restent décisives. Les pages de *Une année dans le Sahel,* où il expose sa théorie de l'orientalisme, contiennent des principes qui valent aussi bien pour l'écrivain de voyages que pour le peintre de paysages. « L'Orient est très particulier. Il a ce grand tort pour nous d'être inconnu et nouveau, et d'éveiller d'abord un sentiment étranger à l'art, le plus dangereux de tous et que je voudrais proscrire : celui de la curiosité. Il est exceptionnel, et l'histoire atteste que rien de beau ni de durable n'a été fait avec des exceptions. » Fromentin insiste sur la difficulté qui consiste d'une part à donner le

signalement exact du pays, et d'autre part à dégager le beau du bizarre. Il conclut en rapportant un propos que lui tint un paysagiste célèbre, son maître. Certain jour, étant au bord de la Seine, ils virent passer un berger, besace au dos : « Savez-vous, me dit mon maître, que c'est une chose très belle à peindre qu'un berger au bord d'*un fleuve?* La Seine avait changé de nom, comme le sujet avait changé d'acception : la Seine était devenue *le fleuve*. Qui de nous pourra faire avec l'Orient quelque chose d'assez individuel et à la fois d'assez général, pour devenir l'équivalent de cette idée simple du fleuve[1] ? » Dégager de chaque pays les traits caractéristiques qui ont subsisté à travers les temps et en dessinent « le type », ne pas se borner à nous présenter de ce type les singularités qui le particularisent et le séparent du reste du monde, mais nous faire comprendre par quoi il reprend sa place dans l'humanité générale : tel est le problème. Mais, pour le résoudre, nous sommes mieux armés qu'on ne l'était naguère. Nous y sommes aidés par les sciences qui se sont développées au cours du XIXe siècle et dont quelques-unes même datent d'hier, sciences naturelles et historiques, philologie, études religieuses, psychologie des foules et des races. Et c'est, à l'heure

[1] Fromentin, *Une année dans le Sahel*, p, 224-234.

qu'il est, le privilège de la littérature de voyages qu'elle puisse, mieux qu'aucune autre, utiliser tant de résultats nouvellement acquis, mettre à profit l'effort de tant de chercheurs qui, sans le savoir, ont travaillé pour elle.

Chez les écrivains dont nous avons ici les œuvres en vue, nous allons surprendre, appliquée déjà, cette méthode impersonnelle, objective, tout à la fois savante et artiste. Aucun d'eux n'a cédé à la tentation de nous renseigner sur lui-même ; et c'est ce dont nous leur savons d'abord un gré infini. Mais ils ont cherché, par tous les moyens, à nous renseigner sur les pays dont ils se faisaient les peintres. Leur première précaution a donc été précisément de se mettre en garde contre leur impression. Car l'impression immédiate et directe que nous recevons des choses — et dans laquelle plusieurs ont une foi superstitieuse — est de sa nature superficielle et fugitive. Entre elle et nous il est nécessaire de mettre toute la somme des observations précédemment faites par d'autres, en sorte que sur le pays où nous abordons pour la première fois nous puissions promener, au lieu de la curiosité d'un novice, des regards déjà avertis. On ne voit rien de ce qu'on voit en passant, et surtout on n'y comprend rien. Tout juste peut-on glaner les quelques notes dont le reportage se contente, et

dont il amuse la badauderie. M. Maindron nous dit qu'avant d'écrire une ligne sur l'Inde, il y est retourné six fois dans un espace de trente années : c'est un bel exemple. Encore faut-il contrôler les plus certains des documents qu'on a recueillis sur place. Après quoi, il reste à faire un contrôle plus difficile, celui de ses propres souvenirs ; il faut les vider de tout contenu personnel, les estimer à leur exacte mesure, les mettre à leur plan. A ce prix, et à force de renoncement et d'oubli de soi, on a chance que l'œuvre ait une signification et une valeur réelles ; on s'est soumis à l'objet : on a fait la physiologie d'une contrée et la psychologie d'un peuple.

Pour établir le type d'un pays, le premier élément dont on ait à tenir compte, est, de toute évidence, la nature. En ce sens, il n'est pas mauvais que le voyageur soit doublé d'un naturaliste. Par exemple, je me souviens d'avoir maintes fois frémi à lire des pages brillantes où des écrivains, maîtres des prestiges du style, ont fait grouiller pour nous la vie monstrueuse de la forêt vierge. Il ne me déplaît pas d'apprendre, d'un spécialiste en la matière, que dans les forêts vierges on ne trouve absolument rien. « Chacune d'elles est un désert de verdure où manquent et l'air et la lumière, où aucun animal ne peut trouver à vivre... Ni oiseaux, ni mammifères, ni reptiles, pas une mouche,

pas un papillon. En Nouvelle-Guinée, j'ai marché des heures, il m'en souvient, sous des arceaux de verdure, dressés sur des colonnes lisses, droites, hautes de plus de deux cents pieds et qui ne laissaient point tamiser les rais du soleil... Autour de nous le silence régnait, plus lourd que la température étouffante ; on eût pu entendre tomber les gouttes de sueur qui me perlaient au front. Mais, quand on sortait de la forêt obscure, tout vibrait, pantelait dans l'air léger et la lumière [1]. » L'écrivain de voyages doit être un écrivain descriptif ; et on sait assez que cet art de la description, s'il date du XIX[e] siècle, n'a cessé d'aller en se perfectionnant. Le défaut en serait aujourd'hui dans l'excès même de la virtuosité. On est arrivé à saisir toutes les nuances, à discerner tous les tons. Or, ce ne sont pas les accidents qu'il nous importe de connaître, ce sont les forces permanentes. Je veux voir sourire la précieuse nature japonaise ; je veux, dans l'Inde, sentir « l'accablement, l'immense besoin de repos et de quiétude en face d'une nature disproportionnée, violente et fluide, où toutes les choses visibles, incessamment renouvelées, sont toujours en train de naître et de mourir [2]. »

Poussée dans ce sol, la plante humaine, qu'elle

[1] Maindron, *Dans l'Inde du Sud,* p. 25.
[2] Chevrillon, *Dans l'Inde,* p. 42.

soit autochtone ou importée, y sera façonnée par diverses influences dont la principale est l'histoire. C'est une étrange erreur de croire qu'à aucun moment de son existence une nation vive dans le présent ; de ce présent même, sa tradition, son passé constituent les éléments agissants et vivants. Mais de tous ces éléments le plus puissant, et peut-être le seul irréductible, est l'élément religieux. Cette conclusion se dégage pareillement des récits de tous nos voyageurs, et, pour ma part, c'est ce que j'y ai trouvé de plus frappant et de plus instructif. S'agit-il de l'Inde ? Le peuple y est à l'image d'une religion d'inertie et d'engourdissement du moi. S'agit-il de la Judée ? « Que cette innombrable humanité, s'écrie M. Chevrillon, est donc foncièrement religieuse ! Dès que l'on voyage ou qu'on regarde l'histoire, on reconnaît que là est vraiment sa caractéristique propre. On sonde la durée, on cherche sa première apparition hors des ténèbres, et ce qu'on aperçoit d'elle, d'abord, ce sont les temples prodigieux de l'Égypte, les pierres cyclopéennes de Baalbek, les menhirs[1]... » S'agit-il du Japon ? M. Bellessort nous dira fortement : « Plus j'ai fréquenté d'hommes sous des ciels divers, plus je me suis persuadé que souvent leur manière de comprendre et d'honorer l'inconnaissa-

[1] Chevrillon, *Terres mortes*, p. 320.

ble créait toute leur différence [1]. » Nature, histoire, religion nous donnent la charpente et l'ossature. En suivant les lignes qu'il a ainsi retrouvées, et qui désormais s'imposent à lui et guident impérieusement son pinceau, le peintre est assuré de faire un portrait qui ressemble. C'est celui d'un peuple qui, à travers le temps, a persévéré dans son être et maintenu son individualité.

Montrer comment chaque peuple est lui-même et par quoi il diffère de tous les autres, est d'une importance capitale ; cela va sans dire. Qui ne sait qu'une des erreurs les plus dangereuses de nos réformateurs cosmopolites est de bâtir leurs cités idéales, sans tenir compte des habitudes séculaires qui ont fait à chaque peuple sa mentalité ? Mais on n'a pas à craindre que les voyageurs atténuent dans leurs récits ces différences. Ils seraient bien plutôt portés à les exagérer. S'il fallait les en croire, un degré d'élévation au pôle changerait non seulement les usages et les coutumes, mais l'esprit même dans son fond. Combien n'a-t-on pas fait de développements, ingénieux d'ailleurs ou éloquents, sur ce qu'on appelle l'âme mystérieuse et incommunicable des peuples ? On oublie que, sous les fourrures ou sous la soie, sous la mitre ou sous le turban, quelle que soit la teinte de leur peau,

[1] Bellessort, *La Société japonaise*, p. 190.

et quels que soit l'écrasement ou l'allongement de leur nez, les hommes n'ont toujours qu'une seule âme, obscure et radieuse, misérable et sublime. Le peintre de la société japonaise a le courage d'en faire l'aveu, et il nous confie l'étonnement où il fut d'abord, de n'avoir pas davantage à s'étonner. « Est-ce donc là ce pays excentrique qui a réjoui les amateurs d'étrangeté ? On m'avait rebattu les oreilles que rien ne s'y passait comme ailleurs, et tout ce que j'y rencontre m'avertit de mon illusion[1]... » Et, quand on y réfléchit, comment en pourrait-il être autrement ? Partout différent, l'homme est partout le même. C'était l'avis des classiques. C'est le grand principe qu'il faut reprendre aux anciens voyageurs, et qu'ils peuvent enseigner à leurs successeurs d'aujourd'hui.

Ainsi comprise, la littérature de voyages a devant elle un vaste champ, non encore exploité, un cadre qui vaut d'être rempli. Elle a été jusqu'ici considérée comme un genre inférieur, ou tout au moins accessoire, et par ceux-là même qui en sont les meilleurs représentants. Dans *l'Itinéraire* Chateaubriand n'a mis que des résidus, ceux qu'il n'a pas utilisés dans *les Martyrs*. Lamartine, dans *le Voyage en Orient*, nous a donné des notes, sans plus. Pour Taine les récits de voyage n'ont été qu'un repos

[1] Bellessort, *La Société japonaise*, p. 32.

entre des travaux qu'il considérait comme plus importants ; et pour Gautier ils n'étaient que des vacances du lundi. On écrira encore des impressions qui ne seront que des confidences personnelles, et des souvenirs qui ne seront que pour faire l'étonnement des amis et la joie des familles, et des relations qui ne seront que des rapports économiques ou statistiques. Mais, fort de la psychologie que nous ont enseignée une fois pour toutes les classiques, brillant des artifices de style que nous devons aux romantiques, enrichi de toutes les ressources que les sciences mettent à notre disposition, le récit de voyages peut devenir un des genres principaux de la moderne littérature. Il ouvre devant nous ces perspectives immenses, celle de l'espace et celle du temps ; il déroule à nos yeux les aspects sans nombre de la nature et de l'histoire ; il dresse sur les routes de l'humanité ces statues sacrées, celle du Passé, celle de la Religion ; et des ruines mêmes sur lesquelles les peuples continuent d'édifier leurs demeures nouvelles, il fait surgir la double image de la mort inlassable et de l'infatigable renaissance.

15 juillet 1907.

LA *JEANNE D'ARC* DE M. ANATOLE FRANCE

Poètes, romanciers, dramaturges se sont maintes fois essayés à tirer de la vie de Jeanne d'Arc un sujet de poème, de roman, de drame. Ils y ont tous échoué et quelques-uns d'une façon lamentable ou choquante. C'est qu'une telle matière ne souffre pas d'ornements : tout ce qu'on y ajoute pour l'embellir la dénature et la gâte. Est-ce à dire qu'elle appartienne aux seuls historiens et que le littérateur n'ait pas de droits sur elle ? Non, certes. Mais celui-ci devra suivre l'histoire de tout près et réduire son ambition à n'être que le plus docile des biographes. Il trouvera dans ce rôle un assez large emploi de sa littérature, puisqu'il lui faudra peindre les choses et les gens, analyser les âmes, évoquer les faits, nous suggérer la vision du réel ; or, pour égaler ici la réalité, ce n'est pas trop de tous les moyens de la littérature. C'est ce que M. Anatole France a parfaitement compris. Attiré par la figure

de Jeanne, il n'a pas songé un seul instant à lui donner place dans quelque fiction romanesque. Il n'avait qu'un parti à prendre : écrire une *Vie de Jeanne d'Arc*[1] aussi exacte qu'il lui était possible. Sans se dissimuler à quel point la tâche était rude et délicate, il s'y est mis avec ardeur. L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui représente des années de patient labeur. C'est aux yeux de l'auteur son œuvre capitale. De fait, il y a longtemps qu'un livre n'avait provoqué un tel mouvement de curiosité.

Certes nous n'attendions de M. Anatole France ni la découverte de documents nouveaux, ni l'éclaircissement de points obscurs : les études historiques, à la façon dont on les conduit aujourd'hui, impliquent un système de recherches et l'emploi de méthodes auxquelles il faut être préparé par une sévère discipline et un apprentissage de toujours. Mais combien il est intéressant de voir un des esprits les plus avisés de ce temps s'attaquer à un problème unique dans notre histoire ! M. Anatole France a eu soin de remonter aux sources, il a mis à s'y débrouiller une habileté que constatent les érudits. S'il a erré sur quelques points de détail, brouillé quelquefois les jours et les heures, ou pris avec la géographie quelques libertés, ce sont de

[1] Anatole France, *La vie de Jeanne d'Arc*, 2 vol. in-8° (Calmann-Lévy).

légères inadvertances et qu'il n'y a même pas lieu de relever. De toute évidence, il n'a négligé aucun des moyens d'une information consciencieuse. C'est un hommage qu'on ne saurait trop pleinement lui rendre. Il a visité les lieux aussi bien qu'il a compulsé les documents; il s'est efforcé de restituer la figure et de raviver les couleurs du passé; surtout il a apporté toute la sincérité dont il était capable à réaliser en lui les conditions de la découverte historique. « J'ai écrit cette histoire avec un zèle ardent et tranquille; j'ai cherché la vérité sans mollesse, je l'ai rencontrée sans peur. Alors même qu'elle prenait un visage étrange, je ne me suis pas détourné d'elle. » A peine avions-nous besoin d'une telle déclaration, d'autant que les formules de ce genre sont, dans les travaux de critique et d'histoire, comme des clauses de style. C'est bien comme une étude que nous nous proposons d'envisager cette *Vie de Jeanne d'Arc* et non pas seulement comme une brillante fantaisie. Nous sommes d'avis qu'on ne saurait la lire de trop près, avec trop d'attention et de scrupule : tout y est instructif, et les mérites éminents qui y éclatent à chaque page, et jusqu'aux insuffisances qui portent avec elles leur leçon.

M. Anatole France est avant tout un artiste; il est parmi nos écrivains d'aujourd'hui celui à qui convient le mieux ce titre; et nous avons toujours

été d'avis qu'écrire l'histoire est, pour une bonne partie, un art. Il faut donner au lecteur l'impression de la vie : nous voulons voir d'abord s'évoquer devant nous le théâtre sur lequel monteront les personnages. Encore y a-t-il une mesure à garder : les temps romantiques ne sont plus, et nous sommes bien revenus des excès du pittoresque et des débauches de la couleur locale. Les descriptions de M. France valent d'abord par la sobriété. Quelques traits lui suffisent pour évoquer tout un paysage. C'est la vallée de la Meuse austère et triste, avec ces nuages opaques et ces sombres montagnes mouvantes que ramène l'hiver. « Le long des sentiers du haut pays, le passant matinal a cru, comme les mystiques dans leurs ravissements, marcher sur les nuées. » C'est la baie de la Somme « morne et grise, au ciel bas, traversée du long vol des oiseaux de mer ». Avec l'écrivain nous parcourons toute cette France ruinée par la guerre, nous voyageons au long des chemins mal sûrs, parmi les campagnes dévastées. Et soudain les villes nous apparaissent avec leur ceinture de murailles, de tours et de bastilles : Orléans, la ville populeuse aux faubourgs grouillants, aux riches abbayes, aux églises toujours sonnantes ; Chinon, telle que Jeanne put l'apercevoir, sur la montagne toute proche, lui montrant « les tours du plus beau château de tout le royaume, les fières

murailles derrière lesquelles respirait ce Roi à qui elle venait, conduite par un merveilleux amour. C'étaient trois châteaux qui se confondaient à ses yeux dans une longue masse grise de murs crénelés, de donjons, de tours, de tourelles, de courtines, de barbacanes, d'échauguettes et de bretèches ; trois châteaux séparés l'un de l'autre par des douves, des barrières, des poternes, des herses. » Et Beaugency, assise sur le penchant d'une colline et ceinte de vignes, de jardins, de champs de blé ; Auxerre, Paris, Rouen. Toute cette évocation des châteaux anciens, bijoux d'art autant que citadelles, est de premier ordre. M. France excelle aux sujets d'architecture comme à la peinture de paysage. A chaque instant, on s'arrête ravi. On croit feuilleter un manuscrit d'autrefois aux précieuses enluminures, dont le temps a respecté le dessin précis et les vives couleurs.

Derrière ces murs, qui sont les murs de villes assiégées, comment vit-on ? Comment les habitants supportent-ils la garnison qu'on leur a donnée pour les défendre, et qui abuse de la situation ? Que craignent-ils et qu'espèrent-ils ? L'écrivain nous dit l'attente qui énerve et les paniques soudaines, le découragement, la lassitude, puis, quand paraît la Pucelle, l'enthousiasme de la foule qui se presse sur ses pas et qui n'a plus foi qu'en elle seule. Les chapitres où il évoque ce qui s'est

passé à Orléans pendant le siège, à Paris depuis que la ville est aux mains des Anglais, sont de purs chefs-d'œuvre. Les plus récents historiens de la guerre de Cent ans, et notamment Siméon Luce, avaient donné l'exemple de retrouver dans les événements généraux la vie intime, celle des petites gens, des obscurs dont la grande histoire ne parle pas. M. France s'est appliqué à reconstituer les sentiments de chaque catégorie de Français en présence du fait de la guerre. Les paysans d'abord. Ce sont eux qui ont le plus à souffrir. Armagnacs, Bourguignons, Anglais, ceux de tous les partis, commencent toujours par piller les cultures et enlever les troupeaux. Les bourgeois mis à rançon, les gens d'Église dont les offices sont interrompus, souhaitent pareillement la fin de ces brigandages. Les gens de guerre qui vivent de la guerre et les courtisans qui s'entendent à tirer parti des malheurs publics, ne trouvent pas que les choses aillent si mal. Il y a des façons de penser et de sentir en commun, esprit de corps ou mentalité collective ; M. France en comprend l'importance en histoire. Tour à tour, il nous mène de la rue à l'enclos, de la chambre du Conseil à l'assemblée des docteurs, du champ de bataille au tribunal, à la place du supplice ; et chaque fois nous croyons y être avec lui.

Avec le même bonheur qu'il restitue les ensembles, M. France sait peindre les portraits des indi-

vidus. Pas un des personnages engagés dans le grand drame historique dont il ne dessine, en l'introduisant, la physionomie, et qu'il ne nous présente dans sa double nature physique et morale, avec la complexité de ses passions et de ses intérêts, de ses vertus ou de ses vices. C'est le pauvre petit roi Charles VII, « tout mince, étriqué de corps et d'esprit, fuyant, craintif, défiant », un pauvre jeune homme timoré, inquiet et doux ; les conseillers, La Trémouille, le premier usurier de France, Regnault de Chartres, avaricieux, sans scrupule, mais intelligent autant qu'ambitieux, et l'ardent frère Richard, et ce falot duc d'Orléans, dont on dirait que l'image s'évanouit dans les brouillards anglais où il est retenu captif. Les traits sous lesquels l'auteur nous présente ces personnages sont-ils toujours d'une exacte ressemblance ? N'a-t-il pas ses favoris vers qui le guide une secrète préférence ? N'a-t-il pas été bien indulgent aux uns, bien sévère aux autres ? C'est une question à débattre. L'important ici est de noter qu'il n'y en a pas un qui ne s'anime sous la baguette du magicien, qui ne reprenne relief et couleur. Ils ne sont plus pour nous ces êtres vagues que l'histoire officielle caractérise d'une épithète. Nous les voyons jouer leur rôle, et celui même qu'il est dans les intentions de l'historien de leur faire tenir. Nous comprenons comment le jeu de leurs intrigues et

le conflit de leurs rivalités ont pu engendrer les faits dans l'ordre et avec la signification même qu'on veut leur prêter.

Tout cela vit et grouille. Tout est mis en action. Gracieuses, touchantes, dramatiques, les scènes se suivent, se pressent, et chacune d'elles se grave dans l'esprit en traits inoubliables. Entre tant de tableaux achevés, s'il fallait en citer un, nous choisirions celui de l'entrevue à Chinon. Mais Jeanne au jardin, ou Jeanne à Vaucouleurs, mais l'entrée à Orléans, la prise des Tourelles, le sacre, l'attaque de Paris, et la prison, et le bûcher, sont des morceaux d'une exécution aussi parfaite. Il y a là des trésors pour les anthologies de l'avenir. Encore est-il juste d'en faire la remarque : détacher ces morceaux c'est leur nuire, aucun d'eux n'ayant été traité pour lui-même et sans souci de l'ensemble. Au contraire, tout s'enchaîne dans la trame d'un récit continu, toutes les nuances se fondent dans l'harmonie générale. Ajoutez que la fluidité de style particulière à M. Anatole France fait ici merveille et qu'elle est comme une convenance suprême du sujet. Pour nous faire entendre ces voix qui s'éveillent dans la paix de la nature ou se mêlent au son des cloches, pour nous faire « voir » ces voix qui « apparaissent » dans de la lumière, il fallait la magie d'un style immatériel.

Nous ne nous soucions guère de marchander

l'éloge à cette *Vie de Jeanne d'Arc* : nous sommes d'autant plus à l'aise pour présenter nos réserves. Afin de donner au récit une teinte plus exacte encore et pour compléter l'illusion du lecteur, M. France n'hésite pas à introduire ici et là certaines expressions du vieux langage et certaines notes archaïques. Vient-il à parler de saint Denys et de saint Michel, il n'omettra pas de leur donner du monseigneur. Il dira la gratitude des Orléanais à monsieur saint Aignan et à monsieur saint Euverte. Il empruntera aux chroniqueurs telles tournures qu'eux-mêmes avaient retenues des conteurs épiques. « Là tombèrent messire William Stuart et son frère, les seigneurs de Verduzan, de Châteaubrun, de Rochechouart, Jean Chabot, avec plusieurs autres de grande noblesse et renommée vaillance. Les Anglais, non encore saouls de tuerie, s'éparpillèrent à la poursuite des fuyards... » Cet artifice produit l'effet contraire à celui qu'on aurait pu en attendre. Il nous donne soudain la sensation de la différence des époques. Il nous révèle la présence de l'auteur. Nous ne songions qu'aux personnages du drame : nous apercevons derrière eux M. Anatole France, qui s'efforce d'être naïf et qui n'y réussit pas toujours.

Ce défaut apparaît singulièrement plus grave dans le procédé auquel a eu recours M. France pour nous suggérer l'atmosphère de mysticité où

se déroule l'histoire de Jeanne d'Arc. Car le XVe siècle est tout fleuri de légendes de saints ; ces légendes composent pour les âmes simples d'alors l'histoire même du monde ; elles leur tiennent lieu de science et suffisent aux programmes de l'enseignement dans ces temps religieux ; les détails en sont universellement connus ; on continue de vivre dans la familiarité de ces bienheureux et de ces martyrs ; on les associe aux moindres épisodes de l'existence quotidienne. Il fallait donc en quelque sorte introduire ces êtres merveilleux parmi les personnages réels, à la vie de qui ils ne cessaient d'être mêlés ; il fallait broder leurs aventures imaginaires sur la trame du récit historique. De là ces contes pieux que M. France intercale dans la biographie de Jeanne avec une monotonie voulue et une gaucherie étudiée de primitif. « Jeanne avait vu maintes fois à l'église madame sainte Marguerite peinte au naturel, un goupillon à la main, le pied sur la tête du dragon. Elle en savait l'histoire, telle qu'on la contait alors et à peu près de la manière que voici... » Suit l'histoire de sainte Marguerite suppliciée par Olibrius. « Madame sainte Catherine n'était pas non plus une étrangère pour Jeanne... » Suit l'histoire de sainte Catherine décapitée sur l'ordre de Maxence. « Le village natal de Jeanne portait le nom du bienheureux Remi. Voici de quelle manière les clercs rappor-

taient la légende de saint Remi... » Suit l'histoire du baptême de Clovis et comment, au chant du *Veni Creator*, le Saint-Esprit était descendu tenant en son bec la Sainte-Ampoule. Ailleurs, c'est l'histoire du bienheureux Aignan, telle que les Orléanais la savaient, etc., etc. Et chaque fois la légende est contée, d'une façon délicieuse, cela va sans dire, avec des détails qui sont bien ceux de l'époque, mais dans un esprit qui en est aussi peu que possible. Il y court en effet une ironie légère, saisissable pourtant, et qui en modifie totalement le sens. Il apparaît que les saints sont des êtres tout à fait biscornus et risibles, reflétant en eux la sottise, la couardise, l'égoïsme et la grossièreté de ceux qui les adorent. Voulez-vous gagner leur faveur? faites-leur des présents de toute nature, mais particulièrement de cire vierge. Les saints du Paradis se mettent volontiers du côté de ceux qui les invoquent le plus dévotement : ainsi saint Michel est resté bon Français, mais saint Georges s'est tourné Anglais. Après cela, comptez sur leur assistance, mais en ayant soin de tout faire exactement comme s'ils ne vous assistaient pas. « Ainsi fit en 1424 Jean Ducoudray, natif de Saumur, qui, prisonnier au château de Bellême, se recommanda dévotement à madame sainte Catherine, puis sauta dehors, étrangla l'homme du guet, escalada le mur d'enceinte, se laissa tomber d'une

hauteur de deux lances et s'en alla librement par les champs. Peut-être ces miracles eussent-ils été moins fréquents si les Anglais avaient entretenu plus de monde en France... » Çà et là le récit s'émaille d'anecdotes saugrenues, comme celle de la jeune fille de Reims qui éprouva qu'on peut pécher gravement contre l'Église en refusant de forniquer avec un clerc dans une vigne.

Ce qui est le plus inquiétant, c'est que l'auteur ne quitte pas toujours ce ton de raillerie quand il s'agit de l'histoire elle-même de Jeanne. « Monseigneur saint Michel archange n'avait pas fait une fausse promesse : mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite vinrent comme il avait dit... En les voyant paraître, la villageoise se signait dévotement et leur faisait une profonde révérence. Et comme elles étaient des dames bien nées, elles lui rendaient son salut... Sans avoir toujours des choses très nouvelles à lui dire, etc... » A la prise de Jargeau, Jeanne, apercevant sur la muraille un engin qui pourrait bien être mortel au duc d'Alençon, l'avertit à temps. « Le duc ne s'était pas écarté de trois toises, qu'un gentilhomme d'Anjou, le sire du Lude, ayant pris la place quittée, fut tué par une pierre du veuglaire. Le duc d'Alençon admira cette prophétie. Sans doute la Pucelle était venue pour le sauver et elle n'était pas venue pour sauver le sire du Lude... » Ce sont des plaisante-

ries, mais qui, dans un tel sujet, tirent à conséquence. L'esprit de M. France si compréhensif, si accueillant à toutes les idées, si ouvert, se ferme aussitôt que les croyances religieuses sont en jeu. Cela a de l'importance quand on écrit l'histoire d'une sainte qui vécut dans une époque mystique.

J'y insiste parce que c'est ici le point essentiel. C'est la clé de la nouvelle biographie de Jeanne d'Arc. Nous n'avons vu encore que la bordure et le cadre : nous attendons le peintre au portrait qu'il va nous tracer de son modèle. De quelle manière M. France envisage-t-il donc l'action de Jeanne et quel rôle lui a-t-il attribué ? Dépouiller l'histoire de Jeanne d'Arc de son caractère religieux serait une absurdité : M. France en fait justement la remarque. Il dénonce la sottise d'organiser le culte de la Pucelle en cérémonie laïque ; il est impitoyable pour ceux qui travestissent l'inspirée de Domrémy en une canonnière patriote ou encore en une libre penseuse spiritualiste. « L'histoire de Jeanne, je ne puis assez le dire, est une histoire religieuse, une histoire de sainte, tout comme celle de Colette de Corbie ou Catherine de Sienne. » Et c'est bien la psychologie d'une sainte qu'il s'applique à tracer au cours du récit, à mesure que les événements en font saillir un trait nouveau. Oui, Jeanne a vécu en communication

directe avec les êtres du paradis, et, suivant l'expression assez bizarre dont se sert M. France, elle a senti « à toute heure du jour et de la nuit, le ciel lui dégringoler sur la tête »; elle a vu lui apparaître les personnages divins, elle a entendu distinctement leurs voix, elle a agi d'après leurs commandements, elle a dû à ses extases des joies ineffables, et elle a été jusqu'au bout soutenue par l'illusion bienfaisante. Tout cela est l'évidence même : il faut être imbécile pour le nier. Reste à savoir ce qu'on entend par la sainteté et quelle sorte de pouvoir on reconnaît à une sainte.

Est-il besoin de dire que M. France ne parle de Jeanne d'Arc qu'avec déférence? Sachons-lui gré d'avoir fait si peu d'état des « explications » dues à la physiologie et à la psychiatrie. S'il a eu le tort de publier une consultation médicale sur le cas de Jeanne d'Arc, du moins l'a-t-il rejetée en appendice. Comme tout biographe de Jeanne d'Arc, il a pris parti pour elle. Il est pour elle qui représente le peuple, comme il est contre les seigneurs, les politiques et les hommes d'armes. Il est pour elle surtout contre les gens d'Église, docteurs d'Université, clercs, inquisiteurs et autres pédants féroces. Tandis qu'il l'accompagne dans sa passion, « dans cet horrible procès où elle est torturée à la fois par des princes d'Église et des goujats d'armée », il n'essaie plus d'affecter l'impassibi-

lité : il s'emporte, il invective roi, conseillers, moines et les parents même de Jeanne, tous ceux qui, ayant profité d'elle, l'abandonnent si lâchement. Et, lorsque arrive l'instant de l'agonie, sachant bien quelle est sur le lecteur la puissance de l'émotion contenue, ce récit, où il se garde de tout ce qui pourrait sembler mis pour l'effet, est d'une rare intensité. C'était une sainte, et si ingénue, si charmante en sa naïveté juvénile, en son assurance rustique ! Comment ne pas s'incliner devant la « petite sainte »? Mais aussi représentons-nous bien quel genre de secours un pays peut attendre d'une petite sainte, et n'allons pas croire ni qu'une petite sainte puisse concevoir l'idée du salut de l'État, ni qu'elle puisse, par aucune espèce de moyen, y travailler.

Jeanne ne pouvait rien, nous dit son biographe, et elle n'a rien fait. D'abord elle n'a pas chassé les Anglais. Il y en avait si peu d'Anglais en France! Leur domination avait poussé si peu de racines! Ils étaient à la veille de s'en aller. Jeanne a plutôt retardé leur départ en menant sacrer Charles VII à Reims, quand il eût été si facile, Orléans pris, de reprendre Paris, et quand il n'y avait qu'à le vouloir pour chasser les Anglais de Normandie! Cette campagne du sacre, c'est l'œuvre propre de la Pucelle, et elle a été funeste... Le défaut de l'argumentation de M. Anatole France saute aux

yeux. Parce que le pouvoir des Anglais résidait surtout dans la terreur qu'ils nous inspiraient, il en conclut que ce pouvoir n'était pas réel. Certes, les Anglais étaient en petit nombre; mais avec ce petit nombre de combattants ils tenaient nos places fortes, mettaient en déroute nos soldats et nous imposaient des traités désastreux. Le découragement était complet dans nos rangs : on n'osait plus rien tenter. C'est une vérité reconnue que les peuples ne secouent jamais d'eux-mêmes l'oppression et que chasser l'envahisseur n'a jamais été leur œuvre impersonnelle et anonyme. Il faut que l'âme de la révolte prenne corps dans un individu, sous peine de s'évanouir impuissante et de se dissoudre dans les airs. Il faut que quelqu'un appelle le peuple à la lutte et le guide, et lui dénonce la faiblesse de l'adversaire. Ce fut très exactement la part de Jeanne d'Arc. La délivrance d'Orléans avait été le signe auquel tout le pays reconnut que la mission de Jeanne n'était pas une imposture. Ce premier succès avait changé la face des choses. Mais il fallait prendre sur les Anglais un avantage décisif : c'est ici que la marche sur Reims s'imposait. Pour le contester, il faudrait ne se faire aucune espèce d'idée de la valeur et de la signification qui s'attachaient au sacre de nos rois. Pour les gens du XVe siècle, la royauté n'existe que grâce à son caractère mystique. Charles n'est

encore que le dauphin; la France est comme lui hésitante sur la légitimité de son droit. Il ne deviendra le roi qu'en recevant l'onction du Seigneur. La cérémonie de Reims devait avoir et elle eut en effet un retentissement énorme dans tout le royaume comme dans toute la chrétienté. C'est ce que Jeanne avait aperçu, sans aucun doute possible, dans une clarté éblouissante.

Au surplus, M. France en convient à l'occasion. Il lui arrive d'exprimer sur ce point particulier, au cours de son ouvrage, une opinion à peu près exactement contraire à celle qu'il annonce dans sa Préface. « Peut-être que le voyage de Reims assura au parti français, à ces Armagnacs décriés pour leurs cruautés et leurs félonies, au petit roi de Bourges compromis dans un guet-apens infâme, des avantages plus grands, plus précieux que la conquête du comté du Maine et du duché de Normandie, et que l'assaut donné à la première ville du royaume. En reprenant sans effusion de sang ses villes de Champagne et de France, le roi Charles se fit connaître à son avantage... En terminant cette campagne de négociations honnêtes et heureuses par les cérémonies augustes du sacre, il apparaissait tout à coup légitime et très saint roi de France. » Ces demi-contradictions abondent dans le livre de M. France; mais elles ne doivent pas nous surprendre. Elles ne dénotent pas, chez

lui, l'indécision de la pensée : elles font partie d'un système. M. France est de ceux qui estiment que la vérité jaillit du heurt des contraires ou qu'elle réside dans leur harmonie. Pour trouver sa véritable pensée, il faut la dégager d'affirmations parfois peu concordantes.

Débarrassée de ses voiles, atténuations et repentirs, cette pensée apparaît d'ailleurs très précise. Elle tient dans quelques mots : c'est que Jeanne fut un instrument. D'elle-même et de son initiative rien n'est parti. A quelque moment que ce soit, on s'est servi d'elle : ni le but, ni les moyens ne lui étaient connus. Elle allait, extatique et perdue dans son rêve, sans savoir où. Ceux qui l'ont dirigée n'ont pas été toujours les mêmes ; mais elle a toujours été dirigée. Cela, depuis l'origine. Elle avait des visions : ce fut le point de départ, le fait initial ; aussitôt il se trouva un directeur pour s'en emparer et l'utiliser en vue de ses desseins. Ce directeur fut probablement un religieux... Cette hypothèse paraît à M. France la plus vraisemblable et cela suffit pour qu'il l'adopte, sans toutefois qu'il lui soit possible ni de la préciser, ni de l'appuyer sur aucun texte, ni de l'étayer d'aucun commencement de preuve. « *On est porté à croire* qu'elle avait subi certaines influences ; c'est le cas de toutes les visionnaires : un directeur qu'on ne voit pas les mène. *Il en dut être ainsi* de Jeanne... *Elle dut*

fréquenter des prêtres fidèles à la cause du dauphin Charles... » Qui est d'ailleurs cet « homme d'Église des bords de la Meuse » auquel le royaume de France dut son angélique défenseur? Qui est ce religieux dont il faut nous résigner à ne jamais connaître le nom ? Quelles sont les « personnes pieuses » qui conduisent Jeanne chez le duc de Lorraine, après lui avoir dûment fait la leçon et qui, lors de la seconde visite à Vaucouleurs, prennent soin de rassurer la famille de la petite sainte ? Ni M. France, ni âme qui vive n'en a jamais rien su. — L'histoire n'a pas à tenir compte de si vagues allégations.

C'est la fantaisie de l'auteur que la mission de Jeanne ait été inventée par des religieux amis du royaume ou plutôt amis de la paix. De même il lui plaira que la visionnaire ait été ensuite employée par les gens du roi. Ceux-ci auraient aussitôt compris quel parti on pouvait tirer d'un tel auxiliaire habilement mis en œuvre. Donc l'assemblée des docteurs de Poitiers s'empresse de décider que cette Pucelle est bien vraiment envoyée de Dieu et non du diable. On l'équipe, on lui donne une escorte, on la mentionne en belle place dans les bulletins de victoire. On n'a garde de la contrecarrer dans ses desseins : on préfère lui suggérer celui qui peut le mieux servir la cause du roi et celle de Mgr Regnault de Chartres, archevêque de

Reims : c'est à savoir qu'il faut mener le Roi à Reims... Cette justification de Charles VII et de son entourage est originale, à coup sûr, et elle serait intéressante si elle n'était purement gratuite. Elle n'a convaincu personne. L'un des érudits qui connaissent le mieux la question, M. Germain Lefèvre-Pontalis, le savant commentateur de la chronique de Morosini, écrit à ce sujet[1] : « Il n'en demeure pas moins que Charles VII ne saisit rien du fait triomphant de Jeanne d'Arc, rien des chances immédiates, magnifiques et totales qu'elle lui offrait. Son maire du Palais, Regnault de Chartres... aveugle et dupe, ne cessa de contrecarrer l'élan qui poussait à l'action prompte, alors la seule vraie, la seule efficace, la seule intelligente. Dans toute la campagne de Reims, vers sa ville d'archevêque cependant, son rôle est singulier. A mi-route, devant Troyes indécise et barrant les chemins, il ne tint pas à lui qu'on ne tournât bride vers la bonne Loire. Lui et son groupe, son « équipe » si l'on veut, semblaient avoir horreur d'un royaume élargi, d'un royaume qui n'eût plus été le facile, l'exploitable, le commode royaume de Bourges. » C'est cette opinion qui, faute d'éléments nouveaux et jusqu'à plus ample informé, continuera de prévaloir.

[1] Voyez l'*Opinion* du 22 février 1908.

Autant Jeanne était simple et innocente aux choses de la politique, autant son nouveau biographe la tient pour inhabile au fait de la guerre. Elle ignore tout du métier des armes, et comment s'y entendrait-elle ? Elle ne sait rien de la configuration de la France, et pour elle Orléans ou Babylone c'est tout un. Autant que la géographie elle ignore la stratégie et la tactique; et ses saintes en savent exactement ce qu'elle-même en sait. A Patay, elle est arrivée quand tout était fini. Sa tactique ne consistait qu'à empêcher les hommes de blasphémer le Seigneur et de mener avec eux des ribaudes. Toute son habileté ne va qu'à foncer en avant et répéter : « N'ayez peur ! la ville est à vous. » Mais les villes ne se laissaient pas toujours prendre si docilement. On le vit bien au siège de la Charité, et, pour une fois qu'on s'était rangé à l'avis de la Pucelle, on n'avait pas lieu de s'en applaudir. Aussi prenait-on le parti de ne jamais la consulter. On décidait de tout sans elle. Ce n'était pas elle qui menait les gens de guerre, comme elle se le figurait naïvement; c'étaient les gens de guerre qui la menaient avec eux... Que la petite paysanne lorraine fût peu versée dans la stratégie, cela est trop facile à montrer. Pour ma part, j'ai toujours eu bien de la peine à abonder dans le sens de certains militaires qui ont voulu faire de la Pucelle un capitaine d'une science

consommée. Mais cela est-il nécessaire pour lui attribuer d'une part importante dans les opérations où elle a figuré? Elle secouait l'inertie des gens de guerre. Elle les contraignait à aller de l'avant, malgré leur naturelle peur des coups et leur prudence professionnelle. Elle bousculait leur routine. Elle leur signalait le point sur lequel devait porter l'effort. Elle donnait le thème général de l'opération qu'il leur appartenait de faire exécuter. Il est rarement arrivé qu'elle se soit trompée.

A quoi donc s'est réduit, d'après M. Anatole France, le rôle de Jeanne d'Arc ? A un rôle de parade et de figuration, sans plus. Elle inspirait peur aux uns, confiance aux autres ; et il n'est pas besoin d'en chercher davantage. « A ceux qu'elle venait secourir, elle semblait une fille de Dieu; à ceux qu'elle venait détruire, elle apparaissait comme un monstre horrible en forme de femme. Ce double aspect fit toute sa force : angélique pour les Français et diabolique pour les Anglais, elle se montrait aux uns et aux autres invincible et surnaturelle. » Donc on la promenait, inconsciente et abusée. On l'exhibait comme un épouvantail, ou comme un porte-bonheur. C'est la mascotte du xve siècle.

A ce rôle de mannequin chanceux et de porte-bonheur inintelligent une autre eût pu être aussi propre qu'elle. Et il n'en manquait pas qu'on

aurait à son défaut aussi utilement employées. Car notre admiration et notre gratitude ont fait du cas de la fille de Jacques d'Arc un phénomène unique; mais son cas n'est pas isolé. Elle n'était pas la première à s'attribuer des révélations sur le fait de la guerre : on en avait eu avant elle, on en eut après elle. Aux côtés même de la Pucelle se trouvaient plusieurs saintes femmes qui menaient, ainsi que Jeanne, une vie singulière et communiquaient avec l'Église triomphante. La Pierronne voyait Dieu long vêtu d'une robe blanche avec une huque vermeille, Catherine de la Rochelle voyait une dame blanche habillée de drap d'or. Ces saintes femmes formaient, suivant l'expression plaisante de M. France, un « béguinage volant », que frère Richard gouvernait à son gré, essayant de les faire vivre en bonne intelligence et n'y réussissant pas toujours. Car il y avait des jalousies, des rivalités. Et M. France s'en égaie ! Et la figure de Jeanne d'Arc est comme ternie par la médiocrité de ce vulgaire entourage !

L'ironie est un admirable agent de destruction. Elle fait à l'intérieur son travail de mine : où elle est entrée, rien ne semble changé, rien ne trahit son œuvre lente et sourde ; mais on s'aperçoit soudain qu'il ne reste plus rien. L'historien Du Haillan avait naguère composé un ouvrage destiné à prouver que Jeanne d'Arc n'a jamais existé. La

conclusion à laquelle aboutit M. France est à peine moins décevante : il a tenu cette prestigieuse gageure de nous conter la mission de Jeanne d'Arc sans Jeanne d'Arc.

C'est le défaut de l'œuvre, et c'en est l'enseignement.

De toutes ses forces, M. Anatole France a tâché d'être l'historien sans préventions, qui sait tout comprendre et tout dire ; mais il y avait en lui quelque chose qui a prévalu contre sa bonne volonté : c'était le pli longuement contracté, du temps qu'il vivait dans la familiarité de M. Jérôme Coignard, de M. Bergeret et autres amis intimes peu enclins à admettre le surnaturel. Ce voile philosophique, subtil et brillant, est resté continûment tendu entre l'historien de Jeanne et les faits qu'il nous conte. Il en est résulté un ouvrage étrange où M. France a mis tous les agréments de son esprit et qui reste quand même aride. Peintre incomparable du décor et du costume, l'écrivain n'a pu atteindre jusqu'à l'âme : elle s'est dérobée à lui. Il a voulu éclairer la « naïve merveille » du xve siècle, en y projetant toutes les lumières du xxe : en essayant de la faire plus merveilleuse, il ne l'a pas rendue plus intelligible. « Certains, dit-il quelque part, s'apercevaient que Jeanne n'était pas une femme différente des autres ; mais c'étaient des gens qui ne croyaient à rien et ces sortes de gens sont toujours en dehors

du sentiment commun. » Ce qu'il importerait en effet de montrer, c'est en quoi Jeanne fut différente des autres; cette étude que nous avions espéré devoir à un si pénétrant moraliste, il n'a pas su nous la donner. Les visions de la sainteté sont comme les illuminations du génie : elles découvrent et elles créent l'avenir. Tel est le « sentiment commun », celui auquel M. France a refusé de se rendre. Son livre est un livre « singulier », qui, je le crains, n'ajoutera pas à la biographie de Jeanne d'Arc une contribution aussi importante qu'on l'eût souhaité, mais qui est infiniment intéressant en lui-même et pour l'histoire de l'esprit si curieux de M. Anatole France.

15 avril 1908.

UN NOUVEL HISTORIEN DE ROME

S'attaquer au sujet même traité par Montesquieu dans un des chefs-d'œuvre de la littérature historique, reprendre sur nouveaux frais la tâche des Mommsen et des Boissier, n'est certes pas une entreprise médiocre; c'est celle qu'a tentée avec une audace heureuse et qu'est en train de mener à bonne fin, avec autant d'opiniâtreté que d'ardeur et de verve, un jeune écrivain italien, aussi apprécié chez nous que dans son pays d'origine, M. Guglielmo Ferrero. De son ouvrage en cours de publication : *Grandeur et Décadence de Rome* [1], six volumes ont paru en italien, quatre ont été traduits en français. M. Ferrero qui, l'an dernier, appelé par la Société des conférences, avait fait l'épreuve du public parisien, vient d'être chargé de donner pendant un mois un cours au Collège de France. Ses leçons attirent un nombreux public.

[1] G. Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome.* — (I) *La Conquête.* — (II) *Jules César.* — (III) *La fin d'une aristocratie.* — (IV) *Antoine et Cléopâtre*, 4 vol. in-12; Plon.

L'occasion est donc bonne pour rechercher ce qui a valu à son œuvre un si prompt retentissement et ce qu'elle apporte de nouveau dans la manière d'écrire l'histoire.

Entre les deux écoles dont l'une cantonne l'historien dans l'étude minutieuse des faits, sans lui permettre de les dépasser, et l'autre veut que tout l'intérêt réside dans l'interprétation de ces faits et dans leur enchaînement, M. Ferrero n'hésite pas. Lui qui fut naguère étudiant d'université en Allemagne, il prend nettement parti contre les méthodes d'érudition à l'allemande. Au cours d'un de ses volumes, rencontrant Salluste sur son passage, il le félicite d'avoir emprunté aux Grecs et légué aux modernes la tradition de l'histoire vivante : « Il rendait à la culture latine un grand service en renouvelant dans l'histoire artistique, psychologique et rationnelle, le maigre récit des annales qui constituait depuis des siècles l'histoire de Rome, histoire aussi aride et aussi ridicule que cette prétendue histoire critique et scientifique à laquelle certains pédants voudraient encore la ramener aujourd'hui. Atticus et Cornélius Nepos eux-mêmes... avaient donné les faits sèchement, année par année... Salluste au contraire écrivit une histoire psychologique et artistique, où les passions des hommes sont analysées, où les personnages sont mis en relief d'une façon vigoureuse, et où

les événements racontés dans un ordre rationnel sont l'objet de considérations philosophiques et morales. » Certes il ne faut pas faire fi du travail critique et de la science : l'historien moderne qui se livrerait à ce puéril dédain en serait aussitôt victime, et M. Ferrero le sait bien. Ce passage est une boutade, mais c'est aussi une définition. Très justement M. Ferrero pose en principe que l'œuvre de l'historien doit porter sur un ensemble, qu'elle consiste à montrer comment s'y enchaînent les causes et leurs effets, et à reconstituer cet ensemble dans ses proportions justes et sous son apparence concrète. En d'autres termes, il est de ceux qui nous rappellent que l'historien ne saurait se dispenser d'être à la fois un penseur et un artiste.

A sa tâche ainsi comprise M. Ferrero apporte les qualités les plus rares, dont la première est précisément le sens de l'histoire : entendez par là le coup d'œil qui discerne sûrement l'importance relative des époques, et va droit à l'instant décisif, au phénomène significatif, à l'événement qui est nouveau et gros de conséquences. Quand M. Ferrero nous montre en Lucullus le premier des généraux romains qui rompent avec les traditions de la diplomatie séculaire et substituent à la prudence ou aux lenteurs du Sénat l'audace de leur volonté propre, ou quand il envisage la possession de la Gaule comme le contrepoids que Rome

oppose à l'influence orientale et comme la condition même de l'équilibre pour l'Empire, ce sont là éminemment des vues d'historien. Et c'est la preuve que M. Ferrero était bien destiné à être historien plutôt que philosophe ou romancier, qu'il avait la vocation et le « don ». A ce mérite initial s'en ajoutent d'autres chez le nouvel historien de Rome : la vivacité de l'intelligence, l'abondance des idées, la fertilité de l'invention qui ne le laisse jamais à court d'hypothèses, l'ingéniosité à trouver toujours des explications plausibles, l'esprit. Ajoutez un tempérament combatif, une ardeur de conviction qui le fait s'engager à fond, se passionner pour ses propres théories et vouloir à toute force nous persuader. Joignez encore un talent d'exposition, un art du récit, une faculté d'évocation qui nous donnent l'illusion d'assister aux événements. Après cela, on n'a pas de peine à comprendre que, professeur ou écrivain, M. Ferrero attire, captive, retienne le public et s'impose si fortement à l'attention.

Si l'on veut préciser ce qui assigne à M. Ferrero une place à part et qui le distingue des autres historiens de Rome, le mieux est sans doute d'appliquer à cet écrivain, si hardiment systématique, sa propre méthode, et de montrer comment dans son œuvre tout procède d'un même point de départ, comment toutes les parties s'organisent autour

d'une même idée qui en détermine aussi bien les qualités et les défauts. Or, s'il était doué pour l'histoire plutôt que pour tout autre genre, cependant M. Ferrero n'y est pas arrivé directement. Il n'a pas eu la même formation qu'un élève sorti de notre école des Chartes ou du « séminaire » de Mommsen. Il a commencé par des études de sociologie. Sa curiosité s'est d'abord fixée sur les questions économiques et financières. Il s'est habitué à les apercevoir au centre de toute société et au fond de toutes choses. Il s'est familiarisé avec les procédés auxquels ont recours les spécialistes pour résoudre ou pour agiter ces problèmes. Et l'on sait de reste que les études historiques progressent à mesure qu'on y introduit et qu'on y utilise, pour leur part, les méthodes des sciences voisines destinées à devenir des sciences annexes. La sociologie est-elle d'ailleurs une science ? Elle s'efforce du moins de dégager les lois auxquelles obéissent les sociétés humaines dans leur formation et leur décomposition. Ces lois, puisqu'elles sont des lois, doivent se comporter de façon identique, chaque fois que se trouvent réunies les mêmes conditions. Elles doivent se vérifier par des exemples. La sociologie ne saurait avoir un objet de pure spéculation, et elle comporte, au contraire, une application pratique et une utilité immédiate. Elle doit nous renseigner sur le moment de l'évolution sociale où

nous sommes parvenus et nous aider à prévoir les phases par lesquelles le jeu normal des forces en présence exige que nous passions. Voulons-nous savoir, à une époque quelconque de notre développement, quels dangers nous menacent, quels abîmes nous côtoyons, ou peut-être de quel progrès la crise que nous traversons est l'inévitable préface? Recherchons dans le passé les époques où se sont combinés les mêmes éléments, où ont agi les mêmes ferments par lesquels notre société est travaillée.

C'est ainsi que la question s'est posée à M. Ferrero. Très engagé dans la mêlée moderne, il s'est demandé quelle période de l'histoire offrait avec notre époque les plus frappantes analogies. Il lui a semblé que c'était celle où l'ancienne société romaine fait place à une société nouvelle, où la Rome républicaine se change en la Rome impériale. Que ce soit aux dernières années du XIXe siècle, ou que ce soit à la veille de l'ère chrétienne, un monde fait place à un autre. Ce rapprochement s'est imposé à l'esprit de l'historien, comme certaines associations d'idées, d'images, de mots, s'imposent au poète. De la valeur de ce rapprochement va dépendre la valeur de son œuvre. Est-il besoin de faire remarquer d'ailleurs combien cette étude comparée du passé et du présent peut nous aider à mieux comprendre l'un et l'autre?

En transportant dans le passé les enseignements que nous devons à l'expérience des temps, nous l'éclairerons. En apercevant le travail qui se fait autour de nous sous la forme arrêtée et précise des événements de jadis, nous le rendrons visible et palpable. Le passé redeviendra actuel, l'actualité prendra le relief, la consistance, la netteté de ce qui est non pas en voie de se faire, mais déjà accompli. Par une réciprocité de services, la sociologie nous mène à l'histoire, et l'histoire sert d'illustration à la sociologie.

Que M. Ferrero ait vu juste en faisant choix de la décadence romaine pour la rapprocher de l'état actuel du monde, cela n'est guère contestable. Et à mesure que nous avançons dans la lecture de ses livres, il est singulièrement intéressant de voir peu à peu se découvrir les traits communs aux deux époques. L'ancienne société romaine était aristocratique, guerrière, agricole, fondée sur l'autorité familiale et sur une discipline austère. Un trait va dominer toute la société nouvelle : le désir des jouissances, le goût du bien-être. « Il en arrive toujours ainsi dans l'histoire. Le désir d'agrandir son propre train de vie naît d'abord chez quelques-uns seulement; mais si ceux-ci ne sont pas vaincus par la résistance des vieilles mœurs qu'ils doivent en partie troubler pour se satisfaire, on voit grossir à chaque génération le nombre de ceux qui

veulent participer aux jouissances nouvelles et s'accroître leurs désirs par la contagion de l'exemple et par la nécessité presque mécanique des événements au fur et à mesure que l'ancienne société périt... Tout alors change, traditions, institutions, idées, sentiments, pour satisfaire l'universel besoin d'une existence plus riche. » Le fait est qu'on voit à Rome des courants révolutionnaires envahir tout à la fois droit privé, éducation, littérature.

Sous l'action de l'unique désir de jouir vont se dissocier et s'anémier toutes les forces qui jusqu'alors avaient formé un puissant organisme, et d'abord celle de la famille. Le *paterfamilias* voit chaque jour disparaître un peu de sa toute-puissance de père, comme de son autorité de mari et de chef de maison. Il n'est plus souverain maître de ses biens et la loi restreint sa liberté de tester. La femme fait sa révolution. « Déjà (un siècle avant notre ère) apparaissaient les corruptions et les perversions qu'occasionne dans le monde féminin la civilisation mercantile, riche, cultivée et voluptueuse : la vénalité des femmes des classes élevées qui font entretenir leur luxe par des hommes riches; l'ascendant des femmes intelligentes et corrompues sur les hommes affaiblis par les plaisirs et disposés à apprécier plus dans la femme le vice amusant que l'honnêteté ennuyeuse; la chasse

à la dot et la tyrannie exercée par la femme riche sur un mari besogneux; le féminisme, c'est-à-dire la tendance des femmes à vivre comme les hommes, à étudier, spéculer, monter à cheval, jouer, faire de la politique. » La « femme nouvelle » a fait son apparition dans cette société en désarroi; d'ailleurs on ne l'épouse guère, l'homme ne voulant plus subvenir aux dépenses d'un ménage et accepter la charge d'élever des enfants. Ceux qui ont commis l'imprudence d'aliéner leur liberté de célibataires, la reprennent en divorçant. On déserte la campagne pour se porter en foule vers les villes; on répudie les travaux de l'agriculture, pour ceux moins fatigants et plus rémunérateurs du commerce et de l'industrie. Même dégoût du métier militaire; l'aisance, la culture, en affinant les âmes, les avaient amollies. « A mesure que croissaient l'aisance, l'orgueil, les vices, la cupidité de cette oligarchie mercantile d'artisans, d'affranchis, d'entrepreneurs, d'armateurs, qui formaient alors le peuple romain, l'idée que le peuple devait être maître en toutes choses faisait de grands progrès : elle avait déjà détruit la discipline dans l'armée. » Les idées venues de l'étranger séduisent les jeunes gens et leur inspirent, avec le mépris de la tradition, l'orgueil de leur valeur intellectuelle. Les classes supérieures abandonnent l'État aux mains des politiciens professionnels. Ceux-ci ont intérêt à

s'appuyer sur les ouvriers des villes et peu à peu le pouvoir de l'État grandit démesurément, s'augmente de tout ce que perdent les corps constitués et se dresse lui seul en face des individus réduits par leur émiettement à l'impuissance...

Le désir de jouissances pénétrant toutes les classes, la puissance de l'argent se substituant à toutes les autres et faussant toutes les conditions de la vie, la dislocation de la famille amenée par l'abus du divorce et par les prétentions féministes, l'anarchie intellectuelle et morale, le cosmopolitisme, l'antimilitarisme, autant de traits qui appartiennent en commun à ce que l'on a appelé la « décadence » romaine et que nous appelons notre civilisation.

Mettant ainsi à l'origine de tout le long mouvement des transformations sociales la recherche du bien-être, c'est par le jeu des forces économiques et financières que M. Ferrero va expliquer toute l'histoire romaine, depuis l'époque de Lucullus. Il fallait, pour fonder une bourgeoisie mercantile, un vaste empire et une suprématie militaire. Les hautes classes, et surtout l'oligarchie politique, n'avaient d'autre ressource que les profits des opérations militaires, les riches butins, les impôts, les rançons, les présents que procuraient les guerres. « Après les grandes fortunes qu'avaient faites Lucullus et Pompée, après les millions qu'avaient

gagnés leurs généraux, après les grosses sommes amassées aussi par de modestes personnages qui les avaient suivis, les hommes politiques de Rome, tous leurs amis et leurs parents, rêvaient de pouvoir imiter leur exemple dans une partie du monde qui n'eût pas encore été parcourue par les armées romaines. » De là l'impérialisme romain et la nécessité de continuelles conquêtes. Les pays qui tenteront de préférence la convoitise de l'envahisseur seront, bien entendu, les plus riches. La Gaule, considérée comme pauvre, n'a été conquise que par raccroc; envahir la Perse et reconstituer l'empire d'Alexandre, tel est le rêve qui hante César, comme il a hanté Crassus et Lucullus. Rome va désormais regarder sans cesse vers l'Orient riche et raffiné. Et par là elle travaillera à sa propre perte; car la civilisation orientale est en contradiction absolue avec la tradition nationale de l'Italie, et il faut que l'une des deux absorbe l'autre. Ainsi présentée, la suite des événements devient aisée à saisir. La destinée des particuliers obéit, comme celle de l'État, aux exigences toujours plus impérieuses des besoins d'argent et à la pression de plus en plus accablante des dettes. Les luttes sociales, politiques, religieuses, se ramènent à l'éternel conflit entre l'Orient et l'Occident, conflit dans lequel la naissance même et la diffusion du christianisme ne sont qu'un épisode plus considérable que les

autres. Tout se ramène à quelques causes qui elles-mêmes se fondent dans une cause unique. Comment ne pas être séduit par la parfaite cohésion de ce système, par sa belle ordonnance, par la simplicité de ses lignes et par la commodité que nous en pouvons tirer à l'effet de résoudre tout ce qui nous embarrasse?

Pour donner une idée plus nette et plus complète de ce système d'un historien sociologue, il est nécessaire d'indiquer quelques-unes des conséquences qu'il entraîne et dont la principale est de réduire presque à néant l'action des grands hommes, en ramenant ceux-ci à des proportions bien faites pour réjouir notre médiocrité. Car n'est-ce pas de nous et de l'erreur où nous nous complaisons qu'ils tirent toute leur apparente grandeur? C'est nous qui voulons voir en eux des agents clairvoyants, volontaires et actifs, alors qu'ils ne sont que les instruments d'une puissance qu'ils ignorent. « La loi de la vie était alors ce qu'elle est à tous les âges, et les grands hommes de cette époque-là n'ignoraient pas moins que ceux des autres époques l'œuvre historique dont ils allaient être à la fois les instruments inconscients et les victimes ; ils étaient, comme tous les autres êtres humains, le jouet de ce que nous pouvons appeler le Destin de l'histoire et qui n'est que la coïncidence et la précipitation imprévue des événements et la détente des forces

cachées. » C'est nous qui créons par une illusion tout le prestige de ces fameux héros et de ces politiques profonds. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent et ils ne veulent pas ce qu'ils font; mais nous supposons bénévolement qu'ils ont prévu toutes les conséquences de leurs actes, telles que le temps les a peu à peu produites et que l'éloignement nous permet aujourd'hui de les découvrir. Ils ont été emportés par les événements, ils ont accompli une œuvre qui dépassait leurs intentions, ils ont assumé des responsabilités au-dessus de leurs forces, ils ont reçu des honneurs ou porté le poids d'une infamie sans rapport avec leur mérite véritable. Tout juste sont-ils les prête-nom dont nous nous servons pour désigner l'action des forces anonymes et collectives.

L'exemple le plus significatif de cet évanouissement d'une grande figure, noyée par les vagues obscures et par les remous incertains des faits, nous est fourni par l'étude que M. Ferrero consacre à Jules César. On a peine à lire sans un peu de stupeur le récit qui remplit tout son second volume, d'ailleurs un des plus intéressants. On s'étonne que la conquête des Gaules ait été un si gros événement et le conquérant un si mince personnage. Mais il paraît que César s'y aventure sans dessein, sans connaissance du pays ni de ses habitants : une erreur involontaire, la guerre contre

les Helvètes, l'entraîna où il n'avait nulle intention d'aller. Singulière campagne, dont la merveille est qu'une série ininterrompue de fautes, d'hésitations, de contradictions et d'échecs, se soit totalisée en triomphe définitif ! César s'engage dans la guerre civile comme il avait fait dans la guerre des Gaules, sans le vouloir. Après Pharsale, s'il prend le pouvoir suprême, c'est non pas qu'il le souhaite, mais parce qu'il y est acculé ; il n'a pas su être l'auteur de sa victoire, mais il va en devenir le prisonnier. Parvenu à la dictature, il ne pourra jamais s'y installer avec sécurité : toujours à la veille d'être abandonné, aussi peu maître de l'univers que maître de soi, il n'a été que le fantôme d'un ambitieux et d'un tyran. Après quoi, une dernière surprise nous est réservée, c'est d'entendre l'historien appliquer encore à César la qualification d'homme de génie — soit qu'il ait cédé à l'habitude, soit que cet ennemi des grands hommes ait voulu se livrer à une exécution retentissante et trancher d'un seul coup toutes les têtes qui dépassent le niveau moyen.

En revanche, toute l'influence est reportée du côté de l'œuvre inconsciente des foules, et toute l'importance attribuée aux infiniment petits. Les campagnes des grands généraux et les savantes combinaisons de leur stratégie n'ont laissé d'elles-mêmes qu'un vain souvenir; pourtant il arrive

qu'on en voie survivre un résultat imprévu, modeste autant que précieux, et qui dure jusqu'à nous. Par exemple, Lucullus, parmi beaucoup de dépouilles, rapporta du Pont un arbre ignoré jusque-là, le cerisier. « Quand, au printemps, nous voyons au milieu d'un champ un cerisier étaler la neige violacée de ses fleurs, souvenons-nous que c'est là, échappé aux naufrages historiques de vingt siècles, le dernier vestige des conquêtes gigantesques de Lucullus. » Les réformes par lesquelles les législateurs se proposaient de sauver la société ont disparu, avec ces sociétés qu'elles n'ont pas préservées de la ruine ; mais voici qu'au cours d'une année, et précisément marquée par une recrudescence de troubles, les marchands exportent dans les provinces de l'huile fabriquée en Italie : c'est un petit fait et qui, à l'époque, passa presque inaperçu. « Ce petit fait a son importance, parce qu'il nous montre que, même au milieu de cette terrible dissolution politique, et en dehors des quelques guerriers et politiciens dont la personnalité encombre l'histoire, une multitude d'hommes qui n'ont pas laissé de nom continuaient, infatigables, à transformer l'agriculture et l'industrie. » Tels sont les véritables ouvriers du progrès, les seuls auxiliaires utiles dans sa marche en avant.

Comme nous aimons à personnifier dans un homme certains moments décisifs de l'histoire, de

même nous nous plaisons à rendre compte des plus grands changements de la politique par des explications romanesques. L'ironie des moralistes aime à assigner aux grands faits de petites causes. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, la face du monde était changée... » Les anciens n'avaient pas manqué de fabriquer ce « roman d'amour » qu'ont repris après eux tous les historiens d'Antoine et de Cléopâtre. M. Ferrero ne peut croire qu'un homme porté par la fortune au sommet de la grandeur et devenu le premier personnage du monde, ait tout sacrifié à un caprice des sens. Dans cette prétendue folie amoureuse, il ne veut voir qu'un calcul politique. Antoine avait formé le plan de détacher de l'Occident la partie orientale de l'empire romain et de s'y créer un domaine indépendant. Pour atteindre son but, il avait besoin de l'appui de la reine d'Égypte, qui, elle-même, ne pouvait se passer du secours d'Antoine. L'amour ne fut pour rien dans l'affaire. Ainsi se trouve rétablie la suite logique des événements; le cours régulier de l'histoire ne saurait être dérangé par ces accidents : le génie et la passion.

Mais voilà bien la conclusion qu'il nous est difficile d'accepter. Nous entrons en méfiance contre un système qui laisse si peu de place à l'imprévu. Nous nous demandons si la marche de l'histoire est aussi rectiligne et sa trame aussi simple, et si l'auteur

n'a pas sacrifié aux exigences de sa thèse la réalité humaine infiniment plus complexe. Certes les besoins matériels rendent compte de beaucoup de choses, mais ils ne les expliquent pas toutes. Nous voulons être de mieux en mieux nourris, habillés, logés; mais nous sommes aussi bien conduits par des aspirations plus relevées, et les idées, elles aussi, ont leur force. L'évolution économique et financière de Rome ne l'a pas seule jetée dans la voie des conquêtes où, aussi bien, on la trouve engagée dès ses plus lointaines origines. De tout temps l'esprit de domination avait habité l'âme romaine, et depuis l'époque des luttes contre les Albains ou les Samnites jusqu'à celle de la conquête des Gaules ou de l'Égypte, il ne fit que s'accroître par un développement régulier, à mesure que le succès reculait la limite des ambitions. C'est un rêve de gloire, c'est une foi mystique dans les destinées de la Ville Éternelle, qui a fait des Romains les maîtres du monde.

Certes l'idée d'une lutte entre deux civilisations contraires est une idée juste et féconde. Certes l'infiltration des mœurs étrangères a été un actif élément de décomposition pour la nationalité romaine. Encore est-il besoin d'apporter à cette vue bien des atténuations et c'est être en partie dupe des mots que d'opposer, comme deux entités irréductibles, Orient et Occident. Fort avant le temps des grandes

luttes qui marquèrent la fin de la République, le travail de pénétration avait commencé et l'Occident avait fait à la civilisation orientale plus d'un emprunt. Aussi bien des tendances identiques se faisaient plus ou moins sentir sur les points les plus différents du monde des anciens, comme aujourd'hui toutes les nations se trouvent aux prises avec les mêmes problèmes et travaillées à peu près par les mêmes besoins.

Il est exact encore que l'histoire se recommence sans cesse et que le présent nous aide à comprendre le passé. M. Ferrero est infiniment habile à moderniser toutes les choses d'autrefois. Veut-il nous faire saisir l'importance du rôle de Lucullus, qui n'éveille dans notre esprit que des souvenirs peu nets et des images effacées ? Il nous transporte brusquement dans l'histoire contemporaine et substitue à la silhouette vague du général antique l'effigie en plein relief de Napoléon surgissant, pour la révolutionner, dans l'Europe d'il y a cent ans. A l'idée toute livresque d'une Italie en train de se démocratiser au lendemain des guerres puniques, il substitue la notion récente et concrète des changements occasionnés par les progrès de l'industrie en Angleterre et en France au XIXe siècle, dans l'Italie du Nord et en Allemagne depuis 1848, dans l'Amérique de Washington et de Franklin depuis la guerre de Sécession. L'aristocratie romaine

devient celle de notre faubourg Saint-Germain, et la plèbe cosmopolite enrôlée par César pour les élections devient la Tammany Hall de New-York. Auguste est un Président de République, Néron un intellectuel et Agrippine une nationaliste. C'était déjà le procédé dont Renan avait étrangement abusé. Entre des civilisations que séparent tant de siècles, il faut qu'il y ait, malgré tout, des différences essentielles, énormes, et qui rendent inacceptable une assimilation trop absolue. C'est une nuance à garder, et M. Ferrero n'en tient pas toutours suffisamment compte.

Si d'ailleurs l'historien de la *Grandeur et Décadence de Rome* est coutumier de certaines exagérations, n'est-ce pas encore un effet de sa formation intellectuelle ? Ce sociologue a manqué d'une sorte de première éducation historique. Beaucoup de vues qu'il propose sont moins nouvelles qu'il ne se l'imagine et moins personnelles qu'il ne le croit avec une incontestable bonne foi. D'autres avant lui les avaient indiquées, développées, enseignées; mais il vient de les découvrir, et il s'en est avisé par lui-même ; il apporte à les mettre en valeur cet élan et cet emportement, cette complaisance et cette outrance qui sont presque indispensables quand on veut attirer l'attention sur une vérité jusqu'alors insoupçonnée ou méconnue. Le rôle même des forces économiques dans l'avènement

et les transformations de l'empire n'avait pas échappé aux historiens de Rome; ce qui appartient en propre à M. Ferrero, c'est d'y avoir tant insisté, de l'avoir grossi et parfois au delà d'une juste mesure.

Par suite de ce même souci, très louable, de ne relever que de lui-même et de rompre avec la routine, M. Ferrero ne résiste pas toujours à la tentation de prendre le contre-pied de l'opinion courante, et de se mettre en opposition avec les historiens qui l'ont précédé. Mommsen, qui admirait César, résumait ainsi son opinion sur lui : « César fut certainement un grand orateur, un grand écrivain et un grand capitaine, mais il ne devint tout cela que parce qu'il était un parfait homme d'État. » M. Ferrero aura plaisir à nous faire remarquer qu'il tient pour l'opinion précisément contraire : « Dans la politique romaine, César put devenir un grand général, un grand écrivain, un grand personnage, mais non un grand homme d'Etat. » S'il rabaisse César qui jouit d'une réputation très bien établie, en revanche il élève Pompée assez maltraité par l'histoire. « Ce n'était pas un petit esprit, comme se sont plu à le dire plusieurs historiens modernes, mais un grand seigneur intelligent qui avait tous les défauts et toutes les qualités de la vieille noblesse et à qui son époque et les circonstances finirent par imposer une tâche au-des-

sus de ses forces... Toutefois la part qu'il eut dans l'histoire de Rome ne peut être oubliée : il annexa au territoire romain la patrie de Jésus dont la conquête eut par ses résultats, comme celle de la Gaule, la plus grande importance. » De même encore il s'inscrira en faux contre l'opinion assez dédaigneuse que beaucoup professent au sujet de la politique de Cicéron : « Les historiens d'aujourd'hui ont à coup sûr beau jeu, quand ils s'appliquent à nous montrer les faiblesses, les hésitations et les contradictions de Cicéron... Il y a cependant autre chose à voir dans Cicéron et dans le rôle historique qu'il a joué... Il fut le premier homme d'État appartenant à la classe des intellectuels, et par conséquent le chef d'une dynastie aussi corrompue, vicieuse et malfaisante que l'on voudra, mais dont l'historien, même s'il la déteste, doit reconnaître qu'elle a duré plus longtemps que celle des Césars, car, depuis Cicéron jusqu'à nous, elle n'a jamais cessé de dominer l'Europe pendant vingt siècles. » La fuite des galères égyptiennes qui décida du sort de la bataille d'Actium, au lieu d'être une désertion, est une manœuvre combinée d'avance avec Antoine. Auguste, dont on fait volontiers le continuateur de César et l'exécuteur de son programme, tente une entreprise toute nouvelle, qui est de gouverner avec l'ancienne aristocratie reconstituée, etc. Quelle que puisse être,

d'ailleurs, la part de vérité qu'enferment ces opinions, nous nous demandons si elles ne procèdent pas de quelque parti pris, et si l'écrivain ne jouit pas, à part lui, de l'étonnement qu'elles causeront à son lecteur.

Au surplus, un certain goût du paradoxe, une recherche du mot à effet et de la formule saisissante ne mettent dans ce grand ouvrage que des taches légères. Il est possible, encore, comme le lui reprochent quelques historiens de profession, que M. Ferrero ne tienne pas toujours suffisamment en bride son imagination, qu'il se contente parfois de vraisemblances et tire des textes un peu plus qu'ils ne contenaient. Son mérite est très grand. Ce qui chez lui est merveilleux et qui le rend digne de tous les éloges, c'est le talent de mise en scène. Historien philosophe, il est peut-être plus encore un historien artiste, tant il y a d'éclat dans les tableaux, de mouvement dans les scènes et de relief dans les portraits dont il sème la trame de son récit. Ses personnages, s'ils ont un peu trop l'air de notre temps, ont du moins cette supériorité sur tant de personnages historiques : ils vivent. S'il répète parfois, sans le savoir, ce que d'autres avaient dit avant lui, il le redit à sa manière : l'ordre et la disposition, l'accent et le ton sont bien à lui. Et la part une fois faite aux conjectures trop aventureuses et aux opinions dénuées de fonde-

ment, il reste encore à son actif assez de vues vraiment originales et de nouveautés solides. Certaines de ses idées sont contestables et veulent être discutées; mais voilà justement ce dont nous nous réjouissons ! Grâce à lui, les questions qu'il traite recommencent à provoquer la discussion. L'œuvre encore inachevée du brillant historien nous a déjà rendu ce service incomparable : elle a ramené l'attention du public lettré sur la « matière » de l'antiquité et fait des idées de César, des rêves d'Antoine, et de l'administration d'Auguste des sujets d'aujourd'hui.

15 novembre 1906.

APPENDICE

LE SÉJOUR D'ELVIRE A AIX-LES-BAINS

(UN DOCUMENT INÉDIT)

A M. Emile Faguet, de l'Académie française,
Directeur de la Revue latine.

O lac, l'année *à peine* a fini sa carrière.

MON CHER DIRECTEUR,

Dans le numéro du 25 décembre dernier de la *Revue Latine,* vous avez examiné à fond la question des rapports de Lamartine et d'Elvire. Voulez-vous me permettre de vous communiquer un document que je viens de découvrir ? Il modifie l'aspect de la question sur un point important : la durée du séjour des deux amants à Aix. Il est d'ailleurs curieux à plus d'un titre.

Je le tiens de l'obligeance de M. le marquis de Vignet, fils de l'ami de Lamartine.

C'est un feuillet du grand papier à lettres de Mme Charles, sur lequel, se repassant la plume, Mme Charles, Louis de Vignet et Lamartine ont transcrit une page des *Martyrs* (fragment de la lettre d'Augustin à Eudore, au Ve livre) ; après quoi, ils ont daté et signé de leurs trois prénoms.

Voici cette page, telle qu'on la lit sur ce document :

Je ne sais, ajoutait Augustin en finissaut cette lettre, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie, elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables; on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie lorsque le sort va le fixer loin de nous; on découvre le cœur que l'on cherchait, lorsque ce cœur va cesser de battre ; mille causes, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie, et puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous les projets. Vous rappelez-vous ce que nous disions un jour en regardant le golfe de Naples ? Nous comparions la vie à un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les âges et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, les uns poussent des cris de joie en recevant des amis, les autres en se quittant se disent un éternel adieu, car une fois sortis du port de la vie, on n'y rentre plus ; supportons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés.

Aix, 20 octobre 1816.

Alphonse, *Julie*, Louis.

La première partie du morceau est de l'écriture de Mme Charles, la seconde de celle de Vignet, la troisième de celle de Lamartine. Mme Charles a daté et signé. Lamartine et Vignet ont mis ensuite leur signature à gauche et à droite de la sienne.

Que les trois amis, au moment de se séparer, aient choisi, pour exprimer leurs propres sentiments, un

passage de Chateaubriand, cela est déjà intéressant. Mais il y a mieux. Quand on compare le texte ci-dessus avec celui des *Martyrs* — que nous avons contrôlé sur l'édition originale, — on s'aperçoit qu'il y a un certain nombre de différences : *cette* lettre, au lieu de *sa* lettre ; *je ne sais,* répété ; *avec lequel* on voudrait, au lieu de *avec qui ; passer sa vie lorsque,* au lieu de *passer ses jours au moment où ; lorsque ce cœur,* au lieu de *la veille du jour où* ce cœur ; mille *choses*, au lieu de mille *causes ; et puis* vient, au lieu de *puis* vient ; qui renverse tous *les* projets, au lieu de tous *nos ; Vous rappelez-vous ce que,* au lieu de *Vous souvenez-vous de ce que ;* des hommes de *tous les âges*, au lieu de *tous les langages ;* les uns *poussent des cris de joie,* au lieu de *versent des larmes de joie.*

Ces divergences ne peuvent s'expliquer que d'une seule manière : Julie et ses amis n'ont pas *copié* la page de Chateaubriand ; ils l'ont *citée de mémoire.*

Souvent, dans le plein du succès d'un livre, des lettrés se sont livrés à ce petit jeu connu : l'un commençait une phrase que l'autre devait achever de souvenir. Il n'est indifférent ni pour les historiens de Chateaubriand, ni pour ceux de Lamartine de constater qu'en 1816 Lamartine pouvait tenir cette gageure, en prenant pour texte un morceau de Chateaubriand [1].

[1] L'étude que nous réimprimons ici a paru dans la *Revue latine* du 25 juillet 1906. — Nous trouvons dans la *Revue hebdomadaire* du 3 octobre 1908, *sous la signature de M. Léon Séché :*

« Voilà la scène. Qu'on ne dise pas que c'est du pur roman ; elle est confirmée, au contraire, par une pièce authentique trouvée également dans les papiers de Louis de Vignet. C'est un feuillet sur lequel les trois amis, au moment de se séparer (le 20 octobre 1816), transcrivirent, en se passant la plume, le passage des *Martyrs,* sur le peu de durée des liaisons terrestres,

Au point de vue biographique, toute la valeur de ce document est dans sa date. De cette date, tout entière de l'écriture de Mme Charles, et contresignée par ses deux compagnons, il résulte, d'une façon irrécusable, que *le* 20 *octobre* 1816, *Lamartine et Mme Charles étaient encore à Aix.*

Cela recule de plus d'un mois la date jusqu'ici adoptée pour celle de leur séparation.

On croyait en effet que Julie avait dû quitter Aix vers le 15 septembre. Et Lamartine n'y étant arrivé qu'à la fin d'août, la brièveté de leur commun séjour était une énigme. Le point de départ de cette opinion était la date : *sept.* 1816, qu'on lisait sur l'une des lettres adressées par Mme Charles à Mounier, lettre qui ne peut avoir été écrite qu'après le retour de celle-ci à Paris. Cette date avait été acceptée par l'éditeur des lettres de Mme Charles à Mounier, M. Anatole France. Nous l'avions reproduite, sur la foi de M. France, en publiant les *Lettres d'Elvire à Lamartine*. A son tour, M. Séché, dans le gros volume qu'il a composé à propos de notre plaquette, avait éprouvé le besoin d'enchérir et de s'engager à fond.

« Julie, écrit-il, était de retour à Paris dans la seconde quinzaine de septembre... La date de son retour nous

que Chateaubriand avait emprunté aux *Confessions de saint Augustin* « Je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas! etc. lorsque le sort va les fixer loin de nous. » Ces lignes sur le feuillet sont de l'écriture de Mme Charles. La suite est de la main de Vignet et la fin de celle de Lamartine. *Je pense* que c'est Lamartine qui avait dicté de mémoire, car, outre qu'il avait pris la plume le dernier, il y a plus d'une inexactitude dans le texte de Chateaubriand tel qu'il a été reproduit, et nous savons que la mémoire du grand poète n'était pas très fidèle. »

Ne trouvez-vous pas que ce *je pense* est délicieux?

est donnée par la lettre ci-dessous. Elle porte en effet par exception (Julie n'ayant pas l'habitude de dater ses lettres) l'indication de septembre 1816. Il n'y manque que le quantième, et c'est fâcheux, car avec ce renseignement nous aurions pu déterminer exactement le jour où Julie avait quitté Aix-les-Bains. » (*Lamartine*, p. 94.)

Et c'était, pour M. Séché, la preuve décisive que les relations de Mme Charles et de Lamartine avaient été purement séraphiques :

« Faut-il mettre les points sur les *i* et appeler l'éloquence des chiffres à notre secours?... Eh bien ! quand on examine les choses de près, on s'aperçoit que le délai moral manque à nos amoureux pour aller jusqu'au bout de ce qui pouvait être leur désir. Lamartine étant arrivé à Aix à la fin du mois d'août et Julie en étant partie vers le 15 septembre, c'est à peine s'ils y demeurèrent vingt jours ensemble. Mais ils ne se lièrent pas dès le premier jour. En supposant qu'ils soient entrés en conversation du 1er au 15 septembre, ils n'auraient guère eu devant eux qu'une dizaine de jours pour devenir amis. » (*Ibid.*, p. 104.)

Hélas ! s'il ne restait que cet argument pour prouver l'immatérialité de leur amour, voici que, lui aussi, il s'écroule ! Car les affirmations de M. Séché sont des plus précises, mais elles sont manifestement erronées. Une fois de plus, cet érudit a été victime de son étourderie. En maniant les originaux des lettres de Mme Charles à Mounier, il ne s'est pas aperçu que la lettre en question *n'a pas été datée par Mme Charles !* Pour arriver à la vérité, il n'est que de prendre exactement le contrepied de chacun des termes de son commentaire.

En effet, M. Chéramy, qui possède les autographes

des lettres de Mme Charles à Mounier, a bien voulu nous les communiquer. Voici ce que nous y avons trouvé.

Les mots *sept. 1816* se lisent bien au bas de la lettre dont il s'agit... seulement ils ne sont pas de l'écriture de Mme Charles ! Les caractères en sont plus forts, plus appuyés et d'une encre plus noire. En outre, Mme Charles *qui date presque toujours ses lettres* d'une façon plus ou moins complète, met *toujours* cette date, soit en haut, soit en bas, sur une *ligne horizontale* et parallèle aux lignes de la lettre ; ici les deux mots sont inscrits *en travers*, non pas à la manière d'une date faisant corps avec la lettre, mais à la manière d'une cote mise à des papiers par le collectionneur qui les classe. Une autre lettre où le mot *juillet*, écrit par Mme Charles, a été corrigé d'une autre écriture et remplacé par le mot *août*, nous montre que les lettres de Mme Charles ont bien été classées et cotées par la personne qui tenait à les conserver, probablement M. Mounier. — La prétendue date de la lettre qui nous occupe n'est donc que la cote d'un collectionneur et n'a aucune valeur documentaire. Mme Charles ayant *par exception* omis de dater cette lettre, il n'y a aucun état à faire de cette lettre sans date ; la seule date dont il faille tenir compte nous est fournie par le document Vignet.

Cette date du 20 octobre 1816 une fois adoptée, confirme toutes les indications contenues dans *Raphaël*, dans la *Correspondance*, dans le *Lac* même, et qui jusqu'ici, semblaient difficilement conciliables. Le paysage de *Raphaël* est un paysage d'automne (Lamartine prolonge même le séjour des deux amants jusqu'en novembre). Après l'épisode de la tempête sur le lac, Lamartine ajoute : « Nous menâmes encore cinq longues et courtes semaines cette intime et délicieuse vie à

deux... » Louis de Vignet arrive à la fin du séjour. « Mon ami Louis*** était venu passer quelques jours avec nous. La soirée avait été remplie jusqu'à minuit de lectures, d'entretiens intimes, de rêveries à haute voix, de tristesses et de sourires. Nous nous étonnions de ces trois jeunes destinées, inconnues peu de temps avant les unes aux autres, et maintenant recueillies et identifiées sous le même toit, au coin du même foyer, au murmure des mêmes tempêtes d'automne, dans une maisonnette de Savoie. Nous cherchions à prévoir par quel jeu de la Providence ou du hasard ces mêmes vents de la vie nous disperseraient ou nous réuniraient de nouveau. » (On notera l'analogie du sentiment qui inspire ces lignes avec celui qu'exprimait le passage de Chateaubriand transcrit par les trois amis.)

Même concordance avec la lettre que Lamartine écrivait de Mâcon le 12 décembre 1816, à Virieu : « Je suis ici depuis un mois. Vignet vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner des eaux d'Aix où j'en ai passé un pour ma santé. »

Enfin l'indication contenue dans le premier vers du *Lac* se trouve ainsi être rigoureusement exacte. Nous savons en effet, que le *Lac* fut composé entre le 1er et le 15 septembre 1817 : depuis cette fin d'octobre 1816, où Julie avait quitté les bords du Lac, il s'en fallait d'un mois que l'année fût entièrement révolue :

> O lac, l'année *à peine* a fini sa carrière.

Quand le document Vignet ne servirait qu'à préciser le commentaire de cet unique vers, on conviendra qu'il aurait suffisamment de prix.

Il resterait à établir d'une façon absolument précise les dates de l'arrivée de Mme Charles et de Lamartine à

Aix, et celle de leur commun départ. Toutefois, ce qui est acquis désormais, c'est que Lamartine a passé à Aix, auprès de Julie, non pas *dix jours*, mais *plus d'un mois*. « En supposant qu'ils soient entrés en conversation du 1er au 15 septembre... » ils auraient eu tout le « délai moral » pour que cette « conversation » devînt fort intime. En tout cas, — et c'est ce qui nous importe, — l'énigme posée par la brièveté du séjour à Aix n'existe plus. Je ne doute guère que, dès la première rencontre, Lamartine et Julie Charles ne se soient sentis attirés l'un vers l'autre par un attrait immédiat et irrésistible. Mais, puisqu'on veut leur laisser un « délai moral », il devient trop évident que pendant ces « cinq longues et courtes semaines », comme parle Raphaël, l'attrait a pu se changer en amour, l'amour remplir le cœur de l'homme et donner l'éveil décisif au génie du poète.

Si ces réflexions vous semblaient dignes d'être soumises aux lecteurs de la *Revue Latine*, j'en serais heureux, et je vous prie, mon cher Directeur, de croire à l'assurance de tout mon affectueux dévouement.

25 juillet 1906.

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

OUVRAGES DE RENÉ DOUMIC

Portraits d'Écrivains. — Alexandre Dumas fils. — Émile Augier. — Victorien Sardou. — Octave Feuillet. — Edmond et Jules de Goncourt. Émile Zola. — Alphonse Daudet. — J.-J. Weiss. 5e éd. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Portraits d'Écrivains (2e *série*). — Paul Bourget. — Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaître. — Ferdinand Brunetière. — Émile Faguet. — Ernest Lavisse. — Ferdinand Fabre. — J.-M. de Hérédia. 6e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Les Jeunes. — Édouard Rod. — J.-H. Rosny. — Paul Hervieu. — J.-K. Huysmans. — Maurice Barrès. — Paul Margueritte. — Léon Daudet. — Le comte Robert de Montesquiou. — Les Cent-Quarante-et-un, etc. 4e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (1re *série*). — Froissart. — Saint François de Sales. — Montaigne. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée, etc. 3e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (2e *série*). — Marguerite de Navarre. — Brantôme. — Madame Geoffrin. — Madame Roland. — La marquise de Condorcet. — Chateaubriand. — George Sand et Alfred de Musset. — Edmond de Goncourt, etc. 3e édition. Un volume in-16. 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (3e *série*). — Montesquieu. — La préface de Cromwell. — Une apothéose du naturalisme. — M. René Bazin. — Les idées du comte Tolstoï sur l'art, etc. 3e éd. Un vol. in-16 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (4e *série*). — Voltaire. — Le Journal de Sainte-Hélène. — George Sand. — Balzac. — Michelet, etc. 2e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (5e *série*). — Corneille. — Racine. — Le théâtre de la foire. — Diderot. — Sébastien Mercier. — Mirabeau. — Condorcet. — Laclos. — Trente ans de poésie. — Le roman contemporain. 2e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (6e *série*). — Les lettres de Saint François de Sales. — Gui Patin. — Racine. — Les plagiats des classiques. — Fontenelle. — Bernardin de Saint-Pierre. — L'avènement de Bonaparte. — Une histoire de 1815. — Elvire. — Pathologie du romantisme. — Romans de femmes. — La littérature de voyages. — La *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France, etc. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Hommes et Idées du XIXe siècle. — Bonaparte et le 18 Brumaire. — Mme de Staël et Napoléon. — Victor Hugo. — Dumas père. — Le théâtre romantique. — Stendhal. — Taine. — Pasteur, etc. 2e édit. Un v. in-16. 3 fr. 50

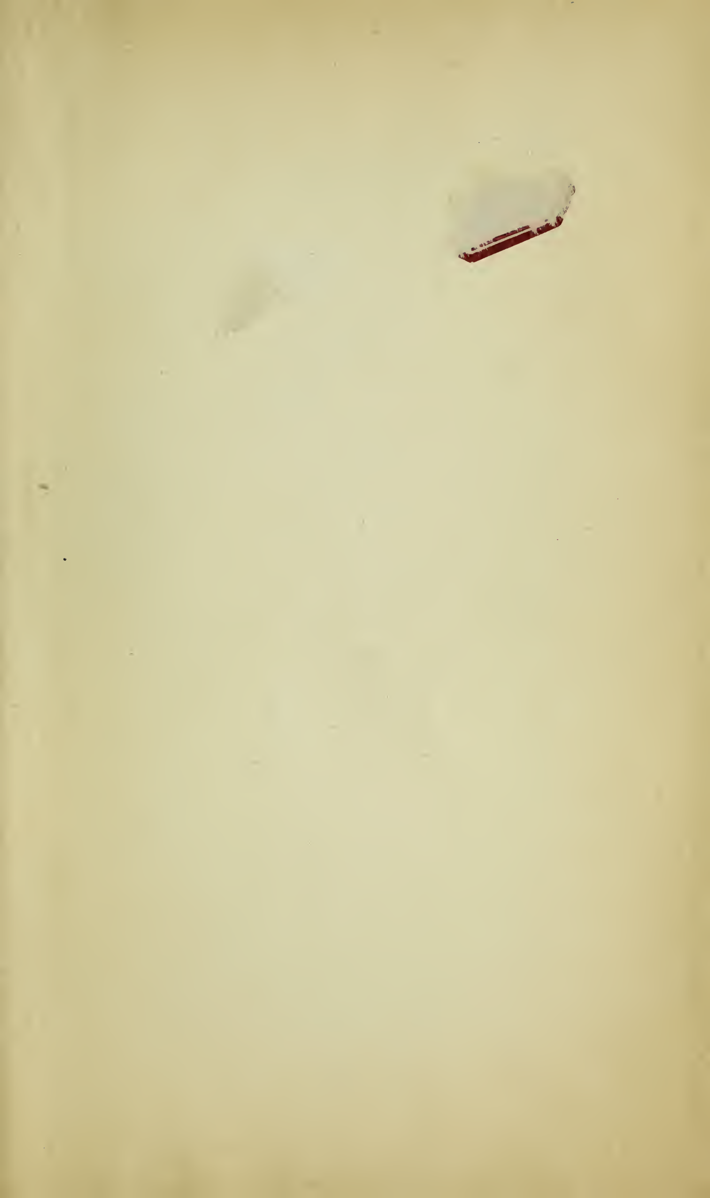
De Scribe à Ibsen (Causeries sur le théâtre contemporain). — Scribe. Musset. — Meilhac et Halévy. — Labiche. — Jules Lemaître. — Lavedan. — F. de Curel. — Ibsen, etc. 5e édition. Un volume in-16......... 3 fr. 50

Essais sur le Théâtre contemporain. — Pailleron. — Bornier. — Coppée. — Jules Lemaître. — Lavedan. — Maurice Donnay. — F. de Curel. — Richepin, etc. 2e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

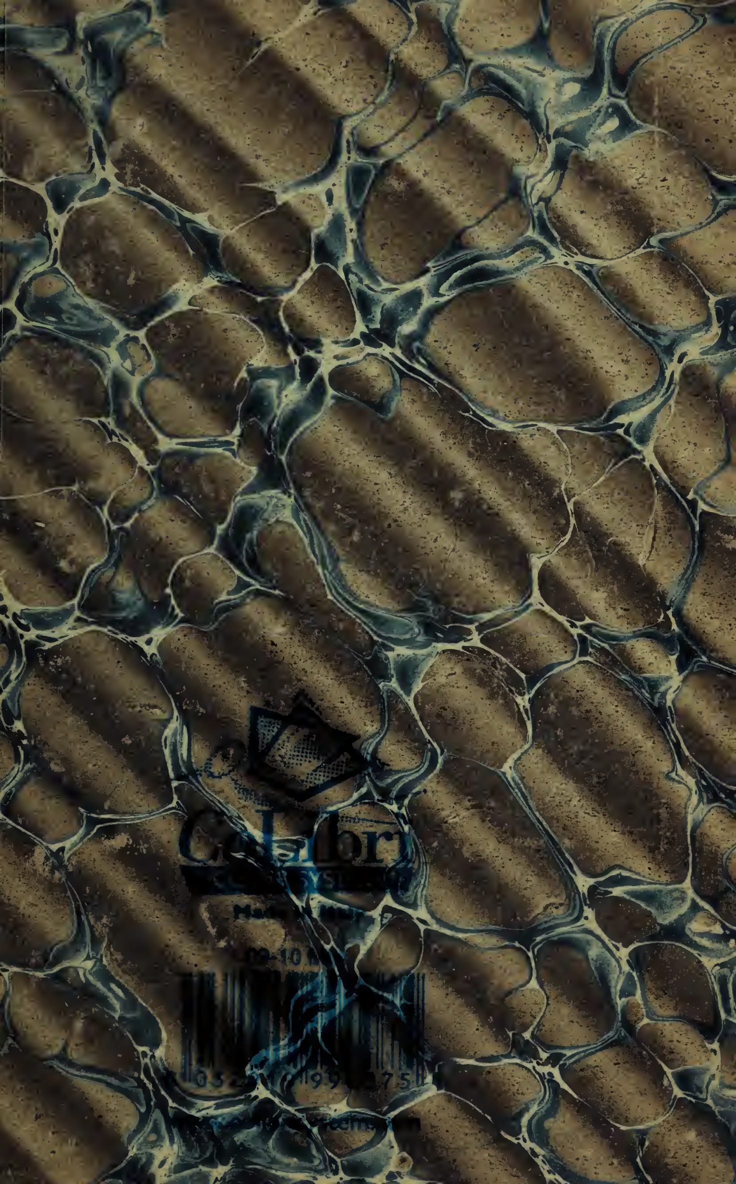
Le Théâtre nouveau. — Paul Hervieu. — H. Lavedan. — J. Lemaître. F. de Curel. — Brieux. — Mirbeau. — Donnay. — Capus. — Rostand, etc. — Le Théâtre contre le divorce. — Le Suicide au théâtre. — Le Théâtre déliquescent. Un volume in-16.. 3 fr. 50

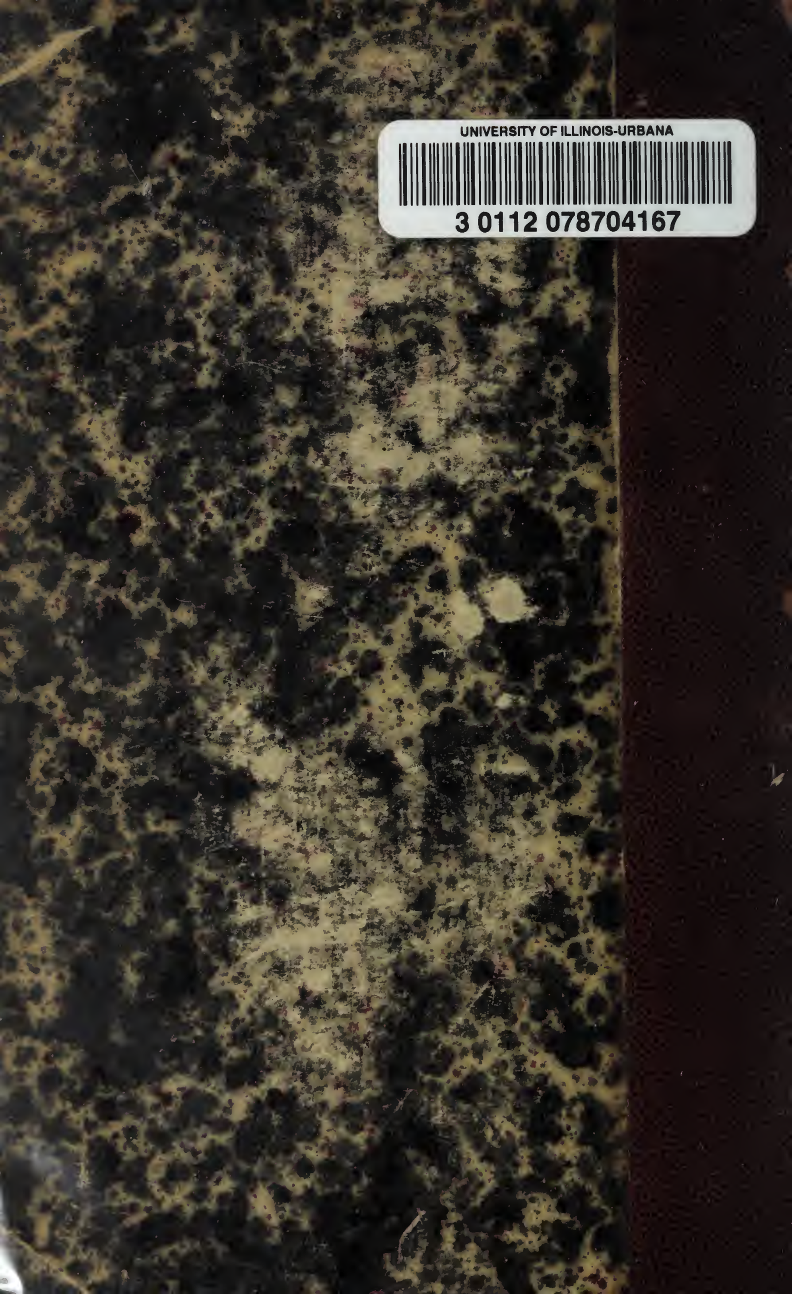
La Vie et les Mœurs au jour le jour. Un volume in-12. 3 fr. 50

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078704167